Nº 802 42e Année T. CCXXXII 15 Novembre 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, 5 fr. 75; plein tarif 6 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres
de
Henri de Régnier

VII

FLAMMA TENAX. ARIANE ET AUTRES POÈMES

Vol. in-8° écu sur beau papier. — Prix. 25

Il a été tiré :

22 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80

77 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 99, à 60

Œuvres
de
Remy de Gourmont

V

UN CŒUR VIRGINAL

Vol. in-8° écu sur beau papier. — Prix. 2

Il a été tiré :

22 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 8

44 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 66, à 6

LA VIE DOULOUREUSE D'IVAN TOURGUÉNEFF

AVEC DES LETTRES INÉDITES DE TOURGUÉNEFF À SA FILLE ET À SA PETITE-FILLE

I

Tourguéneff demeure, avec Tolstoï et Dostoïevsky, un des trois grands écrivains russes les plus connus et les plus populaires. Mais, chose curieuse, tandis que la vie intime de Tolstoï et de Dostoïevsky est étalée devant le public dans tous ses détails, grâce aux souvenirs, correspondances et même livres de polémique des personnes souvent les plus proches d'eux (1), la vie de Tourguéneff, fixé en France pour les dernières vingt années de sa vie est presque totalement inconnue du public français. En revanche, en Russie, toute une littérature est en train d'éclore sur la vie de Tourguéneff, sa vie en France, en Allemagne, en Italie, sur ses amitiés françaises, sur l'histoire de l'amour Tourguéneff-Viardot, etc., etc. Toute cette littérature est presque totalement inconnue des lecteurs français qui en son réduits — en fait de biographie et de vie de Tourguéneff en France — au recueil anecdotique souvent plus que fantaisiste de Mme Louise Herritte-Viardot, qui, à l'époque de son apparition, a provoqué un étonnement douloureux chez les « tourguénévistes » érudits et informés. Je ne parle pas des factums des-

(1) En juillet-août 1931, la fille de Tolstoï, Alexandra, publiait, dans les *Dernières Nouvelles*, ses *Souvenirs* sur sa famille et leurs hôtes à Iasnaïa-Poliana. ! « Les membres de la famille, frères et sœur d'Alexandra, viennent de protester contre ces *Souvenirs*, — « réquisitoire moral » contre leur mère, disent-ils.

tinés à faire du bruit autour des noms de Tourguéneff, Alphonse Daudet, etc.

Heureusement, les travaux de M. E. Haumant, de M. A. Mazon et de quelques autres érudits et historiens français, dont en dernier lieu le remarquable essai d'André Maurois, commencent à... redresser la situation. Les archives de Tourguéneff, restées entre les mains de quelques descendants de la famille Viardot (2), commencent seulement (continueront-elles?...) à livrer leurs secrets à la sagacité de M. Mazon. Et il faut espérer que nous apprendrons un jour, en plus de ses découvertes purement littéraires (telles que les poésies en prose inédites et publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1929 et les *Débats* du 11 janvier 1930), des détails de la vie de Tourguéneff, qui nous restitueront enfin la vraie figure du grand écrivain russe intimement lié au monde des lettres françaises et de ses grandes figures du siècle dernier.

C'est aussi dans ce dessein précis — de rétablir la vérité sur ce qui concerne l'expatriation et la vie de Tourguéneff en France — que j'ai entrepris l'étude de la biographie, des relations et des liens de famille d'Ivan Serguéïevitch Tourguéneff.

J'ai eu la chance, au cours de ces études, de lire la correspondance adressée par le grand écrivain à feu sa fille Pauline Tourguéneff-Bruère et à sa petite-fille Jeanne Tourguéneff. Mlle J. Tourguéneff, qui garde un culte sacré pour son grand-père, a bien voulu m'autoriser à publier celles des lettres reçues par sa mère et par elle-même qui peuvent servir à mieux connaître le célèbre auteur des *Récits d'un Chasseur* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. C'est avec une vive reconnaissance pour Mlle J. Tourguéneff (3), musiciene et lettrée de race,

(2) On ne sait jusqu'à présent ce qu'il en subsiste.

(3) Tourguéneff voulait appeler sa petite-fille et filleule *Ivane*, mais le curé du village de Saint-Jean-Froidmentel (dont dépend Rougement) où

que je soumets à mes lecteurs quelques-unes de ces lettres dans leur texte original français qui nous présentent un Tourguéneff inconnu : *Tourguéneff, père et grand-père*, ainsi que les deux drames de sa vie dont la trame est toujours la même : son amour pour Pauline Viardot.

§

Ivan Serguéïevitch Tourguéneff eut, à l'âge de vingt-quatre ans, une fille Pélagie (4) (née le 26 avril 1842), de la couturière de sa mère, Avdotia Ivanova (5). Mme Tourguéneff mère, on le sait, nature despotique et violente à l'égard des siens, comme envers les serfs, traita toujours durement ses deux fils, Nicolas et Ivan (le futur écrivain), de même que l'enfant de ce dernier, la petite Pélagie, dont le nom fut francisé dans la suite en Pauline (« petite Pauline »). Tourguéneff ne connaissait pas encore Pauline Viardot quand il devint père. Profitant d'un voyage du jeune Ivan à l'étranger, sa mère laissa Avdotia Ivanoff à Moscou et emmena la petite Pélagie dans la maison seigneuriale, à Spasskoïé (domaine de Mme Tourguéneff mère). Rentré en 1850 à Spasskoïé (après trois années d'absence, de France, où il vivait avec les Viardot) Ivan Serguéievitch y trouva sa fille persécutée par tout le monde dans la maison seigneuriale. Ses relations « d'amitié amoureuse » avec Pauline Viardot étaient déjà solidement établies; une amitié profonde, d'ailleurs, le liait à toute la famille Viardot (6). Il écrivit donc à Pauline Viardot, en 1850, lui racontant la triste situation dans la quelle se trouvait la pauvre petite Pélagie-Pauline, âgée à cette époque de huit ans. Pauline

elle est née (frontière des départements de Loir-et-Cher et d'Eure-et-Loir) trouva que le nom d'Ivane n'était pas chrétien et l'appela *Jeanne*.

(4) Tourguéneff et tout le monde dans la maison Viardot l'appelaient Pauline.

(5) Eudoxie Ermolaïevna Ivanoff.

(6) Y compris le mari, Louis Viardot, plus âgé que sa femme Pauline de vingt ans.

Viardot offrit spontanément de prendre chez elle et d'élever la petite Pauline Tourguéneff, qui grandit ainsi dans la famille Viardot, recevant l'éducation des autres enfants de cette remarquable famille d'artistes.

Pour la petite Pauline, — écrit Tourguéneff de Spasskoié à Mme Viardot, le 27 juin 1850, — vous savez déjà que je suis décidé à suivre vos ordres, et je ne pense plus qu'aux moyens de faire vite et bien. Je vous écrirai de Moscou et de Pétersbourg jour par jour tout ce que je ferai pour elle. C'est un devoir que je remplis et je le remplis avec bonheur du moment que vous vous y intéressez. *Si dios quiere*, elle sera bientôt à Paris.

Une fois à Paris, dans la famille Viardot, la *petite* Pauline est l'objet de vraies sollicitudes de son père. Et fréquentes sont les questions que ce dernier pose dans ses lettres à la *grande* Pauline : « Que fait la petite Pauline? Est-elle sage? Apprend-elle le français et le piano? »

L'enfant apprenait si bien le français qu'elle oublia complètement le russe..

Les premières années de la vie de la petite Pauline Tourguéneff chez les Viardot, séparée de sa mère — qu'elle n'a jamais connue — du fait de la volonté inexorable de sa grand'mère, et de son père interné dans son domaine de Spasskoié (7), ont été très heureuses. C'est seulement plus tard, froissée par le caractère peu sociable de la fille aînée des Viardot, Louise, et comprenant déjà la nature particulière de l'amitié qui liait son père à Mme Viardot, que la petite Pauline Tourguéneff change peu à peu, elle aussi, de caractère. De fillette heureuse, insouciante, affectueuse, elle devient soupçonneuse, sus-

(7) Pour un article nécrologique (1852) élogieux sur Gogol, considéré comme subversif par la censure de Saint-Pétersbourg. Ce fut grâce au grand-duc héritier, le futur Tsar Alexandre II, que Tourguéneff obtint sa liberté. Mais la guerre de Crimée l'empêcha encore de quitter la Russie pour aller en France rejoindre sa fille et la famille Viardot (en 1856).

ceptible, réservée, traits nouveaux que son père dans ses lettres ne cessera de combattre tant qu'il pourra (surtout lorsqu'elle aura atteint l'âge de raison) (8).

Son père la revit en 1856, après la guerre de Crimée, alors qu'âgée de quatorze ans, elle était à la pension de Mme Harang, où il se rendit, sans la prévenir, à son arrivée à Paris. Elle était au piano. Sentant quelqu'un entrer, Pauline se retourna et reconnut son père... Emotion, accueil d'un père adoré.

§

La correspondance de Tourguéneff avec sa fille avait commencé pendant l'internement et la guerre de Crimée, avant qu'il ait pu quitter librement la Russie. Voici sa première lettre.

Pour Paulinette (9)

Chère Paulinette, ta gentille petite lettre me fait rougir de ne t'avoir pas écrit depuis si longtemps. Ne va pas croire que je t'oublie pour cela, ou que j'aie moins d'affection pour toi; je t'aime véritablement, et tout ce que l'on m'écrit sur ton compte m'attache davantage à toi; mais j'ai eu une foule de préoccupations de tout genre [surtout littéraires — début de la période de ses romans, reprise du fameux *Contemporain*, etc.], ce qui ne m'a pas empêché de penser bien souvent à toi. Te voilà déjà grande fillette, à ce qu'on me dit; je serai bien content de te voir et j'espère bien que nous nous reverrons un jour. Mais tout cela est encore fort incertain. En attendant, conduis-toi bien, travaille, aime surtout tes deux bonnes mamans (9 bis), et ne m'oublie pas. Ne doute jamais de mon affection. Ton oncle Nicolas (10) se porte bien, il est

(8) C'est justement les lettres de Tourguéneff à sa fille de cette période que nous donnons ici.

(9) Les premières lettres de Tourguéneff à sa fille ne portent pas de dates, parce qu'elles étaient incluses dans celles que l'écrivain adressait à Pauline Viardot ou à la famille Viardot. Elles furent écrites de 1852 à 1856, pendant son internement à Spasskoié.

(9 bis) Mme Pauline Viardot et sa mère, la bonne Mme Garcia, qui avait pris la petite Pauline en grande affection.

(10) Nicolas Tourguéneff, frère d'Ivan.

à Moscou avec sa femme (11). Je prie Mme Viardot de m'envoyer ton daguerréotype, dis-lui de le faire, si c'est possible. Adieu, chère petite, porte-toi bien, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

A cette époque, les relations d'Ivan Tourguéneff et de Pauline Viardot, séparés l'un de l'autre par des milliers de kilomètres, étaient excellentes. On le voit, d'ailleurs, par cette lettre à la *petite* Pauline, ainsi que par les lettres de Tourguéneff de l'époque à Mme Viardot, pleines d'affection, de tendresse, d'amour — à en juger même par celles que Mme Viardot a confiées, après la mort de Tourguéneff, à M. Halpérine-Kaminsky (publiées chez Eug. Fasquelle) (12). Les débuts et les fins de certaines de ces lettres ne laissent aucun doute sur les relations intimes de Tourguéneff et de Mme Viardot (en 1843-5) en Russie et surtout (en 1847-50) à l'étranger (Allemagne, Angleterre, où elle chantait) et définitivement en France (Paris, Courtavenel); en 1845, il alla dans le courant de l'été à l'étranger exprès pour la voir à Paris et à Courtavenel, où leur « roman » fut consacré, à en juger par les lettres de Tourguéneff à Mme Viardot. Cette correspondance n'alla pas toute seule, comme le dit Tourguéneff lui-même dans sa lettre du 8 novembre 1846, dans laquelle nous lisons entre

(11) Anna Iakovlevna, née Schwarz, Allemande de Riga, femme de chambre de la mère de Tourguéneff. Nicolas l'avait épousée contre la volonté de sa mère, la terrible Varvara Petrovna, en même temps qu'Ivan restait chez la « maudite bohémienne » (Mme Viardot) : la mère coupa alors les vivres à ses fils (1848-50). Sa mort leur rendit à tous deux leur fortune.

(12) Tourguéneff avait fait la connaissance de Pauline Viardot en 1843, à Saint-Pétersbourg, pendant la tournée de la grande cantatrice. Ce fut le coup de foudre — pour la vie! Habitué de sa maison, fidèle admirateur de Pauline, jaloux des admirateurs qui l'entouraient pendant les trois *Saisons russes* de Mme Viardot à Saint-Pétersbourg, Tourguéneff la suit en 1847 à l'étranger où souvent il est seul avec elle, à Berlin, à Dresde, à Courtavenel, Annenkoff raconte dans ses *Souvenirs* la scène de la rencontre de Belinsky avec Pauline Viardot, à laquelle Tourguéneff avait présenté le grand critique; elle ne laisse aucun doute sur la nature des relations de Pauline et d'Ivan.

autres choses : « J'adresse cette lettre à votre nom, parce que je ne sais si votre mari se trouve aussi à Berlin » : on dirait que ses lettres passaient auparavant par le contrôle du mari... A partir de cette lettre la correspondance s'établit définitivement.

[*Que sont devenues les lettres de cette correspondance non publiées? Que sont devenues les lettres de Pauline Tourguéneff (et de la petite Jeanne, sa fille) à son père? C'est le secret des héritiers de Mme Viardot.*]

Dans sa lettre du 19 octobre 1847 Tourguéneff parle des « lettres exquises » de Mme Viardot. C'est un premier démenti formel à l'affirmation de Mme Louise Héritte-Viardot (fille aînée des Viardot) qui dans ses Souvenirs (*Une famille de grands Musiciens. Mémoires de Louise Héritte-Viardot*), recueillis par Louis Héritte de la Tour (13) prétend que les lettres de Tourguéneff à Pauline Viardot ne furent qu'un « monologue » sans réplique. Nous en verrons bien d'autres plus probants.

Ici nous sommes obligé d'expliquer le rôle de cette fille aînée des Viardot — ou plutôt celui de son livre — dans les légendes créées autour des relations de Pauline et d'Ivan concernant « l'amitié amoureuse » de nos héros. Sans cette explication, il serait difficile aux lecteurs de ces pages d'envisager toutes les faces du drame *Tourguéneff et sa fille,* comme il a été difficile au public français, jusqu'à ce jour, de se rendre un compte exact des relations véritables entre Ivan Tourguéneff et Pauline Viardot.

§

Louise se croyait être moins aimée... et s'en vengea cruellement dans son livre de *Souvenirs* où elle affirme que Tourguéneff (et sa fille) vivaient chez les Viardot à leurs frais sans rien payer! Cette légende — que Tourguéneff aurait habité chez les Viardot (Mme Louise-

(13) 6e édition, Librairie Stock.

Héritte-Viardot dit : « chez nous (14) ») *durant trente*(!) *années*, sans avoir jamais déboursé un centime — resta accrochée à la mémoire de Tourguéneff... en France! Les allégations de pure fantaisie de Mme Héritte, bien que relevées déjà en Allemagne (v. l'article de M. Zabel dans la *Frankfurter Zeitung* du 31 janvier 1907 et les *lettres de Tourguéneff*, éditées par le docteur Ruhe), alimentent beaucoup de tourguénévistes français et induisent en erreur les biographes français modernes. Il est temps de rétablir la vérité.

D'abord Tourguéneff payait aux Viardot la pension de sa fille. Ses lettres à Mme et à M. Viardot (publiées à Paris, Eugène Fasquelle) et à sa fille (v. ci-après) le prouvent surabondamment. Citons celle-ci à Mme Viardot (de Spasskoié *pendant son internement*) du 20 février 1853 :

L'argent que je dois à votre mari (150 roubles pour le fusil, 400 pour la pension de Pauline jusqu'au 1er mars 1854, et 35 roubles qu'il avait dépensés en plus de ce que je lui ai envoyé, en tout, 585 roubles d'argent) [entre 1.500 et 2.000 à l'époque] sera chez moi dans trois jours; je vous l'enverrai mardi prochain, c'est-à-dire le 24 février, et vous l'aurez, à Pétersbourg avant votre départ pour Moscou.

Mme Viardot, en tournée, était à ce moment seule à Pétersbourg; M. Viardot, tombé malade, avait été obligé de rentrer en France; c'est pendant cette tournée que Tourguéneff vint avec un faux passeport, de Spasskoié, où il était interné, pour voir et entendre sa bien-aimée. Louise Héritte prend les quelques mois pendant lesquels Tourguéneff est resté sans recevoir d'argent de sa mère — qui se vengeait ainsi d'avoir été abandonnée par Ivan pour cette « bohémienne », comme elle appelait Mme Viardot, — et les change en « *trente ans* ». Toute la vie commune des Viardot et de Tourguéneff ne dé-

(14) *Une Famille de Grands Musiciens*, p. 133 et suiv.

passa pas, hélas! la durée de *vingt ans* du fait de la mort prématurée de l'écrivain. Et, excepté les quelques mois de Courtavenel, Tourguéneff réglait largement aux Viardot aussi bien que la pension de sa fille la sienne propre. A Bade, au début des années 1860, il se fait construire une villa (à côté de celle des Viardot) *avec une salle de théâtre* pour les spectacles qu'y donnait Mme Viardot (avec ses élèves), pendant les années 1866-70. Mais, à Paris et à Bougival, les dernières dix années de leur vie commune, il subvenait largement aux frais du ménage. Les témoignages des meilleurs des tourguénévistes russes (Stassoulévitch directeur du *Messager de l'Europe,* dans le n° 3 de sa revue en 1907, avant la mort de Mme Viardot; Goutiar, *Messager de l'Europe,* n° 8, 1908, et autres) le prouvent, faits et chiffres en mains.

Tourguéneff écrit le 17-29 juin 1868 de Spasskoié à Pauline Viardot :

Les marchands de Mzensk sont venus pour acheter du bois qui m'appartient ici; si l'affaire s'arrange, je recevrai de 4.000 à 4.500 roubles : avec les 4.000 que j'ai déjà, cela fera une somme assez rondelette [près de 25.000 francs-or]; je pourrai donc commencer à mettre de côté pour la dot de Didie [Claudie, seconde fille des Viardot que Tourguéneff adorait],

Le 19 juillet il écrit que « l'affaire est faite à des conditions encore plus avantageuses (6.000 roubles au lieu de 4.500) », et le 13-25 mars 1871 (sa « petite » Pauline était déjà mariée et n'avait pas encore besoin de son aide, comme plus tard, ainsi que nous le verrons), il écrit de Moscou à Pauline Viardot :

J'ai acheté pour 17.500 francs d'actions des chemins de fer russes pour compléter la dot de Didie : elle possède donc à présent près de 80.000 francs.

Dans ses lettres du même été nous trouvons des indi-

cations d'envois par Tourguéneff à Louis Viardot de sommes d'argent pour sa part des frais de la vie commune. Les faits, communiqués par M. Grevs dans sa remarquable *Histoire d'un Amour,* après les témoignages que je viens de citer, sont irréfutables...

Comment alors les « héritiers » heureux de Tourguéneff ont-ils laissé les allégations et les « suppositions » de Mme Louise Héritte-Viardot et de son fils sans... répliquer? Nous nous le demandons avec ceux qui connaissent bien la vie de Tourguéneff. D'ailleurs Ivan Serguéïevitch avait répondu à l'avance à toutes les inventions fantaisistes qui ont alimenté la légende mise en circulation — dans quel intérêt?... Tourguéneff écrivait à M. Stassoulévitch de Paris, le 14-26 avril 1882 :

...Il y a trois semaines, j'ai eu une attaque d'angine de poitrine... Je me suis adressé à Charcot qui m'a fait cette réponse peu consolante : « La médecine est à peu près impuissante contre cette maladie; il faut attendre, attendre des semaines, des mois et même des années. » Vous pouvez donc en conclure que mon voyage en Russie est tombé à l'eau. Mais — qui plus est — cette maladie peut durer, mais peut aussi finir en cinq minutes, et le sujet part alors dans les régions célestes. C'est cette affaire qui m'oblige de m'adresser à l'aimable G. O. Ginsburg (15) avec la demande suivante. Dans son comptoir se trouvent déposées mes obligations (de Kharkoff) pour 40.000 roubles; je le prie de me les transférer ici avec toute la sûreté possible et je les remettrai personnellement aux Viardot qui en payeront régulièrement les intérêts à ma fille, à laquelle par ma bêtise et du fait de la loi française ne reste plus un seul liard. Vous comprendrez combien cette affaire me tient à cœur — l'aimable Ginsburg le comprendra aussi...

Et dans la lettre suivante, du 10-22 mai 1882, au même, il écrit à propos de la vente du droit d'éditer ses œuvres :

(15) Banquier russe connu.

Editer à mes propres frais serait peut-être plus avantageux, — mais il faut en attendant manger (ou plutôt donner à manger à ma fille et à ses enfants (16); je n'ai d'autre argent que celui que Ginsburg transfère et je n'en prévois pas de sitôt...

Il vendit le droit d'éditer ses œuvres, déposa l'argent au nom de Viardot et c'est Mme Viardot qui resta *sa seule héritière*...

Les lecteurs, nous l'espérons, sont suffisamment édifiés sur l'affirmation fantaisiste que « Tourguéneff et sa fille vivaient aux dépens des Viardot » et « l'idée ne lui vint même pas de reconnaître les soins » etc... « en nous léguant quelques bribes de sa fortune »... Voilà comment on écrit l'histoire!

Quant aux autres affirmations non moins fantaisistes — dont celle que « jamais » entre Tourguéneff et Pauline Viardot « *il n'a été, à aucun moment, question d'amour* » — elles entrent dans le cadre de notre sujet et seront éclaircies au cours de notre publication, ainsi que celles concernant son attitude envers sa fille Pauline. Citons simplement, très sommairement d'ailleurs, quelques déclarations de Tourguéneff lui-même sur son amour pour sa fille, ce qui, du reste, le caractérise précisément *comme père* — amour que d'autres plaisants aussi ont essayé de nier, comme ils essayèrent, après sa mort, de contester à la petite Pauline le droit de porter le nom de Tourguéneff... Heureusement Tourguéneff avait prévu ces tentatives et, comme nous le verrons dans ses lettres à sa fille, il avait pris toutes les mesures morales et légales pour qu'elle portât son nom. Quant à son amour pour sa fille, les lettres en sont une preuve éclatante — naturelle, du reste. Mais cet amour perçait dans toutes ses lettres aux amis et amies les plus intimes. Il écrivait, par exemple, de Spasskoié le 3 octobre 1859, à sa grande

(16) Deux enfants, une fillette, Jeanne, et un garçon, Georges : v. dans la suite.

amie la comtesse Elisabeth Lambert (v. leur *Correspondance*, publiée en Russie) :

Je crois de mon devoir de vous déclarer que j'aime seulement deux êtres au monde plus que vous : l'un, parce que c'est ma fille, l'autre parce que... Vous savez pourquoi?... [Pauline Viardot].

Les lettres à sa fille montrent la profondeur et la constance de l'amour paternel de Tourguéneff. Avant d'écrire à la comtesse Lambert ,il écrivait de Paris au comte Léon Tolstoï, le 16 novembre 1856 (17) :

Ce qui me retient ici, ce sont les liens anciens et indissolubles avec une famille et ma fille qui me plaît beaucoup : c'est une charmante jeune fille intelligente; n'était cela, je serais depuis longtemps parti pour Rome pour y joindre Nekrassoff [le poète].

Juste à ce moment survient la *crise* dans les relations d'Ivan Tourguéneff et de Pauline Viardot. Tourguéneff, comme nous le verrons, n'en partira pas moins pour Rome avec son ami, l'écrivain Botkine.

Les lettres de Tourguéneff à sa fille nous révèlent non seulement un Tourguéneff inconnu dans le rôle de père et de grand-père, mais aussi le second drame inconnu dans sa vie, — le conflit avec sa fille bien-aimée qui, elle, l'adorait, mais... s'insurgea finalement contre Mme Viardot et contre son rôle dans la vie de Tourguéneff... Mais n'anticipons pas.

II

Pour Pauline [1885]

Il y a longtemps que je ne t'ai écrit, chère Paulinette; mais il ne faut pas que cela t'afflige; je n'en pense pas moins souvent à toi, et bien souvent encore. Te voilà dans une nou-

(17) Début de la *crise* survenue dans les relations d'Ivan et de Pauline Viardot.

velle pension — je suis sûr que tu y es parfaitement — et j'espère que tu vas travailler à force, que tu seras bien gentille et bien obéissante. Je te parle comme à un enfant et Mme Viardot m'écrit que tu es presque aussi grande qu'elle. [La petite Pauline avait alors treize ans.] Je voudrais bien te voir; je te reconnaîtrai tout de même, malgré le changement qui est survenu en toi, depuis cinq ans que je ne t'ai vue. Moi aussi, j'ai vieilli et grisonné, le temps marche vite. Mais quand nous reverrons-nous? Ah! Voilà la question. Je ne puis te répondre que d'une chose : c'est que cela sera fait dès qu'il y aura la moindre possibilité; malheureusement cela ne dépend pas de moi (18). Il faut prendre patience; il faut surtout profiter du temps pour me faire bien plaisir, quand nous nous reverrons. Imagine-toi mon étonnement quand je t'entendrai jouer quelque belle sonate de Beethoven? C'est ça qui sera beau! C'est alors que je t'embrasserai bien fort, bien fort!

Mme Viardot m'écrit souvent que tu as beaucoup d'affection pour moi!... C'est à toi de le prouver. Fais que Mme Harang (19) soit bien contente de toi et tu le seras de moi, je te le promets.

Adieu, mon enfant, porte-toi bien. Je t'embrasse tendrement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Je suis maintenant à la campagne à Spasskoïé; je retourne pour l'hiver à Pétersbourg (20) et si la paix se fait, j'irai te voir au printemps. Prie Dieu que la paix se fasse.

—

[Début de 1856.]

Tu me grondes, Paulinette, de ne t'avoir pas écrit — et tu as raison — mes occupations ne sont pas une excuse. Enfin, si cela peut te faire plaisir, je t'embrasse, comme si c'était le jour de l'an. Mais ce qui, j'en suis sûr, te rendra encore plus contente, c'est de savoir que nous nous reverrons (si

(18) C'était pendant la guerre de Crimée.
(19) La directrice de la pension.
(20) Amnistié grâce à l'intervention du grand-duc héritier.

Dieu nous prête vie) (21), vers le milieu du mois d'août. Je ne doute pas le moins du monde que je serai content de toi sous tous les rapports et que Mme Harang n'aura que des bonnes choses à me dire sur ton compte. Tu dois savoir — puisque tu deviens déjà grande, comme tu le dis — qu'il n'y a qu'un bon temps à travailler, c'est le temps quand on est jeune. Travaille donc comme il faut, et puis nous nous amuserons à Courtavenel (22) pendant les vacances. En attendant, je t'embrasse de bon cœur et suis

Ton bien affectionné père

I. TOURGUÉNEFF.

Londres (23), le 4 septembre 1856.

—

Chère Paulinette,

J'ai reçu ta lettre avec celle de Mlle Berthe [personne de confiance de Mme Viardot], elle m'a fait beaucoup de plaisir et m'en aurait fait davantage s'il y avait eu moins de fautes d'orthographe. Enfin, il faut espérer qu'avec le temps tu n'en feras plus. J'ai eu une très belle traversée et j'ai trouvé Mme et M. Viardot ici — je les ai vus une ou deux fois — maintenant ils sont chez Mme Truemen à Highgate. Dimanche Mme V[iardot] part pour Clochester et M. V[iardot] pour Norfolk où il chassera chez Mme Baring; ils comptent être à Courtavenel vendredi prochain.

Je pars d'ici dimanche de très bonne heure (je vais par Boulogne), dimanche soir je suis à Paris et lundi soir, s'il plaît à Dieu, à Courtavenel. Dis à Mlle Berthe que toutes ses commissions seront remplies. Mme East n'arrivant qu'aujourd'hui, je lui remettrai la lettre aujourd'hui même. Je suis content qu'on ait acheté Dahlia [un chien]: pour son œil, je ne crois pas qu'il faut autre chose que de l'eau de plomb.

(21) Tourguéneff employait toujours cette phrase dans ses lettres.

(22) Chez les Viardot, où il alla directement (par Paris) de Saint-Pétersbourg.

23) Tourguéneff, dès son retour en France, après avoir vu sa fille et sa maîtresse à Courtavenel, d'où elle partit avec son mari pour Londres, y alla aussi pour voir le grand exilé, son ami Alexandre Herzen.

Tu te plains de t'ennuyer; à ton âge, mon enfant, il est tout aussi honteux d'avouer qu'on s'ennuie que si l'on avouait avoir volé. C'est, en effet, un vol que tu fais à toi-même, et un vol irréparable. Tu te voles ton temps et tout ce dont tu pourrais le remplir.

Essaie un peu du travail (tu as dit que tu as essayé *de tout* pour te désennuyer). Mets-toi au piano, ou lis un bon livre, tu auras beau vivre cent ans, tu ne trouveras jamais de meilleur moyen pour te désennuyer. Tu vois que je te gronde même de loin; c'est que je t'aime de loin comme de près.

Au revoir bientôt, dans quatre jours (sans compter celui-ci). Portez-vous bien tous tant que vous êtes (24). Je vous embrasse tous et toi tout particulièrement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—

Courtavenel, le 13 octobre 1856.

Chère fillette (25),

Je prend ce mauvais petit bout de papier pour t'écrire deux mots. Tout le monde se porte bien ici, on pense souvent à toi et hier surtout, jour de la présentation du *Dépit Amoureux*, on a regretté ton absence (26). Mme Viardot m'a dit t'avoir écrit, et j'espère qu'elle a été bien bonne pour toi. Quant à moi, je t'embrasse de tout mon cœur et te prie de bien travailler, de ne pas t'ennuyer à la pension, d'être bien obéissante pour qu'à mon retour [à Paris où il a trouvé un appartement ; voir plus loin *La Crise*], qui aura lieu avant quinze jours, je puisse te gâter à mon aise, sans avoir de reproches à me faire. Porte-toi bien, dis mille amitiés de ma part à Mme Harang et pense à moi. La meilleure

(24) Dans la famille Viardot à Courtavenel.

(25) Qui était déjà rentrée à Paris dans sa pension.

(26) On jouait souvent chez les Viardot et Tourguéneff, comme plus tard à Bade, y donnait des pièces de théâtre, opérettes, etc., pour la plupart inédits (texte de Tourguéneff ou d'autres auteurs français, musique de Pauline Viardot),

manière de me prouver que tu le fais, c'est de travailler beaucoup et bien.

Au revoir, bientôt!

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—

Courtavenel, jeudi 23 octobre 1856.

Chère Paulinette,

Je pars d'ici dimanche et ne serai à Paris qu'à 10 heures du soir; je te verrai lundi et te ferai sortir jeudi, si tu es sage. Mme Viardot quitte Courtavenel lundi. A bientôt, merci pour ta gentille lettre, je suis très content que tu travailles bien et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — N'oublie pas de demander à Mme Harang si elle peut donner une chambre chez elle, comme l'hiver dernier à Mlle Désirée [artiste] dès dimanche et prie-la de le faire savoir ici.

Ce n'est pas nécessaire.

Ce P. S., biffé dans l'original, montre qu'à cette époque Tourguéneff n'était pas encore installé dans son appartement particulier. Ce n'est que par la suite qu'il trouva un appartement convenable pour lui et sa fille avec sa gouvernante anglaise, Miss Innis.

C'est la dernière lettre de « l'époque heureuse » de la reprise par Tourguéneff de la vie commune avec Mme Viardot. Je donne ici encore deux lettres écrites pendant l'apogée de la *Crise* et dans lesquelles nous trouvons les échos de la rupture intime entre Tourguéneff et Mme Viardot.

Londres (27), le 30 mai 1857.

Comment vas-tu, ma chère Paulinette? Bien, j'espère, et tu

(27) Où il est allé revoir Alexandre Herzen, alors son ami, avec qui il rompit dans la suite.

travailles de même. Je compte rester ici encore une dizaine de jours et si tu veux écrire un petit mot, adresse-le : Square Sablonnière Hôtel.

Mme Viardot ne m'a pas écrit jusqu'à présent et je ne sais pas même si elle est encore à Paris (28), ou si elle est déjà partie pour Courtavenel, tu serais bien bonne de m'en informer.

J'ai vu ici Manuel (29), il va bien; nous avons l'intention de faire à nous trois, — Muller (30), lui et moi — une grande excursion hors de Londres demain, dimanche.

Ma santé n'est pas mauvaise; je me donne beaucoup de mouvement et j'ai vu pas mal de choses intéressantes que je te raconterai pendant nos promenades à Courtavenel, s'il plaît à Dieu de nous conserver tous en vie jusque-là.

Adieu, chère petite; je t'embrasse bien tendrement et te recommande de travailler ferme et *de réfléchir.*

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Mes compliments à Mme Harang, M. Fleming [professeur] et sa femme.

—

Zinzig, ce 9 juillet 1857 (31).

Si tu veux savoir où je me trouve, chère Paulinette, prends une carte de l'Allemagne, et puis trouve le Rhin; cherche sur sa gauche la ville de Coblence, — un peu plus loin tu verras une autre ville qui se nomme Bonn; entre ces deux villes, toujours par la rive gauche, il y a un petit endroit qui se nomme Remagen. Eh bien, Zinzig est à une demi-lieue de Remagen — mais je doute fort que ta carte soit assez détaillée pour qu'il s'y trouve. — Enfin, si tu veux m'écrire, mets sur l'adresse : « Prusse, Rhénanie, Zinzig, près de Remagen sur le Rhin ». Je suis ici depuis six jours — je bois beaucoup

(28) C'est le début de la crise intervenue dans les relations de Mme Viardot et de Tourguéneff.
(29) Le frère de Mme Viardot, Manuel Garcia.
(30) Proscrit allemand.
(31) C'est de cette année, vers l'époque (v. plus loin) de la naissance de Paul Viardot que date la crise dans les relations de Pauline Viardot et de Tourguéneff, qui dura près de cinq années.

d'eau, je prends des bains tous les jours — je remplis en un mot toutes les prescriptions du Docteur pour tâcher de me guérir — et pour pouvoir quitter cet endroit dans cinq semaines et aller te chercher. — Il y a fort peu de monde ici — et par conséquent, peu de distractions. — Rien ne m'empêche de travailler. — Du reste, nous sommes ici dans un beau pays — au milieu d'une plaine fertile, entourée de hautes montagnes. — Malheureusement, le temps n'est pas trop favorable. — Cependant j'ai déjà fait deux ou trois excursions et le temps ne sera pas toujours mauvais.

Pour toi, je n'espère pas, je suis *sûr*, que tu travailles avec toute l'application dont tu es capable; songe qu'il me faut au moins des seconds prix! — Après tous ces graves travaux et l'examen une fois fini, nous irons nous refaire à Courtavenel — jouer la comédie, etc... etc...

Quand tu m'écriras, ne manque pas de me dire ce que tu auras entendu de la santé de Madame Viardot (32). — Je lui ai écrit une lettre d'ici, mais je n'ai pas encore reçu de réponse. Tu n'as pas besoin d'affranchir tes lettres.

Adieu, chère petite; porte-toi bien; travaille idem; je t'embrasse de bon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Salue de ma part Mme Harang et M. et Mme Fleming.

III

LA CRISE

Le grand amour — de toute sa vie — d'Ivan Tourguéneff pour Pauline Viardot ne peut être contesté, malgré la tentative d'un tourguéniviste de second ordre, M. Ivanoff (33). Tous ses amis russes et français connaissaient

(32) La crise devenait de plus en plus aiguë dans les relations de Pauline Viardot et de Tourguéneff et les deux dernières lettres de Tourguéneff à sa fille montrent qu'il restait même, à cette époque, sans nouvelles de la « grande Pauline ». Il faut donc expliquer ce que fut cette « crise » dans les relations entre Ivan et Pauline et qui est survenue à la fin de 1856.

(33) V. le livre de I. I. Ivanoff sur *I. S. Tourguéneff*, dans lequel deux chapitres sont consacrés à « Tourguéneff et Mme Viardot ».

cet amour. Avec une discrétion et une correction de gentleman qui ne se démentait jamais, même au plus fort des crises, Tourguéneff en parlait lui-même avec ses intimes dans ses entretiens, surtout dans ses lettres. Les Français — tous hommes de lettres, compositeurs, artistes — les plus éminents de l'époque acceptaient cette liaison comme une chose toute naturelle. J'en ai eu — du vivant de Mme Viardot — des échos, après la mort de Tourguéneff, chez les Zola qui l'aimaient beaucoup, sans pour cela trop apprécier son amie (33 bis). Quant aux Russes, la grande majorité ne lui pardonna jamais cet amour, considérant Pauline Viardot comme indigne du grand écrivain et coupable de l'expatriation de Tourguéneff. Il n'y eut parmi les Russes que quelques amis intimes, tels que Bélinsky (au début), Annenkoff, Botkine, le poète Polonsky qui, introduits par Ivan Serguéïevitch auprès de Mme Viardot, la connaissaient personnellement et comprenaient l'admiration que leur grand ami conserva jusqu'à sa mort pour la grande artiste française.

Mais, elle, l'aima-t-elle? Le témoignage de sa fille aînée, Louise — nous l'avons vu — peut être complètement négligé. Celui des Russes, montés contre Mme Viardot pour les raisons que nous venons de dire, ne sont pas non plus à prendre en considération à cause de leur parti-pris trop évident, souvent échafaudé sur des *on dit* impossibles à prendre au sérieux (même de Koni, juriste, orateur et écrivain exquis, de Fet, le poète, sans parler des femmes que Maurois caractérise si brillamment dans son beau livre sur *Tourguéneff*).

Il faut donc produire le témoignage de Tourguéneff lui-même.

Et tout d'abord cette poésie de Tourguéneff, intitulée

(33 bis) W. de Sacher-Masoch, dans sa *Confession de ma vie* (Ed. *Mercure de France*) écrit : « ...Est-ce que Tourguéneff n'a pas vécu avec les Viardot (ménage à trois)? Tout Paris le savait... » (p. 367).

Razgadka (que je ne puis traduire autrement que par *Révélation*) que Pauline Viardot, elle-même, mit en musique beaucoup plus tard pendant leur séjour si heureux à Bade, après la crise et la réconciliation (34) :

RÉVÉLATION

Tout le sang, en moi,
Affluait vers mon cœur
Quand dans mes yeux
Tu plongeais les rayons de ton regard !...
Longtemps je ne pouvais saisir
Son langage muet...
J'en cherchais le sens
Avec effroi et angoisse...
Soudain, tous les doutes tombèrent,
Et l'effroi s'évanouit à jamais...
Mon ange, je compris tout
A l'instant du bonheur suprême.

Relisez après cette « révélation » — c'est le cas de le dire — les lettres de Tourguéneff à Mme Viardot, publiées en France (Eugène Fasquelle, éd.) et en Russie (*Messager d'Europe*, 1911 et *Rousskia Védomosti*, 1911), celles d'avant la mort de sa mère (35) (1850) et surtout celles d'après sa mort. Nous voyons comment le ton de ces lettres change graduellement. Commencées sur un ton de respectueuse amitié, elles deviennent peu à peu de plus en plus tendres et, à mesure qu'il acquiert la certitude qu'elles ne sont pas lues par le mari, leurs *débuts* et *fins* sont tout simplement passionnés, même si ces débuts et fins ne sont pas écrits en allemand (précaution contre les indiscrets? Il a été très lié, toute sa vie, de-

(34) V. l'*Album* de Pauline Viardot, édité en 1868.

(35) Celle du 15/27 décembre 1850 où — déjà en Russie — il lui rappelle qu'ils se sont vus pour la dernière fois (en tête à tête) avant son départ pour la Russie le 17 juin. Comme il était parti de Stettin le 17/29 juin 1850, cette entrevue suprême, d'après Grevs, avait pu avoir lieu, soit à Stettin où elle avait pu l'accompagner, soit à Paris où elle avait pu venir pour passer avec lui un ou deux jours. De là, probablement, l'opinion d'un tourguéneviste comme Grossman que la deuxième fille de Mme Viardot, Claudie, était la fille de Tourguéneff qui l'adorait. Grevs combat cette opinion.

puis 1843, avec le mari de Pauline, Louis Viardot, son ami et le traducteur de ses œuvres en français...).

Les affaires (héritage et partage des biens avec son frère Nicolas après la mort de leur mère), son arrestation et son internement dans son domaine de Spasskoié, la guerre de Crimée ont séparé Ivan et Pauline pendant six années; c'est beaucoup pour des êtres du tempérament de Pauline Viardot et de Tourguéneff qui n'était pas un ascète. Nous connaissons (pendant cette séparation de six ans) son roman avec la belle Théoctissa, serve qu'il racheta à une de ses cousines et amena chez lui, à Spasskoié.

Nous connaissons aussi son flirt avec une charmante jeune fille de ses parentes éloignées, Olga Tourguéneff, flirt sans lendemain, d'ailleurs, mais assez sérieux pour que ses amis fussent convaincus qu'il finirait par un mariage, sans parler d'autres petits péchés (36), très naturels, d'ailleurs, pour un homme à la fleur de l'âge (32-38 ans). Tout cela du reste n'était pas l'amour. L'amour profond, le seul, de toute sa vie, fut celui qu'il avait voué à Pauline Viardot. Et il ne cesse de rêver du jour où il pourrait partir pour la France, pour rejoindre Pauline. La guerre finie, il voit son rêve exaucé. Il s'empresse de partir pour rejoindre sa fille et sa bien-aimée à Courtavenel, à la fin de l'été de 1856.

Ici nous touchons à l'époque qui, jusqu'à ce jour, avait rendu perplexes tous les « tourguénévistes » celle de *la crise* survenue dans les relations de Pauline et d'Ivan. Tous les tourguénévistes savaient que Tourguéneff « était accouru chez Mme Viardot volant sur les ailes de l'amour ». Quelques mois se passent (août-novembre 1856) et voilà que le *désastre* éclate : Tourguéneff se plaint à ses amis du malheur qui lui arrive, rupture (intime, imperceptible pour les étrangers) avec Mme Viar-

(36) Dont nous venons de trouver plus d'un aveu dans ses *Lettres a Botkine*, péchés d'ailleure commis toujours pendant les séparations d'avec Pauline.

dot, mais non pas avec la famille, la maison Viardot...

Tourguéneff, malheureux, abattu, est prêt à tout abandonner, à renoncer à tout, même à la littérature, à rentrer en Russie après avoir assuré la vie et l'éducation de sa fille, la « petite » Pauline, qui, au début des années 1850, avait servi cependant à la plus grande exaltation de l'amour d'Ivan pour Pauline (v. ses *Lettres* de l'époque).

Que s'était-il donc passé, au juste? Personne ne le savait. Et lorsque, d'après des témoignages de gens informés et mes enquêtes personnelles, je publiai dans la *Russie et le Monde slave* de Struve une allusion à Ary Scheffer, que Tourguéneff considérait vers cette époque comme son rival (v. le livre de Grevs), il se trouva des tourguénévistes de mes amis qui me demandèrent d'étayer cette allusion sur des faits précis.

Enquêtes personnelles, rapprochements, témoignages de certains contemporains, tout cela était fort bien et très intéressant. Mais vu la discrétion bien naturelle de Tourguéneff et le *secret* des Archives gardées par les héritiers de Mme Viardot, — comment combler le *trou* que présente *la fin de* 1856 *et le début de* 1857 dans les relations de nos amants?

Et voilà que ce *trou* vient d'être comblé pour nous par la publication des *Lettres inédites de Tourguéneff à Botkine* (Moscou, 1931) (37).

§

Nous avons vu que Tourguéneff, ayant reçu enfin l'autorisation de partir pour l'étranger (après de multiples démarches de ses amis haut placés) et obtenu le passeport nécessaire, l'annonça à sa fille. Il l'annonça joyeusement aussi à d'autres et, en premier lieu, à Botkine, précisant en ces termes son départ pour rejoindre « les

(37) *Correspondance inédite de V. P. Botkine et de I. S. Tourguéneff* (1851-1869).

deux êtres qu'il aime le plus au monde » (sa fille et Mme Viardot, v. Lettres à la comtesse Lambert) :

Saint-Pétersbourg, samedi, le 21 juillet/2 août (v. s.) 1856.

My bark is on the sea
And my boat is on the shove (38)

Je serai dans 4 heures en pleine mer, cher Botkine, et je t'envoie mon salut d'adieu. Je viens de passer ici deux jours chez Nekrassoff [le célèbre poète et directeur du *Contemporain*] — *Faust* [nouvelle de Tourguéneff] avec tes corrections lui a plu, comme pas une de mes œuvres précédentes. Ce sont ses propres paroles... Je t'écrirai de Paris sans faute.

Mais arrivé à Paris où il revit, pour la première fois après six ans, sa fille grandie et Mme Viardot qu'il rejoignit définitivement à Courtavenel où il retrouva le bonheur d'antan, amour, vie remplie, au milieu d'êtres chers, de repos moral, de distractions intellectuelles, artistiques, littéraires, il oublia sa promesse à Botkine.

Ce ne fut que le 18-30 septembre 1856 qu'il écrivit enfin à Botkine :

Bonjour, ami! Je voulais t'écrire depuis longtemps pour te donner de mes nouvelles, mais je n'y parvenais pas. Mais aujourd'hui les Viardot sont allés pour une journée à Paris, et je prends la plume profitant des moments libres. — Je suis ici depuis six semaines déjà (j'ai fait une échappée d'une dizaine de jours à Londres pour voir mes vieux amis (39) — et je suis très bien.

— Je me sens ici chez moi, aucune envie d'aller nulle part — l'âme est pleine de douceur et de lumière. Et ma santé est aussi très satisfaisante. Il n'y a qu'une chose qui agace : le temps est exécrable et il fait froid dans les chambres. — Mais cela n'est rien : nous lisons, faisons beaucoup de musique, jouons des comédies — et les jours passent d'une

(38) Mon bateau est en mer
Et mon canot va démarrer.

(39) Herzen et Ogareff, les célèbres proscrits russes.

façon charmante. — Ma fille fait ma joie, elle a un bon cœur — et il y a quelque chose de sympathique, de franc et de bon dans tout son être; elle est de la taille de M. Viardot — et me ressemble beaucoup. Elle a complètement oublié le russe — et j'en suis content. Elle n'a pas à se rappeler la langue du pays où elle ne retournera jamais. En un mot, je suis très heureux et je te le dis, parce que je sais que cela te fera plaisir...

Il faut que je rappelle ici que, partant pour l'étranger, Tourguéneff n'était pas du tout sûr de l'accueil que lui ferait Mme Viardot (de sa famille il ne doutait pas). Il n'écrivait plus — les dernières années — dans ses lettres à Pauline, comme jadis :

Guten Tag, liebste, beste, theuerste Frau, guten Tag, einziges Wesen!... Liebster Engel... Die einzige, liebste, Gott segne Sie tausend Mal. Die herzlichen Grüsse ihrem lieben Wesen. — *Signé* : Ihr alter theuerer Freund (39 bis).

Ecrit le 13 octobre 1848, quand Tourguéneff avait trente ans, Pauline vingt-six et son mari quarante-six.

En voilà une autre de Paris, du 11 juillet 1849.

Liebes, theueres Wesen. Jede Minute denke ich an sie, an das Vergnügen, an die Zukunft, Schreiben Sie nur ob auch auf Kleinen Stückchen Papier in den Briefen, — Sie wissen was. Tausend Grüsse dem lieben Besten!... Sie sind dass beste, was es auf der Erde Giebt (41).

Et le 23 juillet de la même année, de Courtavenel, lorsqu'il y demeurait seul en l'absence de Pauline :

Wie oft ich den ganzen Tag an Sie gedacht habe, kann

(39 bis) Bonjour, la plus aimée, la meilleure, la plus chère femme, bonjour, être unique... Ange bien-aimé!... L'unique, la plus aimée, que Dieu vous bénisse mille fois!... Salut du cœur à votre être chéri. — *Signé* : Votre vieux cher ami.

(40) « Cher être bien-aimé, je pense à vous à tout moment, à la joie, à l'avenir. Ecrivez-moi — ne fût-ce que sur des petits bouts de papier dans les lettres — vous savez quoi. Mille salutations à la meilleure aimée... Vous êtes ce qu'il y a de meilleur sur la terre ...»

ich ihnen nicht sagen. Als ich zurückging, rief ich Ihren Namen so entrüstet, ich streckte die Arme mit so viel Sehnsucht nach Ihnen : auch sie haben es gewiss hören und sehen mussen (40 bis).

Et à la fin de cette lettre cette explosion :

Liebe! theuere! Gott sei mit Dir und segne Dich (40 ter).

Peut-on vraiment, après ce tutoiement, douter encore de la véritable nature de « l'intimité » d'Ivan et de Pauline?

Ajoutons-y cette petite note jointe à la même lettre :

Was fehlt V. [le mari] ? ist ihm vielleicht unangenehm, dass ich hier wohne (40 quater)?

Cette note n'éclaire-t-elle pas d'une singulière façon la raison de l'emploi pour Ivan de la langue allemande dans certaines des lettres adressées à sa bien-aimée?

La cause est donc entendue.

§

Mais tout change vers la fin du séjour forcé d'Ivan en Russie, et à son départ pour la France il doute de l'accueil qui lui sera fait. Il ne cache pas ses doutes à ses amis dont Nekrassoff qui lui déconseille même de partir. Mais il est parti... Et jusqu'à la publication des *Lettres* à Botkine, tous les tourguénévistes, même les plus informés et les plus compétents, ne savaient pas ce qui s'était passé, à Paris et à Courtavenel, les premiers mois après le retour de Tourguéneff, entre Pauline et Ivan.

Nous savions déjà, il est vrai, par quelques lettres de Tourguéneff à Herzen, adressées (41) à Londres, à cette

(40 bis) Combien souvent je pense à vous des journées entières, je ne saurais vous le dire. Quand je revenais [après l'avoir accompagnée], je vous appelais si désespérément par votre nom, j'étendais les bras avec un tel appel que vous deviez sûrement l'entendre et voir.

(40 ter) Ainsi, chère, que Dieu soit avec toi et te bénisse!

(40 quater) De quoi V[iardot] est-il mécontent? Lui est-il peut-être désagréable que je demeure ici?

(41) Publiées, en 1892, à Genève, par l'historien proscrit Dragomanoff.

époque, de Courtavenel, qu'au début il se sentait à merveille :

J'habite la campagne ici et jouis du *farniente* et de la chasse — lui écrivait-il le 22 septembre 1856... Rentré à Paris, je t'écrirai souvent et sensément; pour le moment une paresse inimaginable m'a conquis, — voici mon adresse : au Château de Courtavenel, près de Rosny-en-Brie (Seine-et-Marne).

Aucune plainte. Mais rien de précis.

Tout autre est la correspondance Tourguéneff-Botkine. Nous avons donné un extrait de la première lettre d'Ivan (de Courtavenel) à Botkine qui était au courant des craintes de Tourguéneff avant son départ pour la France. Voici ce que Botkine répond de Moscou, le 29 (v. s.) septembre 1856, à sa lettre du 18-30 septembre citée plus haut :

Depuis longtemps j'attendais tous les jours de toi ne fût-ce que deux mots, mais à dire vrai — j'ai été content de ton silence, c'est-à-dire content de toi. Ton silence me disait que tu étais heureux, — or, c'est le principal, et j'étais tranquille, — oui, au diable des lettres vides. Enfin je reçois à l'instant ta lettre qui confirme tous mes pressentiments... Tu vis en ce moment l'époque la plus heureuse de ta vie. Le malheur qu'on craint à tout instant tient l'homme dans un chaos moral et le réduit à l'hébétement. L'homme qui est dans un tel état ne peut plus être lui-même et tombe sans cesse d'une note fausse dans une autre aussi fausse... Il n'est pas vrai que les malheurs aident au développement de l'homme, — oui, dans le mauvais sens — bilieux, méchant. — Non, ce n'est que dans le bonheur que la nature humaine se révèle dans toute sa vérité. J'ai la respiration coupée quand je pense à la multitude de jouissances spirituelles et morales dans lesquelles tu es à présent plongé...

Suit une longue citation de Gœthe sur l'épanouissement de l'homme qui se confond avec l'entité de la Nature dans toute sa beauté et qui a conscience de

l'harmonie intérieure, source de joie et d'admiration libres.

« Car à quoi servirait toute cette magnificence du soleil, des planètes et des astres, de ces mondes qui naissent et disparaissent, si enfin, un homme heureux, sans s'en rendre compte, ne jouissait d'être? » — Tu entends, — « sans s'en rendre compte » (*unbewusst*). C'est ce que je te souhaite le plus, — sois au moins pour un court laps de temps un végétal. Je sais que tu es apte à un état pareil — voilà où gît le suprême bonheur de l'homme, — alors toute sa vie se transforme organiquement en poème.

Cette correspondance des deux amis en cette fin d'année 1856 révèle le mot de l'énigme qui a tracassé jusqu'à présent tous les tourguénévistes. *Il ne peut plus subsister de doute que Tourguéneff, retour de Russie, en* 1856, *n'ait retrouvé à Courtavenel son bonheur des années 1847-50.* Tout alla bien pendant les quelques mois (42) de la fin 1856. Et ce *bien* n'a pas été connu même des meilleurs tourguénévistes, même de Grevs qui, n'ayant pas connu la correspondance Tourguéneff-Botkine, a passé perplexe, encore en 1928, devant la catastrophe du début de 1857, époque où les lettres de Tourguéneff (pupubliées antérieurement à 1931) parlent de ses malheurs. I. M. Grevs ne connaissait pas la période du bonheur retrouvé en septembre-novembre 1856. Il ne connaît que le désespoir de Tourguéneff exprimé dans la correspondance du début de 1857, et il émet cette hypothèse admise par d'autres tourguénévistes :

Tourguéneff a, probablement, trouvé en Pauline Viardot un changement — une déshabitude, peut-être, une froideur. Sa famille s'était augmentée — elle a déjà, au lieu d'une Louise (l'aînée), trois fille (Claudie et Marianne). Entre eux (Ivan et Pauline) s'est produit un *hiatus*, une lacune. Il fal-

(42) Si bien que le garçon que Pauline mit au monde en juillet 1857 (Paul Viardot) fut et est considéré comme le fils de Tourguéneff. Paul lui-même en est convaincu; sa fille, Alice Viardot, me l'a confirmé personnellement. Pour moi, le doute n'est plus possible.

lait relier le passé au présent en vue de l'avenir. Ce fut une tâche difficile après six années de tranches de vie vécues dans des conditions différentes, avec des tempéraments dissemblables (43).

Qu'est-il donc arrivé après les premiers mois de la reprise de la vie commune à Courtavenel?

Ce sont encore les lettres de Tourguéneff à Botkine qui nous le diront.

Voici, après l'annonce du bonheur, la première triste nouvelle. A la date du 6 novembre 1856 Tourguéneff écrit à Botkine :

Cher Botkine,

Ta lettre a été une joie pour mon âme, et si je ne t'ai pas répondu tout de suite, c'est que je voulais, partant pour Paris, t'envoyer mon adresse (44). Mais des désagréments sont survenus; j'ai dû quitter le premier appartement que j'avais loué, car il était très froid. Je me suis installé alors rue de Rivoli N° 206, où tout paraît être bien. En plus de ce petit contretemps, il m'en est arrivé un autre beaucoup plus grand — probablement pour me prouver par le fait que le bonheur complet ne peut pas exister. Figure-toi que mon ancienne maladie, névralgie de la vessie, après six ans d'absence, est revenue le quatrième jour de mon installation à Paris. Bien qu'elle ne soit pas très forte et que le docteur m'assure qu'elle passera vite, vu que ces névralgies se réveillent ordinairement lorsque l'homme tombe dans l'ambiance où il les avait attrapées, je dois cependant avouer que cela m'a rendu fortement confus. Le souvenir de mes souffrances d'antan ne me console guère. Cependant je resterai ici, quoi qu'il arrive. — Je te remercie pour la part que tu prends à ma vie :

(43) *Histoire d'un amour, I. S. Tourguéneff et Pauline Viardot*, 2e éd., Moscou 1928, p. 136. Une seconde erreur commise par Grevs est son affirmation que « Tourguéneff fut peiné en voyant que sa fille s'était transformée en une Française et ne se rappelait pas un seul mot de russe ». La lettre à Botkine citée plus haut montre qu'au contraire Tourguéneff était satisfait de cet *oubli*.

(44) Les rapports de la « petite » Pauline avec Mme Viardot et ses enfants s'étant gâtés, Tourguéneff s'était vu dans la nécessité d'aller habiter avec elle et sa gouvernante anglaise à Paris, où il avait loué un appartement.

j'étais, en effet, heureux tout ces temps-ci : peut-être parce que

les dernières fleurs
sont plus chères que les belles premières nées des champs?

A présent — si ma maudite maladie ne se met pas en travers, je me suis déjà tracé le programme de mon passe-temps : travailler le matin (le plan d'un roman est déjà entièrement dressé dans ma tête, et j'en ai déjà mis sur papier les premières scènes [*Une Nichée de Gentilshommes*]), et, le soir, passer chez les amis, sortir, etc... De quelle manière charmante nous passons notre temps à Courtavenel! Chaque jour paraissait être un cadeau — une diversité quasi naturelle — qui ne dépendait nullement de nous — passait par notre vie. Nous avons joué des fragments de tragédie et de comédie. — N. B. : Ma fille était très gentille dans Iphigénie de Racine. J'étais mauvais à l'extrême dans tous les rôles, mais cela ne nuisait pas à nos jouissances. On a joué toutes les symphonies et sonates de Beethoven (on a donné d'un commun accord des noms à toutes les sonates) — puis nous faisions encore ceci : je dessinais cinq ou six profils qui me passaient — je ne dirai pas — par la tête — mais sous la plume, et chacun écrivait sous chaque profil ce qu'il en pensait. On obtenait ainsi des choses bien amusantes. — Mme Viardot, bien entendu, était toujours plus spirituelle, plus fine et plus juste que tous les autres. — J'ai gardé toutes ses définitions et je profiterai de quelques-unes (c'est-à-dire de quelques-unes des plus caractéristiques) pour mes futures nouvelles (45). — En un mot, nous nous trouvions bien. Ah, si ma maudite névralgie n'était pas revenue!

§

Mais malgré la maladie et les douleurs qu'elle provoquait, la vie amoureuse continuait, la catastrophe ne s'était pas encore abattue sur le malheureux Ivan. Mme Viardot venait le voir rue de Rivoli, où « elle se

(45) Ces dessins et les caractéristiques ont été publiés dans le livre de M. André Mazon : *Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguéneff. Notice et extraits*, Paris, 1930.

comportait comme chez elle », c'est ce que la « petite Pauline », déjà grande fillette et comprenant tout, ne pouvait digerer, incapable — comme elle disait par la suite à sa fille Jeanne en lui parlant de cette époque et de Pauline Viardot — d'admettre qu'une femme, mariée avec un autre, pût venir ainsi chez son « père »

Le 25 novembre encore Ivan écrivait à Botkine, en parlant de ses nombreuses lectures de cette époque :

Ma vessie m'empêche d'écrire, troublant ma quiétude et ma lucidité d'esprit. Je ne me sens pas libre — on dirait qu'on tient une bougie sous ma semelle, juste de quoi ne pas brûler la peau. Du reste, je me sens mieux depuis quelque temps — j'ai commencé à prendre de la quinine, et peut-être le sort aura pitié de moi et me délivrera de cette ignominie. — Autrement malheur à mon activité littéraire!

Suit un passage consacré à ses lectures de Suétone, Salluste, Tacite, Tite-Live, à la traduction de son propre *Faust* par M. Delaveau (publié dans la *Revue des Deux Mondes* dont le directeur « est venu me remercier et m'a assuré que cette nouvelle obtenait un grand succès ») et qu'il termine ainsi :

Ça m'est égal, je te jure, si je plais ou non aux Français, d'autant plus qu'à Mme Viardot ce *Faust* n'a pas plu...

Et la lettre finit sur ces lignes d'un caractère tout intime en réponse à une triste confidence de Botkine :

Mais c'est dégoûtant que tu aies attrapé cela; sous l'influence de cette nouvelle, je me suis acheté... *capotis en caoutgutta perfectionné* — bien que je n'en aie pas besoin...

Donc la rupture intime avec Mme Viardot n'est pas encore consommée malgré la maladie. Mais cette rupture est imminente. La maladie douloureuse et « délicatement intime » en est la cause directe. Y en a-t-il d'autres moins directes? A-t-il appris qu'il avait en ce moment des rivaux plus heureux que lui dont le peintre

Ary Scheffer était désigné par la rumeur publique et dans l'entourage même des Viardot? Pour ma part, j'en suis sûr, mais je n'en ai pas de preuves écrites. Toujours est-il que la rupture d'Ivan et de Pauline est consommée avec la maladie néfaste...

Et il écrit le 5 décembre à l'écrivain Droujinine auquel il avait promis une nouvelle pour sa revue :

Je suis voué à une vie de tzigane — et il est évident que je ne me ferai pas de nid, nulle part et jamais.

Il écrit à Tolstoï :

Je me décompose dans cet air étranger, comme un poisson gelé au dégel. Je suis trop vieux [à 38 ans!] pour ne pas avoir mon nid et rester chez moi. Je retournerai au printemps en Russie sans faute, bien qu'en partant d'ici je doive dire adieu à mon dernier rêve de ce qu'on appelle le bonheur, ou, parlant plus clairement, au rêve de la joie qui provient du sentiment de satisfaction de la vie arrangée.

Tourguéneff espère encore le « bonheur » possible. Au même Droujinine il écrit le 13 janvier 1857 :

Si j'avais su ce qui m'attendait à Paris, je ne serais pas parti de Pétersbourg... Vous me demanderez probablement : si je m'ennuie tellement à Paris, pourquoi alors suis-je ici? — Il y en a des raisons très graves, mais je pense partir d'ici sans faute dans deux mois. Où? Je ne sais. Peut-être pour Londres. Le climat d'ici m'est décidément nocif, je jure qu'à partir de l'hiver prochain je passerai tous les hivers à Pétersbourg! Basta!

Aux amis, comme le poète Polovsky, l'écrivain Kolbassine et Annenkof il parle de la crise physique et morale qu'il traverse. A la comtesse Lambert et à Axakoff il écrit des choses désagréables sur Paris, les hommes de lettres d'alors, etc. Tout est triste, noir, dans ces lettres, comme d'ailleurs la décision d'abandonner la littérature ainsi que l' « aveu » qu'il n'a pas de talent...

Et tout cela est dominé par la confession suprême dans sa lettre à Annenkoff du 17 mars 1857 :

C'est la seule femme [Pauline Viardot] que j'ai aimée et que j'aimerai éternellement!

A Botkine il écrivait, le 1er mars 1857 :

Je ne te parlerai pas de moi-même, ayant fait faillite — fini! il n'y a plus de quoi parler. — Je me sens constamment une ordure qu'on a oublié de balayer...

...Quant à moi... pas une ligne ne sera plus imprimée (ni écrite) jusqu'à la fin des siècles. — Il y a trois jours, je n'ai pas brûlé (je craignais de tomber dans l'imitation de Gogol), mais j'ai déchiré et jeté au w...c... tout ce que j'avais commencé, plans, etc. Tout cela est des vétilles. Un talent avec une physionomie particulière — je ne l'ai pas, — j'avais des cordes poétiques, mais elles ont sonné et cessé — pas envie de me répéter : démission! Ce n'est pas un accès de dépit, crois-moi, c'est l'expression ou le fruit de convictions lentement mûries.

Comme une âme en peine, Tourguéneff se déplace continuellement (non seulement pour raison de santé) pendant les premiers mois de la « crise ». Il veut partir pour la Russie, mais passe le mois de mai à Londres, puis, sur le conseil des médecins, il va à Sinzig (48), où s'apaisera son âme souffrante. De Sinzig il part pour Boulogne et de Boulogne il revient à Paris, puis à Courtavenel. — Nous ne connaissons pas ses lettres à Mme Viardot ni les réponses de celle-ci à cette époque. Nous venons de voir par ses lettres à sa fille, la « petite Pauline », qu'elle — la grande Pauline— ne lui répondait pas toujours. Mais, lui, il ne se lassait pas d'écrire, et non seulement à elle, mais à son mari, à sa famille. Et dans ses lettres (celles, du moins, que nous connaissons) pas un mot de plainte, de jalousie, même dissimulée. Il y en a même une (qu'il adresse le 24 juillet 1857 ayant *appris*

(46) Petite ville allemande sur le Rhin qu'il décrira.

par eux la naissance du petit Paul) vraiment troublante — même pour Grevs qui doute de la véritable paternité des derniers enfants de Pauline. Connaissant à présent l'état d'âme de Tourguéneff (d'ailleurs, amant toujours très correct et discret) nous ne pouvons que transcrire sa joie exagérée :

Hurrah! Oura! [russe]! Lebe hoch! Vivat! Evviva! Zito! Vive le petit Paul! Bravo! etc.

Et il prie la mère de lui écrire une petite lettre, dès qu'elle le pourra, « comment cela s'est passé »...

Ruse d'amant? Espoir de reprise? Dernière branche à laquelle il s'accroche? Qui sait?

Il passera encore en vain deux mois de fin d'été à Courtavenel pendant des absences de Mme Viardot. Et il écrira, le 24 novembre, à Nekrassoff :

Tu vois que je suis ici, c'est-à-dire que j'ai fait la bêtise contre laquelle tu m'avais justement mis en garde... Mais il a été impossible de faire autrement. D'ailleurs, le résultat de cette bêtise sera que je rentrerai probablement à Pétersbourg plus tôt que je ne le pensais. Non! vivre ainsi — impossible. Assez de rester au bord du nid d'autrui. Si l'on n'en a pas un à soi, il n'en faut aucun.

Son espoir de reprendre la vie avec Mme Viardot déçu, Tourguéneff partit finalement non pas pour la Russie, mais avec Botkine pour Rome, où il reprit goût à la vie et à la littérature et d'où il écrivit à sa fille les lettres suivantes :

Rome, le 2 novembre 1857.

Chère Paulinette,

Il y a trois jours que je suis arrivé ici après un voyage fort peu fatigant et très agréable. — Je suis descendu à l'Hôtel d'Angleterre, mais tu ferais mieux de m'écrire poste restante *à Rome* (*Italie*).

Il fait très beau temps et on ne dirait pas qu'on est déjà en novembre. — Les arbres ont encore à peu près toutes

leurs feuilles. Je te prie de m'écrire aussitôt que tu auras reçu ma lettre et de me donner des nouvelles de Mme Viardot (47), et de toute la famille. — J'espérais, à mon arrivée ici, trouver une lettre d'elle — mais il paraît que les absents ont tort. Parle-moi de ta santé, de tes occupations — enfin, dis-moi tout ce qui te passera par la tête, en ayant soin d'écrire lisiblement. — Les journaux disent que Mlle Artot est engagée pour l'Opéra — est-ce vrai? — Salue-la de ma part, si tu la vois. — Comment va la santé de M. Scheffer (48)? — Mme Viardot, va-t-elle à Londres? — Sur toutes ces questions, réponds-moi avec prolixité — et vite. —

J'écris aujourd'hui même à Mme Viardot. —

Adieu, ma chère fillette — travaille bien. — Je t'aime beaucoup et t'embrasse de même.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—

Rome, le 4 décembre 1857.

Chère petite,

Je te remercie de penser à moi de temps en temps. Tes deux lettres m'ont fait bien du plaisir — elles m'en auraient fait davantage si l'écriture avait été plus lisible et l'orthographe moins désordonnée. — Tu connais mon vieux refrain: Réflexion et attention! Ne te hâte pas tant dans tout ce que tu fais, — tu as du temps devant toi. —

La princesse Troubetzkoï (49) va bientôt revenir à Paris, elle pourrait te faire chercher un dimanche; tu diras de ma part à Mme Harang que je l'autorise à te confier à la personne que cette dame enverra. Cela pourra t'amuser un peu, pendant l'absence de Mme Viardot. — Seulement je te recommande de ne pas faire la sauvage. —

Quel est ce conseil que tu voulais me demander dans ta

(47) C'est pour la première fois que, pour avoir des nouvelles de Mme Viardot, Tourguéneff s'adresse — dans ces termes — à sa fille.

(48) Le célèbre peintre Ary Scheffer, ami intime de la famille Viardot, mort en juin 1858, et qu'on croyait le rival de Tourguéneff.

(49) Le prince et la princesse Troubetzkoï, membres en vue de la colonie russe à Paris, convertis au catholicisme, comme la célèbre Svetchine, la princesse Volkonsky et quelques autres, — joueront un certain rôle dans la vie de Pauline Tourguéneff.

première lettre? — Il ne faut pas de ces réticences avec moi (50).

Soigne bien ton piano et ton anglais — si tu veux me faire bien du plaisir.

Ecris-moi si tu as besoin de quelque chose. — Salue Mme Harang de ma part — je t'embrasse sur les deux joues.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Mon frère (51) a été à Paris — mais il est déjà revenu en Russie.

—

Rome, ce 7 janvier 1858.

Chère Paulinette,

Je suis très content de savoir que tu t'amuses et je suis très reconnaissant à la famille Troubetzkoï pour toute leur bonté envers toi — j'espère que tous ces amusements ne vont pas trop te distraire — et qu'une fois les vacances passées, tu vas te remettre avec une nouvelle ardeur au travail.

Tu me demandes la permission d'aller assister au mariage d'une de tes amies de pension, puis au bal; je ne crois pas que quelque chose doive s'y opposer; pourtant je ne puis pas juger d'ici si c'est convenable — tu n'as qu'à en parler à M. Viardot; si Mme Harang et lui n'y trouvent rien à redire — je t'envoie d'ici la permission pleine et entière.

Ma santé va passablement, mieux qu'à Paris, en tout cas. — Il fait très beau temps à Rome, je me promène beaucoup et je travaille pas mal (52). Le temps s'écoule vite : Si Dieu me prête vie, j'espère te revoir avant trois mois.

Tu as eu tort de ne pas me donner des nouvelles de Mme Viardot, car jusqu'à présent je n'ai pas reçu une seule lettre d'elle. Elle a probablement trop à faire à Warvic pour avoir le temps d'écrire des lettres ailleurs que pour Paris.

(50) Toujours concernant les relations avec les jeunes membres de la famille Viardot.

(51) Nicolas Tourguéneff.

(52) Rome, toujours bienfaisante pour Tourguéneff, apaisa ses tourments, le ramena à la vie et à l'art. Il y reprit son travail, achevant *Assia* et commençant *Une Nichée de Gentilshommes*. Calmé, dans l'ambiance romaine, Tourguéneff revient à l'espoir de renouer avec Pauline Viardot, espoir qui grandit après la mort d'Ary Scheffer (juin 1858).

J'écris aujourd'hui à la famille T[roubetzkoï] : cependant, si tu les voyais, tu ferais bien de leur dire mille choses aimables de ma part.

Adieu, chère fillette; travaille bien et *réfléchis*; je t'embrasse tendrement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Ma chère enfant, je te prie de signer dorénavant *P. Tourguéneff* (53) et de dire à Mme Harang qu'on mette ce nom partout où il est question de toi.

—

Rome, le 31 janvier 1858.

J'ai reçu tes deux lettres, ma chère Paulinette; tu es bien gentille de m'écrire souvent — mais bon Dieu! quel griffonnage! Tu deviens presque illisible. — Voyons, soigne donc un peu ton écriture.

Je te demande pardon d'avoir oublié la bonne adresse et de t'avoir fait donner un savon. — Quant à la grave question de la robe, je ne demande pas mieux que de t'en faire une, mais puisque Mme V[iardot] se trouvera à Paris, c'est elle que je charge de décider la couleur, etc... et d'y mettre le prix. — Je puis bien aller jusqu'à cent francs. — Enfin c'est elle qui décidera. — Tu seras bien contente de la voir, n'est-ce pas? — Je vais te charger d'une commission qui te sera agréable, en la remerciant embrasse-lui les deux mains bien fort, à mon intention.

Je vois avec plaisir que la famille T[roubetzkoï] a de l'affection pour toi; j'espère que de ton côté tu aimes beaucoup toutes ces personnes (54).

Quant à la velléité de coquetterie que tu sens en toi — il ne faut pas t'en consoler en te disant que tout le monde est ainsi; il faut lutter contre, car tu auras beau faire, il t'en restera toujours assez; tandis que si tu te laisses aller à la dérive, tu n'en auras que trop.

(53) Tourguéneff a mis méticuleusement en ordre tous les documents de l'état-civil de sa fille, comme il le fera encore lors du mariage de sa fille en France.

(54) Nous verrons que Tourguéneff se trompait sur les sentiments de la « petite Pauline » pour la grande.

Tu ne me parles pas de ton piano. J'espère que tu ne le négliges pas.

Raconte-moi cette noce et le bal auxquels tu vas assister.

Donne-moi des nouvelles de M. Viardot — j'espère que la maladie n'est pas grave; tu diras à la princesse Catherine (55) que je lui écrirai une lettre l'un de ces jours, je compte être à Paris vers le 10 du mois d'avril, peut-être même y serai-je pour les fêtes de Pâques — mais pas avant.

En attendant, je t'embrasse sur les deux joues et te prie de penser à moi et de travailler ferme.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—

Chère Paulinette,

Voici deux pendants d'oreille et une broche de corail de Naples que je t'envoie, j'espère qu'ils te feront plaisir. Je t'écrirai dans 3 ou 4 jours de Florence, maintenant je me contente de t'embrasser. A revoir.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Rome, le 15 mars 1858.

—

Florence, le 18 mars 1858.

Depuis que je t'ai écrit, chère Paulinette, j'ai été à Naples, et, comme tu le vois, j'ai quitté Rome. Il y a longtemps que j'avais dû t'écrire — mais enfin le mal est fait — et j'espère que tu ne m'en voudras pas. Je t'annonce mon arrivée à Paris dans 6 — mettons cinq — semaines — et pour te faire prendre un peu patience, je t'envoie par un Monsieur russe de ma connaissance qui doit quitter aujourd'hui Rome pour se rendre directement à Paris — une paire de boucles d'oreilles et une broche en corail de Naples. — En même temps, je te prie aussitôt que tu auras reçu ma lettre — de m'écrire immédiatement à Venise (poste restante) : 1° Si Mme Viardot est de retour à Paris, 2° comment elle se porte et que fait Viardot. Ce que tu fais toi-même, ce que fait la famille Trou-

(55) Troubetzkoï.

betkoï, etc., etc. N'oublie pas de me faire savoir l'époque à laquelle Mme V[iardot] compte aller en Angleterre. En un mot, raconte-moi tout ce que tu sais — et fais-le immédiatement, si tu veux que ta lettre me trouve à Venise.

J'espère que ta santé est bonne et que tu travailles bien; en attendant que je t'embrasse pour de bon, je t'embrasse par écrit. Mille amitiés à la famille Troubetzkoï. — Que fais Didie (56), Louise (57) et les autres enfants?

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

§

Le voyage à Rome a été entrepris par Tourguéneff sous le coup de la *froideur* survenue, comme nous l'avons expliqué, entre Mme Viardot et lui. Il écrivait, en effet, déjà de Rome, en décembre 1857, à la comtesse Lambert qui jouait un certain rôle dans la vie de Tourguéneff :

Je savais avant mon départ pour l'étranger — avant ce voyage qui fut si malheureux pour moi — que j'aurais mieux fait de rester à la maison... Et je suis parti quand même. Le fait est que le destin nous punit toujours ainsi et un peu autrement que nous nous y attendions et ce « un peu » nous sert de véritable leçon. Après m'être reposé à Rome, je rentrerai en Russie fortement secoué et battu, mais j'espère, du moins, que cette fois la leçon ne sera pas perdue. (L. c. p. 19.)

Nous verrons qu'il est bien rentré en Russie, mais que « la leçon » n'a pas servi, car, avant d'aller en Russie, il revint encore de Vienne à Leipzig, à Paris et à Londres pour la grande Pauline. Nous ne saurons cependant probablement jamais tous les détails de *la leçon* que le destin lui avait donnée (en 1856-57 et 58) en ce moment tragique de sa vie, puisque son *Journal* est détruit et que la « correspondance » des deux amants

(56) Claudie, seconde fille des Viardot, qu'il aimait très tendrement et qu'il a dotée.
(57) Louise, fille aînée des Viardot.

à cette époque, comme nous l'avons dit plus haut, n'a pas été publiée.

Vienne, le 8 avril 1858.

Chère Paulinette,

Je suis ici depuis hier et je me hâte de t'annoncer mon arrivée. J'ai trouvé tes deux lettres qui m'attendaient à la poste restante. Je commence par te tranquilliser sur mon retour à Paris. Il a été retardé — mais sois bien sûre que je ne m'en irai pas clandestinement en Russie sans te dire adieu et t'embrasser; il ne faut pas que tu te fasses de mauvais sang là-dessus. Je serai à Paris vers la fin de ce mois ou dans les premiers jours de mai — *tu peux compter là-dessus.* Ton affection pour moi me fait bien plaisir.

Seulement l'inquiétude d'esprit dans laquelle tu te trouvais a réagi sur ton orthographe, qui est devenue encore plus extraordinaire. Voyons, Pauline, est-ce une si difficile chose! Par le temps qui court, une jeune fille de seize ans qui écrit : « si cela t'arri*vais,* cela me fe*rai* » etc... est un être exceptionnel. J'entends dire que tu travailles bien depuis quelque temps et qu'on est content de toi; j'en suis fort heureux — mais je te conjure de concentrer un peu ton attention; prends l'habitude de réfléchir, mon enfant; c'est bien indispensable dans la vie. Insister tant sur l'orthographe a l'air d'une petitesse; mais outre qu'on a parfaitement le droit de juger de l'éducation de quelqu'un par la manière d'écrire, on a bien raison de supposer que si l'attention fait défaut dans les petites choses — elle doit être encore bien plus faible dans les grandes. En un mot — faire des fautes d'orthographe — est malpropre; c'est comme si tu te mouchais avec tes doigts. En voilà assez et je t'embrasse pour que tu ne boudes pas.

J'espère que mon petit cadeau t'a été remis. Tu as bien raison de te consoler de n'être pas allée au bal; crois-moi — tu ne perdras rien pour attendre un peu.

Travaille bien maintenant; soigne ton piano — ferme; nous nous amuserons plus tard. Je resterai ici trois semaines; écris-moi à Vienne en Autriche — poste restante.

Salue de ma part Mme Harang; si tu vois Mlle Artot, rap-

pelle-moi à son souvenir. Mille bonnes choses aux familles Troubetzkoï et Viardot. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Sois tranquille à l'endroit du *chapelet*, j'en apporte un, aussi béni que possible.

P. S. Je rouvre cette lettre pour te donner une nouvelle qui te sera agréable — j'en suis sûr : je serai de retour à Paris le 18, c'est-à-dire dimanche prochain. A bientôt donc, je t'embrasse sur tes grosses joues.

—

Leipzig, le 16 avril 1858.

Ma chère Paulinette,

Je suis ici depuis hier et je comptais partir aujourd'hui pour remplir la promesse que je t'avais faite de passer la journée de dimanche avec toi; mais j'ai trouvé ici Mme Viardot (58) — le désir de l'entendre chanter au théâtre m'a retenu — et je n'arriverai à Paris que mardi. J'espère que tu ne m'en voudras pas trop et que Mme Harang te permettra de passer la journée de mardi avec moi. Ainsi — un peu de patience — et à revoir dans trois jours.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—

Paris, le 27 avril 1858, Hôtel Taitbout,
122, rue Taitbout, boulevard des Italiens

Mon frère Nicolas est ici, ma chère Paulinette — et il ira te voir. Je ne l'ai vu que la veille de mon départ pour Londres, c'est-à-dire hier. Reçois-le gentiment; travaille bien et attends-moi bientôt.

(58) Quelle perte pour nous que la destruction du *Journal* de Tourguéneff! Quelle leçon de psychologie et de persévérance amoureuses il nous eût donnée — persévérance qui sera couronnée à Bade d'un succès complet, mais seulement trois ans plus tard.

Présente mes compliments à Mme Harang. Je t'écrirai dès que je serai à Londres.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—

Londres (59), ce 8 mai 1858.

Chère Paulinette,

Je te remercie de la lettre et te demande pardon de ne t'avoir pas écrit; j'ai été très affairé depuis mon arrivée à Londres [avec Herzen]. Ma santé va assez bien.

Je t'embrasse sur tes deux joues pour le jour de ta naissance. J'écris à Viardot qu'il te donne 25 francs que tu peux jeter par la fenêtre si tu le veux; emploie-les à régaler tes amies — enfin tu en disposeras comme il te plaira. Si Viardot n'était pas à Paris, tu prieras Mme Harang d'avoir la bonté de t'avancer cette petite somme et de me la mettre sur ma note. Je m'étonne que mon frère ne soit pas encore venu te voir; dans tous les cas, tu le verras lundi, car il doit apporter ce jour-là la broche et les boucles d'oreilles en mosaïque; je viens de lui écrire là-dessus.

A revoir bientôt; porte-toi bien, travaille et pense à moi.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Mon adresse est Holles Street et pas Nolles Street.

—

Spasskoié, ce 29 juin/19 juillet 1858.

Merci, chère fillette, de ta bonne petite lettre avec l'adresse en russe, fort bien écrite, ma foi! Je vois avec bonheur que tu te portes bien et que tu as du courage. Le temps de la séparation passera plus vite que tu ne le penses, surtout si tu ne te fais pas faute de l'abréger en travaillant. De mon côté je

(59) Tourguéneff allait à Londres tant pour accompagner les Viardot que pour voir Alexandre Herzen. Cette fois il y fit un court séjour avant de rentrer enfin en Russie. Ce fut, d'ailleurs, à ce moment de *froideur* de Mme Viardot dont il souffrait, qu'il travaillait le plus pour le *Kolokol* (*la Cloche*) de Herzen, lui envoyant des notes, des documents et des articles non signés pour son journal.

te promets que je te donnerai souvent de mes nouvelles. De cette façon nous arriverons tous les deux à l'hiver, puis au printemps, et au moment où nous nous reverrons.

Me voici donc chez moi. Ma santé va bien; la maison a été repeinte à neuf, les meubles ont été recouverts de nouvelles étoffes; c'est assez propre à présent. Le jardin est superbe, le temps assez beau quoique pluvieux. Dans quelques jours la chasse commence et je vais m'en donner. Tous mes chiens se portent bien et il paraît que le gibier est nombreux cette année.

J'ai reçu une lettre de Mme Viardot qui m'annonce la triste nouvelle de la mort de M. Scheffer (60); c'est un coup très rude pour elle. Ecris-moi dès qu'elle sera de retour à Paris, et donne-moi des nouvelles de sa santé. Parle-moi aussi un peu de la famille Tourguéneff [v. la note de la lettre suivante], de Mlle Artot et de tes camarades, de la famille Troubetzkoï. Présente mes compliments à Mlle Holling et à Mme Harang. Tâche d'avoir le deuxième prix de piano à la distribution. Sur ce je t'embrasse de bon cœur et bien fort. A bientôt.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Spasskoié, ce 16/28 juillet 1858.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ta lettre où tu me laves la tête pour ma négligence : c'est pourtant la quatrième lettre que je t'écris depuis notre séparation. Il n'y a pas encore deux mois que je t'ai quittée. Ce n'est pas que je veuille me plaindre de tes reproches : au contraire, ils me prouvent que tu penses beaucoup à moi et que tu m'aimes.

Seulement tu en remplis toutes les lettres, et il ne te reste plus de place pour me raconter ce que tu fais, les personnes que tu vois, etc... N'as-tu pas été une fois chez le vieux Tourguéneff (61)? Ou bien chez Mlle Artot? Il est vrai que tu as dû te trouver tout ce temps-ci dans le feu de tes préparatifs

(60) Ary Scheffer.
(61) Célèbre homme d'État sous Alexandre Ier (oncle de l'écrivain) qui habitait avec sa famille à Bougival.

pour le grand jour de la distribution des prix; j'espère que tu en attraperas quelques-uns, ce qui me fera le plus grand plaisir. Quant à moi ma santé est assez bonne; je vais de temps à autre à la chasse, qui n'est pas très brillante cette année et je travaille beaucoup. Je compte rester ici longtemps, dans tous les cas jusqu'au mois de novembre. Je te recommande surtout le piano, ne le néglige pas pendant tes vacances à Courtavenel. Attends mon retour avec patience, et sache que je t'aime de tout mon cœur et que je pense bien souvent à toi.

Au revoir, je t'embrasse bien fort; salue de ma part tous les amis de Paris.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Rentré en Russie après sa guérison morale à Rome, Tourguéneff s'occupe activement de ses affaires littéraires, de ses propriétés et des préparatifs de la grande réforme de l'abolition du servage, ainsi que de la reprise de sa correspondance avec Pauline Viardot.

Spasskoïé, le 8/20 septembre 1858.

Ma chère fillette,

Il y a deux jours que je suis rentré à la maison, et je me hâte de répondre à ta lettre. Il ne fait bon de faire le paresseux avec toi! On risque aussitôt de recevoir un savon soigné! Je suis bien content de te savoir en bonne santé, et j'espère que depuis que Mme Viardot est rentrée, Courtavenel n'a plus été le théâtre de discordes intestines (62). Tu as très bien fait de n'en avoir pas pris ta part; ce n'est pas que je veuille te prêcher l'indifférence, mais il est bon de se tenir un peu à l'écart là où l'on ne peut venir en aide à personne. J'attends maintenant une autre lettre de toi qui, je l'espère, sera plus gaie.

Mme Viardot t'aura probablement dit ce que j'ai été faire à Toula (chef-lieu de notre gouvernement); je m'imagine que cela ne doit pas t'intéresser beaucoup. J'ai beaucoup discuté,

(62) Entre Louise et ses sœurs.

parlé, crié [discussions concernant l'affranchissement des paysans-serfs]; je suis revenu tout fatigué, mais bien portant! Je reste encore six semaines ou deux mois à Spasskoié; je veux travailler ferme et je n'abandonnerai pas la chasse, qui, jusqu'à présent, ne m'a souri que d'un œil; je trouve même qu'elle ne m'a pas souri du tout.

Ma pauvre Diane [chien de chasse] est morte avant-hier, et nous l'avons enterrée hier matin. J'ai pleuré à cette occasion et je ne rougis pas de l'avouer; c'était une amie qui s'en allait, et les amis sont rares, à deux pattes comme à quatre.

Ton orthographe est meilleur; pourtant tu mets deux fois qui di*s*, avec un *s*, à la troisième personne. Je te recommande ton piano; car qui me fera de la musique l'hiver prochain? Il ne suffit pas de jouer passablement deux ou trois morceaux; il faut déchiffrer couramment, il faut pouvoir jouer sa partie dans un trio; c'est alors qu'on s'amuse soi-même et qu'on amuse les autres. A bon entendeur, salut.

Je compte voir souvent Mlle Olga Tourguéneff à Saint-Pétersbourg. Je te donnerai de ses nouvelles. Mlle Fanny (63) est bien aimable de te dire tant de choses amicales; dis-lui que je l'en remercie de tout mon cœur. J'écrirai à Mme Tourguéneff pour la remercier aussi de l'hospitalité qu'elle t'a donnée à Vert-Bois. Je suis très heureux de voir qu'on a de l'amitié pour toi; il faut tâcher de la mériter de plus en plus.

Embrasse de ma part tout le monde à commencer par Viardot; embrasse Didie spécialement et dis-lui que j'attends une lettre d'elle. Continue à m'écrire à Spasskoié. A revoir au mois de mai, chère Paulinette.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—

Spasskoié, ce 11/23 octobre 1858.

Chère fillette, toutes les lettres commencent par des plaintes : mais je t'assure que je t'écris plus souvent que tu ne le supposes, ou bien, peut-être, mes lettres ne te par-

(63) Fille de Nicolas Tourguéneff, oncle d'Ivan.

viennent-elles pas. Enfin que je t'écrive souvent ou rarement, il ne faut pas pour cela te mettre en tête que je t'oublie, que je ne t'aime plus, depuis que je suis dans *ma* Russie, etc... Tout cela, ce sont des folies; je t'ai prouvé que je t'aime et je te le prouverai encore. Tranquillise-toi, prends patience et travaille : tout le reste viendra à son heure.

Je te remercie beaucoup de ta grande lettre, quoiqu'elle soit toute émaillée de fautes d'orthographe et bien difficile à déchiffrer; mais ce n'est pas là-dessus que je veux te faire la guerre aujourd'hui, c'est sur autre chose.

J'ai trouvé dans ta lettre l'expression d'un défaut dont il faut que tu mettes tous tes soins à te corriger; je veux parler de ton excessive susceptibilité, qui peut te rendre boudeuse, aigrie, même ingrate. Mme Viardot a oublié de t'inviter à la promenade, voyez-vous la grande affaire! Ne crois-tu donc qu'elle n'ait pas de préoccupations, des soucis fort importants peut-être! Ne pourrait-elle pas avoir des mouvements d'humeur, malgré l'égalité parfaite de son caractère? Tu l'as déjà fait et tu te prépares des souffrances bien inutiles avec cette malheureuse susceptibilité, qui n'est que de l'amour-propre malade. Qui t'a donné le droit de parler du *dégoût* que Mme Viardot aurait eu pour toi? Ne sens-tu pas qu'il y a de l'ingratitude à lui supposer seulement un pareil sentiment pour toi, à elle, qui t'a toujours traitée en mère? Cette façon de se ravaler, de s'humilier n'est encore que de l'amour-propre.

Corrige-toi de ce vilain défaut, mon enfant, et sois persuadée que s'il y a fort peu de personnes qui vous aiment (et qu'on aime) véritablement, tout le monde est disposé à avoir de l'affection pour quiconque ne blesse et ne chagrine personne. Supposer les autres méchants, c'est avouer que l'on ne se sent pas bon soi-même. Tu t'es gâtée de gaîté de cœur tes vacances de 58, comme tu dis, à Courtavenel. Que ceci te serve de leçon (64).

En voilà une et bien longue, et qui te fera regretter peut-être de tant désirer d'avoir de mes lettres. Enfin j'ai dû le

(64) Aveuglé par son amour pour Mme Viardot, Tourguéneff commence à ne pas apprécier avec justesse la nature du sentiment de sa fille pour la grande Pauline.

faire, n'en parlons plus. Je dois te dire que j'ai été malade d'une fièvre que j'ai attrapée à la chasse; je suis guéri, mais je ne sors pas encore. Je quitte Spasskoié dans quinze jours; je passe l'hiver à Saint-Pétersbourg. Ecris-moi, jusqu'à nouvel ordre, à l'adresse suivante : « Saint-Pétersbourg, Russie, à la Rédaction de la Revue *le Contemporain* pour remettre à M. I. Tourguéneff. » Il n'y a pas besoin de mettre l'adresse en russe. Je t'écrirai dès mon arrivée à Pétersbourg.

Tes promesses de bien travailler me remplissent de joie; fais en sorte qu'à mon retour à Paris tu puisses me jouer couramment une sonate de Beethoven, écrire une grande lettre sans l'ombre d'une faute, et surtout, n'être plus susceptible. C'est alors, pour le coup, que je me mettrai à t'aimer!

Cela n'empêche pas que je t'aime déjà beaucoup, mais beaucoup, à présent. Je te souhaite bonne santé et bon courage. Je t'embrasse bien fort et suis ton père qui t'aime.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Mille amitiés à la famille Tourguéneff; mes respects à Mme Harang. Je te donnerai des nouvelles d'Olga Tourguéneff dès que j'en aurai moi-même (65).

—

Spasskoié [même papier, même encre; fin 1858 ?].

Ma chère Paulinette,

Cette lettre te sera remise par M. Riedel, médecin du Prince Orloff, qui part demain pour Paris. Il a bien voulu se charger d'une somme de mille francs dont tu remettras 500 francs à Mme Harang, comme payement de ce que tu lui dois et comme acompte de tes dépenses à venir, et tu garderas 200 francs pour ta toilette. Je t'assigne cinq cents francs par an pour ce dernier chapitre. J'espère que tu en auras assez et que tu ne feras pas de trop grandes dépenses. Si M. Viardot est à Paris (tu ne m'en dis pas un mot), tu lui diras tout cela pour qu'il sache à quoi s'en tenir, et tu lui expliqueras que si je ne lui

(65) Mlle Olga Tourguéneff, flirt passager d'Ivan en 1854 (dont nous avons parlé plus haut), future Mme Somoff, qui aimait beaucoup la petite Pauline, « laquelle lui rendait la pareille », et n'aimait pas du tout la grande Pauline, comme d'ailleurs toutes les amies de Tourguéneff, la comtesse Lambert, l'artiste Savina et autres.

ai pas envoyé cet argent, c'est que je ne savais pas où il se trouvait. Voici donc l'article *finances* arrangé; passons à d'autres :

Ta lettre est charmante, raisonnable et sans faute d'orthographe : elle m'a causé le plus grand plaisir. Il n'y a qu'une seule phrase que j'aurais voulu effacer. Tu me dis que tu regrettes d'avoir été franche avec moi (66). Mon enfant, il faut que nous nous disions toujours l'un à l'autre ce que nous avons sur le cœur. C'est le meilleur moyen de rester bons amis. J'ai pu exagérer tes torts et mes reproches, mais cela vaut mieux que faire de la diplomatie. Elle ne vaut jamais rien, et surtout entre nous. Ainsi, je t'en prie, écris-moi toujours avec la plus complète franchise. Je te répondrai de même, nous nous aimons bien, nous ne pouvons pas nous blesser, comme tu dis.

J'écrirai dès demain une lettre à Mme Tourguéneff pour la remercier pour ses bontés pour toi. Seulement je crois qu'il faut que je mette son adresse, car je ne crois pas qu'elle reste à la campagne à l'heure qu'il est.

Ce que tu me dis sur ton désir de te faire enseigner dans la religion grecque est parfaitement sensé; je me reproche de n'y avoir pas songé pendant que j'étais à Paris. Je crois que notre prêtre, M. Vassilieff, parle le français, c'est un excellent homme. Je parlerai à M. Tourguéneff dans la lettre que je vais lui écrire et dans laquelle je lui donnerai des nouvelles sur ce qui se passe ici à propos de l'émancipation des paysans. Mme Tourguéneff a eu parfaitement raison de te parler comme elle l'a fait (67), et cela prouve mieux que tout ce qu'elle a fait l'intérêt qu'elle te porte; je la remercie de tout mon cœur, et ne demande pas mieux que tu commences tes leçons dès à présent. Il te sera peut-être difficile d'aller régulièrement à l'église russe, tout cela sera définitivement arrangé au mois de mai, mais pourtant voyez ce qui peut se

(66) **Toujours sur le chapitre Viardot.**

(67) A propos de l'enseignement de la religion orthodoxe. Il écrira à la comtesse Elisabeth Lambert en 1860, en lui parlant de sa fille, Pauline: « Non seulement je ne lui ai pas enlevé Dieu, mais je vais avec elle à l'église [russe]. Je ne me serais jamais permis une telle atteinte à sa liberté, et si, moi-même, je ne suis pas chrétien — c'est ma propre affaire — ou, admettons, mon propre malheur. »

faire, ou plutôt tu feras ce que te dira Mme Tourguéneff. Je lui écrirai sans tarder.

Je suis à Pétersbourg depuis quatre jours, je ne sors pas de ma chambre, j'ai pris un peu froid, mais je vais mieux. Voici mon adresse : Saint-Pétersbourg, Grande Rue des Ecuries, Maison Weber, N° 34.

Ecris-moi le plus tôt, le plus longuement et le plus franchement que tu pourras. Porte-toi bien et travaille ferme.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis pour toujours ton père qui t'aime.

I. TOURGUÉNEFF.

Nous verrons dans une seconde partie de notre étude le déclanchement du deuxième drame de famille de Tourguéneff et la réconciliation avec Pauline.

E. SÉMÉNOFF.

MENEURS D'ANIMAUX

Il y a dans l'*Autobiographie* (1) de lord Alfred Douglas un passage curieux sur une sorcière qui débarrassa des rats la villa que Douglas et Wilde habitaient à Posilippe. Voici le texte :

Cette villa, admirablement située, avec une terrasse et des degrés de marbre qui descendaient jusqu'à la mer, était pleine de rats. Il y en avait tant que, terrifié comme je l'ai toujours été par les rats et, je l'avoue, par les souris, je dus louer une chambre dans la villa voisine pour y dormir. Peu de temps après pourtant nous en fûmes débarrassés, en partie grâce à l'intervention d'un preneur de rats professionnel et orthodoxe, mais aussi (et surtout, selon l'opinion de Wilde) à celle d'une puissante sorcière, recommandée comme infaillible par Michele, qui, pour quelque sous, brûla des herbes et marmotta des incantations auxquelles elle assura qu'aucun rat ne pouvait résister. Elle nous dit aussi la bonne aventure et Oscar la regardait comme une magicienne merveilleusement puissante. Elle ressemblait trait pour trait aux sorcières de la littérature et du drame. Elle avait de la barbe; « l'âge et l'envie l'avaient tordue en cerceau ». Quoi qu'il en soit, les rats disparurent; et je pus revenir à la villa, où je demeurai jusqu'au moment où on me menaça de me couper les vivres si je restais avec Wilde.

Les conjureurs de rats sont bien connus dans le folklore; l'un d'eux, celui qui emmena d'abord tous les rats, puis, pour se venger, tous les enfants de la ville de Hammeln dans une grotte sans fond a passé dans la littérature et fait l'objet de ballades célèbres. Il se

(1) Parue en traduction française sous le titre de *Oscar Wilde et quelques-autres*, N. R. F., 1931, p. 159-160.

servit pour cela d'une flûte, sur laquelle il joua un air particulier, dit la légende, détail caractéristique. La sorcière de Naples brûlait des herbes et proférait une incantation. Laquelle? Le folklore italien n'ayant pas encore été réuni en *corpus* comme l'a été celui de la France par Paul Sébillot, celui de l'Allemagne par Wuttke (il l'est de nouveau, sous forme de dictionnaire, par Hoffmann-Krayer et Bacchtold), je n'ai pu savoir de quelles herbes ni de quelle incantation il s'agit.

Sébillot cite pour le moyen-âge, dans son *Folklore de France,* une formule donnée par un *Sermonnaire* du XIII[e] siècle :

> Je vos convie sorriz et raz
> Que vòs n'aies part en ce tás
> Ne plus que n'a part en la messe
> Cil qui prend puis a la presteresse.

En Seine-et-Marne et dans la Meuse, c'est sainte Gertrude qui protège contre les rats; il ne suffit d'ailleurs pas de l'invoquer; il faut réciter la formule :

> Rat, rate et souriate, souviens-toi que sainte Gertrude est morte pour toi dans un coffre de fer rouge; je te conjure au nom du grand Dieu vivant de t'en aller hors de mes bâtiments et héritages et d'aller au bois dans le délai de trois jours.

Dans la Meuse, on peut aussi réciter une oraison spéciale le jour de saint Nicaise; mais il faut d'avance préparer aux rats un petit pont. Plus proche encore de la pratique napolitaine est le procédé assez commun en France (je l'ai retrouvé en Savoie et dans l'Isère) qui consiste à réciter le commencement de l'Evangile de saint Jean dans trois coins de la maison, en laissant le quatrième libre; les rats et souris s'y rassemblent; on sort alors de la maison et on marche à reculons vers l'endroit, une maison abandonnée par exemple, où l'on désire les faire aller.

Ces procédés divers se fondent sur la croyance à l'efficacité directe, automatique, d'une certaine formule magique, à laquelle s'ajoute l'intercession d'une puissance supérieure. Donc, chacun, pourvu qu'il connaisse cette formule et sache à quel saint s'adresser, est sûr de la réussite. Mais la vieille femme de Wilde et de Douglas semblait, au dire du petit Michele, spécialisée dans l'expulsion des rats. C'était, comme on dit en Wallonie, une *évoyeuse de rats.* Paul Sébillot signale l'existence de *meneurs de rats* dans diverses provinces de France et les rapproche avec raison des *meneurs de loups* du Berry, bien connus grâce à George Sand, ainsi que des *meneurs de taupes* du Bocage Normand.

Je trouverais facilement dans la littérature folklorique internationale d'innombrables parallèles à la conjuration qui rendit à Alfred Douglas la sérénité et le sommeil. Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse en ce moment : c'est l'explication du fait. Douglas ne l'a pas inventé; causant de la chose avec lui, il m'a affirmé que jamais on ne revit dans cette villa de rats ni de souris; il m'affirma aussi que le petit domestique Michele et tous les habitants de Posilippo savaient que cette vieille faisait émigrer les rats à volonté. Naturellement, on suppose, a priori, que ces divers procédés, musique, marmottements, formules secrètes, sont des « superstitions », que l'histoire de Hammeln est une légende et non pas le souvenir d'un fait réel. Maints auteurs admettent par contre que les meneurs de loups existaient vraiment.

De même, les charmeurs de serpents ne sont pas des mythes; ils existent en divers pays; Orphée était un charmeur d'animaux sauvages, et je suis persuadé que lui non plus n'a pas été seulement un mythe; j'ajoute que même certaines légendes chrétiennes de saints qui surent se faire obéir des animaux doivent se fonder sur des faits d'observation directe. C'est là, semble-t-il, une attitude étrange de la part d'un folkloriste du vingtième

siècle, qui, sachant par cœur toutes sortes d'incantations, n'a pourtant pas réussi à se débarrasser des rats qui viennent dans son poulailler à Bourg-la-Reine. A ceci s'oppose un autre fait, lui aussi d'observation directe, qu'il faut, pour que ces instruments de musique, ces formules, ces procédés magiques divers réussissent, posséder ce que dans le Midi on nomme le *poder*, la puissance, la *virtus*. Autrement dit, c'est le magicien qui fait la force de la magie et non, comme en science, la technique qui fait la valeur de l'homme.

La difficulté, pour se rendre compte du mécanisme psychique qui permet à certains êtres humains d'agir sur certaines espèces animales, tient à ce que rarement l'observateur est assez instruit pour garder son sang-froid. Je rappelle à ce propos les descriptions de Gmelin, Middendorf et d'autres naturalistes qui assistèrent à des séances d'incantations des chamanes sibériens, accompagnées de lévitation de petits objets; et les observations réunies par Andrew Lang dans son livre sur le *Cristal Gazing*, qui consiste à évoquer des visions en regardant fixement une boule de verre, un miroir, de l'eau ou de l'encre dans un bol ou une écuelle. Mais revenons aux rats de Douglas.

Il vient par chance de paraître un curieux ouvrage sur le *ju-ju* dans la Nigérie septentrionale qui apporte des éléments nouveaux (1); on désigne ainsi en argot anglo-nègre les pratiques de sorcellerie de l'Afrique occidentale jusqu'au Congo et au Soudan. L'auteur, M. Frank Hives, a été administrateur colonial, donc aussi chef de la police et juge, d'un district où fort peu de Blancs s'étaient aventurés avant lui. Il y était arrivé après avoir vécu au Queensland avec l'idée européenne que ce sont des superstitions et des enfantillages. Mais l'expérience lui démontra qu'il y a autre

(1) Frank Hives et Gascoigne Lumley, *Ju-ju and Justice in Nigeria*, Londres, The Bodley Head.

chose; du moins fût-il obligé de reconnaître que « certains individus ont sans contestation possible un pouvoir particulier sur certains animaux sauvages et sur les poissons *sans entrer directement en contact avec eux* ». Ainsi, près d'Ossidinge, il y avait un prêtre qui faisait venir six hippopotames en soufflant dans une sorte de flûte; ils venaient à lui, sur la terre, et retournaient au lac quand il le leur ordonnait; il ne leur donnait rien à manger; il pouvait les toucher à volonté; mais personne d'autre, même en jouant longtemps de la flûte, n'y parvenait. De même, dans la région des Ibos, M. Hives fit la connaissance d'un homme qui faisait venir les poissons en agitant la surface de l'eau avec un bâton; ils se laissaient prendre sans paraître vouloir se sauver. Le même geste fait par d'autres n'agissait pas sur les poissons; c'était « un pouvoir inhérent à l'homme même ».

Mais l'aventure la plus curieuse est celle que M. Frank Hives raconte tout au long, car il en fut la victime. Il était à ce moment (pendant la guerre) administrateur du district d'Obudu, non loin de la frontière du Cameroun, qu'on venait de créer. Il y avait dans la région quelques serpents venimeux, mais rares; en tout cas il n'en avait jamais vu pendant toutes ses tournées. Par suite de diverses circonstances, un jeune employé nègre à son service fut réclamé comme interprète par les troupes anglaises en lutte avec les Allemands; il commit une peccadille et fut condamné à six mois de prison.

Le lendemain même du jour où la nouvelle parvint à Obudu, M. Hives vit assemblée devant sa maison une foule rangée en demi-cercle autour d'une horrible vieille femme, vêtue de haillons, qui portait au cou un collier de fétiches divers et aux bras des anneaux en forme de serpent; autour de sa poitrine était enroulé un serpent noir d'une espèce redoutable; elle tenait debout une sorte de bâton contourné qu'elle agitait de telle manière

qu'on eût dit un serpent vivant. Dès que M. Hives sortit de sa maison, elle déversa sur lui un torrent d'injures et probablement d'incantations, en dansant avec une agilité étonnante et en agitant son bâton qui de plus en plus ressemblait à un serpent prêt à s'élancer. Au bout de quelques minutes elle parut épuisée; s'arrêtant net avec un cri de rage, elle jeta vers lui le bâton qui le toucha légèrement à la poitrine et rebondit aussitôt vers elle; l'ayant repris, elle partit droit devant elle, à travers la foule qui s'écarta avec terreur.

M. Hives n'y comprit rien; les indigènes ne voulurent rien dire; et quand il ordonna à ses miliciens de s'emparer de la vieille sorcière, ils affirmèrent qu'elle avait disparu. Il finit par apprendre de son interprète que la vieille était la mère du jeune homme envoyé au Cameroun, qu'elle était « la maîtresse de tous les serpents du pays, qui lui obéissaient strictement », et que, persuadée de ne jamais revoir son fils, elle voulait se venger. Ses malédictions étaient tellement puissantes que lui, interprète, n'osait même pas les répéter; seul un *ju-ju* plus puissant pourrait en supprimer les conséquences. M. Hives constata que telle était l'opinion unanime; ses miliciens eux-même, recrutés dans d'autres régions, ne le regardaient plus qu'avec terreur. Il prit d'abord la chose légèrement, mais réfléchit ensuite que si la femme était si redoutée, personne n'oserait désobéir à ses ordres; il prit donc des mesures de précaution, interdit l'entrée de sa maison à d'autres qu'à ses miliciens, qu'il avait avec lui depuis plusieurs années et dont il était sûr, et entendit avec effarement son secrétaire, un nègre originaire de Fernando-Po, qui avait fait des études de droit et était très intelligent (installé depuis comme avocat à Lagos), lui affirmer que « certains Noirs peuvent diriger à volonté des animaux sauvages et des reptiles à distance ».

Les miliciens, qui craignaient autant que M. Hives les

serpents très venimeux du pays, examinèrent avec soin la maison. Rien n'arriva ce jour-là. Mais le lendemain après-midi, en entrant dans sa chambre à coucher, M. Hives trouva un énorme serpent brun enroulé sous son oreiller. Voyant M. Hives, il commença à avancer la tête et allait s'élancer quand, sur un cri de leur chef, les miliciens arrivèrent avec des cannes de bambou et le tuèrent. Le serpent avait cinq pieds trois pouces de long et appartenait à une espèce très dangereuse. Les miliciens, selon la coutume du pays, enterrèrent sa tête au loin « pour empêcher son retour » ; le reste du corps fut piétiné et réduit en bouillie, autre coutume dont M. Hives ignore la signification.

Ce fut le premier de la série. A partir de ce moment M. Hives ne put faire un pas sans rencontrer des serpents de toutes les tailles et de toutes les espèces. L'un fut trouvé dans une botte comme il allait la mettre; heureusement M. Hives avait pris l'habitude au Queensland de ne jamais se chausser sans regarder d'abord dans ses bottes, parce que dans ce pays c'est un lieu de prédilection des petits reptiles. Deux autres serpents furent trouvés dans son bureau; l'un d'eux était enroulé autour des montants de sa chaise; l'autre, tout petit et très venimeux, tomba de son cartonnier quand il y prit une enveloppe. En trois jours, M. Hives et ses hommes tuèrent quinze serpents, tous découverts dans des endroits où M. Hives avait affaire. « Si encore ils avaient été tous de la même espèce, j'aurais supposé, dit-il, qu'il y avait une colonie; mais cette explication ne valait rien. »

Le quatrième jour, M. Hives et ses miliciens devinrent « nerveux ». Il donna l'ordre de préparer les bagages afin de partir en tournée, puis rentra dans son bureau pour arranger ses papiers; comme il se tenait debout, en causant avec son secrétaire, un serpent noir de taille moyenne tomba du plafond à ses pieds; quelques cen-

timètres de plus et le reptile lui tombait sur les épaules; comme il n'y avait pas de médecin dans ce poste, c'était la mort. Du coup M. Hives sortit en courant, sauta sur sa bicyclette, suivi de son interprète et, à distance, de ses miliciens.

Mais les serpents semblaient le suivre. A peine arrivé au lieu de la première halte, il en vit plusieurs qui se chauffaient au soleil sur la vérandah du bungalow. On lui installa son lit et sa moustiquaire. Epuisé, il dormait profondément quand il fut réveillé par un bruit mat et par un affaissement de l'étamine; il pensa qu'un rat était tombé du plafond. La nuit était absolument noire. Il étendit le bras et sentit le froid d'un serpent qui se déroulait sur la moustiquaire. Les bords de la moustiquaire étaient fixés au lit, de sorte que M. Hives ne pouvait sortir; heureusement l'étoffe était neuve. Il appela ses hommes, leur criant : « Un serpent, un serpent, venez le tuer ! » Mais les hommes s'enfuirent en poussant des hurlements et en laissant tomber une lampe qui se renversa; l'huile prit feu; les flammes s'approchèrent du lit. Le serpent continuait à se tordre sur l'étoffe. M. Hives pensa alors qu'en détachant le bout de la moustiquaire avec ses pieds, il pourrait se sortir du lit et laisser le serpent empêtré dans l'étamine. Les flammes avançaient. Enfin le pied du lit fut libre. M. Hives se glissa par là et c'est alors seulement que les domestiques et les miliciens osèrent entrer dans la chambre. M. Hives tua le serpent, qui était énorme, d'un coup de fusil et n'osa plus se recoucher. Comme ces serpents vont en général par paires, on chercha le « conjoint », mais sans le trouver.

Les domestiques et les miliciens retournèrent alors dans leur hutte. Il ne s'était pas écoulé une heure que M. Hives entendit des hurlements; s'étant chaussé et armé, il se précipita et vit tous les hommes en tas devant la hutte, complètement terrifiés : un gros serpent leur

avait passé dessus (ils dormaient sur des nattes par terre), mais heureusement sans mordre personne. M. Hives ne réussit pas à les faire rentrer dans la hutte. « Je pus voir, dit-il, qu'ils pensaient que la malédiction les atteignait à leur tour; tant qu'il ne s'était agi que de moi, ils ne s'en étaient pas trop fait; mais s'ils étaient inclus eux aussi, ça changeait tout. » Aussi le lendemain M. Hives dut-il revenir à Obudu. On déballa les bagages, on remit le lit en place et des ordres furent donnés pour retrouver la vieille femme.

L'après-midi, étant entré dans sa chambre à coucher, M. Hives vit un énorme serpent noir couché sur une pile de boîtes qui étaient sur une étagère de bambou; M. Hives était désarmé, son fusil étant précisément dans la boîte sur laquelle était le serpent; il appela son boy, lui disant d'apporter un revolver; il visa la tête, très petite, du reptile, mais le toucha à peine, ce qui fit qu'il fut précipité à terre et aussitôt s'allongea, gonfla son cou comme un cobra et prépara son bond; le revolver s'était détraqué; dans ses efforts pour tirer de nouveau, M. Hives fit un faux mouvement et s'envoya la balle dans le pied; mais le boy était armé d'une hachette avec laquelle il coupa la tête du serpent juste au bon moment. C'était un reptile de l'espèce mambre, l'une des plus dangereuses et d'une taille énorme.

La blessure que M. Hives s'était faite au pied s'envenima; le médecin, qui était à trente-deux milles de là, ne put venir que le lendemain; bref, M. Hives en eut pour six semaines d'hôpital à Calabar. Dès son retour à Obudu, persuadé enfin que le pouvoir de la vieille n'était pas une fumisterie, il prit conseil de son secrétaire, le jeune juriste de Fernando-Po. Celui-ci dit que « le seul moyen de se débarrasser de la sorcière était de lui imposer un *ju-ju* plus grand et plus fort que le sien ». On conçoit que M. Hives hésita à utiliser quelques-unes des pratiques magiques que ses fonctions lui

avaient fait connaître (on en trouvera de nombreuses, bien décrites, dans son livre). D'autre part, il ne pouvait continuer à vivre dans ce perpétuel danger. Il s'avisa d'un stratagème dont on a déjà des exemples dans la littérature ethnographique (et même dans quelques livres pour enfants, ce qui ne diminue pas son efficacité).

Avant son départ pour l'hôpital, il avait donné l'ordre de trouver la sorcière. A son retour, on lui dit qu'elle était allée « loin, très loin, tout à fait loin en voyage ». Il réunit les chefs et leur dit qu'il les considérait comme responsables et les enverrait en prison s'ils désobéissaient aux ordres du gouvernement. Le même soir on vint l'avertir que la sorcière était revenue de son lointain voyage. Il répondit que le lendemain se tiendrait une grande palabre sur la place du marché à laquelle tout le monde devrait assister.

En effet, en arrivant il vit la vieille assise sur une natte au centre d'un grand concours de gens rangés en cercle. Les chefs se tenaient près d'un poteau qui avait jadis servi à attacher des esclaves destinés aux sacrifices. M. Hives se plaça près de ce poteau et ordonna à la sorcière d'approcher. Il avertit d'abord l'assistance qu'il allait mettre fin à cette histoire de serpents; puis il se mit à injurier la femme avec violence et à la menacer. Peu à peu, la vieille eut peur; elle finit par ramasser de la poussière et la jeter sur sa tête, ce qui est un signe de soumission. C'est alors que M. Hives fit son *ju-ju*.

Il dit que si elle était assez folle pour recommencer ses trucs, il lui enverrait quelque chose qui lui ferait des morsures pires que toutes les morsures de serpents et que cette chose la poursuivrait partout où elle irait. Tout en parlant il remuait les bras autour de sa tête; tout à coup il sortit de sa bouche son ratelier à ressorts, s'avança vers la femme, le fit marcher plusieurs fois

devant elle, puis le mit sur le poteau afin que tout le monde pût le voir. Avec un cri de terreur, la sorcière bondit sur ses pieds et se sauva, en hurlant, suivie de la majeure partie de la foule. M. Hives remit alors son ratelier en place et rejoignit ses hommes, qui se tenaient les côtes de rire. On lui assura que son *ju-ju* avait vaincu celui de la sorcière et qu'il ne verrait plus de serpents. La vieille femme quitta le pays peu après, ayant perdu toute son influence. Quant à M. Hives, jamais plus, ni à Obudu même, ni ailleurs en tournée, il ne rencontra de serpents. « Certains, dit-il pour conclure, penseront peut-être que ces reptiles variés avaient été capturés et apportés dans ma maison et mis dans mes affaires par quelqu'un; mais ceci n'expliquerait pas qu'il y en ait eu aussi dans les demeures où nous passâmes la première nuit de notre tournée, lieu que j'avais tenu secret. » Il faut considérer aussi que tous ces serpents étaient très dangereux... Bref, M. Hives est persuadé que la sorcière était vraiment une « meneuse de serpents » et il ne voudrait pas recommencer l'expérience.

Faut-il accepter ce récit comme une preuve certaine de ce pouvoir spécial dont Wilde et Douglas n'eurent qu'à se louer pendant leur séjour à Posilippo? Certes, les serpents de M. Hives appartenaient à des espèces venimeuses; mais sait-on si la vieille femme ne les avait pas endormis avant de les remettre à son messager, ou même rendus inoffensifs? Quels tours n'a-t-on pas pu jouer à un fonctionnaire anglais qui ne parlait pas le dialecte local, mais devait se servir d'un interprète? Et puisque ses boys et ses miliciens croyaient à la puissance de la vieille, n'a-t-elle pas pu, non pas contre rémunération, mais simplement en utilisant la terreur qu'elle inspirait, charger l'un de ces boys ou de ces miliciens de déposer des serpents aux bons endroits, après leur avoir prouvé que leur M. Hives ne risquait rien?

Avant d'admettre des récits de ce genre comme vérités scientifiques, il sera toujours bon de relire une nouvelle de Kipling, *The Sending of Dana Da,* où l'on voit de quelle manière on peut « envoyer magiquement » à quelqu'un toute une collection de petits chats.

A. VAN GENNEP.

MUSIQUE

—

I

L'orgue, où l'âme envolée enfin *se recompose,*
sur leur tige inclina les fronts mûrs à l'excès.
Puis il en détacha les funestes pensers,
d'une onde aux arcs si purs qu'Eve y semblait enclose

Et si divine fut cette métamorphose,
et si puissants, aux yeux les regards annexés,
que le Ciel, par delà les doutes déplacés,
surgit à la faveur de l'insensible osmose :

Un nuage subtil de musique et d'encens
éteignit des vitraux les feux évanescents.
Alors...
Prenant au Temps une minute antique,

à l'Espace l'enclos par le prodige accru,
au sein mystérieux de l'abside, apparut
Jésus qui souriait à ce concert mystique...



Or, le prodige fut, sur l'onde en l'orgue éclose
que l'espoir descendit aux trésors sans accès :
Sitôt les cœurs ouverts, leurs élans relaxés
changèrent, dans les yeux, *l'aspect de toute chose.*

Chaque effet, refoulé vers sa première cause,
remonta le courant contraire des pensers.
Ainsi, Dieu, par delà les mirages lassés,
s'accomplit tel qu'aux sens la mémoire l'oppose.

Les poètes ont dit un miracle Chrétien.
Mais moi qui connaissais leur songe par le mien,
quand l'or nous assaillit aux sommets de musique

je les sus manœuvrant de bonne foi vers l'art,
pour masquer le néant qui trompait *leur regard,*
du néant moins profond d'un Maître symbolique.

II

Il me souvient des dons de ce soir irréel.
Tout conspirait à quelque incroyable présence :
les arbres, les ruisseaux, tes yeux, l'ombre, le ciel
étaient les mots de la divine confidence.

Tandis que tu montais aux symboles sans quoi
les hommes ramperaient à l'éternel silence,
sous ta faucille d'or je déployai ma Foi
pour recueillir, en bas, la verte prescience.

NE PLUS DOUTER! Minuit, paroxysme du soir,
surgit aux degrés d'or de son chemin de rondes,
et le bruit de ses pas tombant sur notre espoir
y fomenta la fugue incessante des ondes.

Tu revins, le cœur lourd. Un impalpable ennui
nous refoula transis dans la chambre illunée.
Je tirai le rideau pour enfermer la nuit...
Alors, au piano, toute et hallucinée,

tu traînas ton secret comme on porte un enfant
qui va naître. Il s'ourdit ce silence étouffant
composé du tumulte imminent d'une gamme.
J'avais quitté mes sens pour courir à mon âme...

Le piano, sous la morsure de tes doigts
frémit jusqu'au tréfonds de ses muscles de bois,
et tu semblais jouer sur ton cœur, tant la plainte
s'échappa de ta main terrible, humaine et sainte.

Ce cri jailli d'ailleurs de tout être blessé
chute comme une pierre aux profondeurs voisines
et trouble le miroir concave des rétines
d'un dense émergement de formes du passé.

Les lointains souvenirs, latente symphonie,
sommeillent dans notre âme en attendant le jour
où quelque fée, avec une grâce infinie,
viendra les éveiller aux sons d'un vieil amour.

Qui n'a pas éprouvé tout ce que la musique
par l'âme ouverte attire à soi d'émois défunts?
Voix mortes, traits dissous, fantômes de parfums,
reviennent s'aimanter à son halo magique.

Elle prête à l'esprit d'invisibles regards
qui, du ciel égaré suivant en nous la trace,
nous rendent, à l'insu des méandres blafards,
une vie au-dessus du Temps et de l'Espace...

Lorsque l'inexprimable engorge notre cœur,
tendons-lui la douleur attractive d'un Maître,
car, notre peine, encline à se tromper de sœur,
la suit — par des chemins qu'elle croit reconnaître.



Avec ces élans fous qui dépassent le corps,
je me donnais au dur miracle de renaître,
quand j'entendis craquer, sous mes rudes efforts,
le mystère effarant où se cognait mon être.

Plus rien ne m'isolant de la haute clarté
qu'un naturel écran de mémoire cosmique,
je bus, sur l'Hélicon, l'eau noire du Léthé
trop douce pour jaillir dans quelque enfer antique.

Lors, ainsi délivré de ce poids mort humain
auquel l'amour d'un autre, hélas, nous crucifie,
je remontai sans lui le terrestre chemin
où la rose croît moins que la commune ortie.

Mais, pressant à mon front ce passé dans la main
je n'y retrouvai plus que la fleur délicate,
tant un hideux présent revu le lendemain
ressemble aux laiderons que l'éloignement flatte.

Chaque chose, en l'espace où m'enclavaient jadis
d'humains regards, vêtit l'apparence première
d'atomes par un feu central affluidis.
Puis tout ne fut plus rien, plus rien que de lumière...

Ivresse de s'enclore au rêve sans rêver,
d'enjamber sa matière et de se retrouver
à Dieu!... O joie intelligible du délire!
Joie, enfin, d'être et de s'entendre être une lyre!



Tu poussais devant toi de longs bras destinés
à tuer, l'on eût dit, cette proie émouvante
qui, disputant sa chair à tes doigts décharnés,
zébrait notre cerveau de vains cris d'épouvante.

Les sons nerveux me secouaient de haut en bas
en brefs affleurements de sèves indicibles
et, grâce à ces éclairs que je ne voyais pas,
je discernais les hauts espoirs très accessibles.

S'inclinant sur les feux des brusques horizons,
ces gestes — déjà nés — de l'action future,
filaient, à l'Orient, *de riches floraisons*
qui paraissaient plutôt une antique écriture.

Par elle je connus d'effarantes saisons,
veuves depuis toujours des sciences bannies,
où naissaient, de la débandade des raisons,
les monstres à la tête énorme d'harmonies.

L'imagination leur avait éduqué,
en moins de temps que met à se former un monde,
des sens qui s'évadant du vieux cycle étriqué
unifiaient enfin leur puissance féconde.

C'était le règne heureux du rythme universel,
l'intégrale Beauté retrouvée, ô délice!
Nul ne concevait plus qu'en ce lieu-ci, le ciel,
depuis que le Concert avait tué le vice.

Ces secrets, les vieux fils des embruns les ont sus :
Quand nous tétions son sein,—une époque quelconque—
la mer nous façonna l'exclusif consensus
qui nous la restitue aux rumeurs d'une conque.

Là, tout a bien repris sa valeur nue où Dieu
remit aux innocents l'intégrité des choses.
Adam ne sera plus chassé de ce doux lieu
par receptivités insensiblement closes...





Toute erreur vient de croire au paradis perdu
toujours. Nous nous étions frayés deux échappées
Vers ce Ciel oublié, puis repris, puis rendu :
La femme et Dieu... Ce sont de vieilles épopées!

L'Amour — l'Essentiel — nous gagnait d'un mouchoir,
L'arome bleu qui rôde autour de l'encensoir
nous suggérait les célestes béatitudes...
Attendons maintenant les pires solitudes.



La musique est un sang de l'âme dont le flux
nous inonde sans nous, puis se retire à peine,
qu'il nous devient présent par tout ce qui n'est plus
dans le bruit décroissant des pensers qu'il entraîne.

Un silence purifié, presque joyeux,
m'éveilla quand prit fin, doucement, ton histoire.
Lors j'allumai la lampe et je vis, de tes yeux
rouler, jolis joyaux, des larmes sur l'ivoire.

EDMOND FINANCE.

LE STATUT JURIDIQUE
DU
TITRE DES OUVRAGES LITTÉRAIRES[1]

—

A l'audience de rentrée de la Cour d'Appel de Paris du 2 octobre dernier, M. le Président Richard qui prononçait le discours d'usage, rétabli par un ministre ami des lettres, rappelait avec une élégante maîtrise le rôle du magistrat à travers les âges et s'expliquait ainsi :

> Au XIII[e] siècle, Louis IX, roi de France que l'Eglise a porté sur ses autels, mettait en pratique la formule : Toute justice émane du prince, et avait prononcé le mot célèbre : Le juge doit être l'apaiseur.

Les procès littéraires, si fréquents pendant ces dernières années, devant le Tribunal de la Seine, donnent aux magistrats parisiens du XX[e] siècle l'occasion d'appliquer les principes du Roi très chrétien, en apaisant par des décisions d'équité les querelles des gens de lettres.

Combien avons-nous vu de ces procès à grand orchestre où les adversaires, après avoir réclamé les sanctions les plus rigoureuses et des dommages-intérêts « astronomiques », se contentaient d'une décision de principe qui leur allouait en tout et pour tout un franc de dommages-intérêts en condamnant l'adversaire au dépens!

Ainsi, le plus souvent, le juge est le grand apaiseur et sa juste sentence, tout en disant le droit, ramène à de justes proportions les prétentions excessives des parties.

Seule la question du titre est une de celles où tout apaisement paraît impossible, car les demandeurs ne se bornent pas à solliciter des dommages-intérêts; ils veulent

(1) Voir *Mercure de France* du 15 octobre 1931.

obtenir la mort du coupable, en l'espèce, la mise au pilon de tous les exemplaires litigieux.

Ordonner la destruction de milliers de volumes qui viennent de sortir des presses et représentent comme frais d'impression et de publicité des sommes considérables est une mesure d'une gravité exceptionnelle. Par ces temps de crise, où l'échéance de fin de mois est si dure pour tous les commerçants, elle pourrait entraîner la ruine d'une nouvelle maison d'édition et, pour l'auteur, c'est une véritable catastrophe puisqu'en définitive il sera responsable de l'entier préjudice subi par l'imprimeur et l'éditeur et, s'il débute dans la carrière, verra toutes les portes de maisons d'édition se fermer devant lui.

En l'état actuel de la législation, aucun écrivain ne peut avoir la certitude d'avoir la priorité de son titre lorsqu'il donne le bon à tirer, et de ne pas voir au moment de la parution un illustre inconnu se dresser devant lui et lui faire défense de continuer sa publication.

Pour éviter ces surprises du tirage ainsi que les usurpations de titres de romans par le théâtre ou par le film, il y aurait lieu de modifier la législation actuelle et de créer un dépôt officiel des Titres.

Voici, dans cet ordre d'idées, la proposition que nous soumettons à l'examen des lecteurs, en souhaitant que la Société des gens de Lettres prenne en mains l'étude de cette question qui intéresse au premier chef tous les écrivains français et ne saurait laisser indifférente la grande compagnie dont « l'autorité morale et la haute probité intellectuelle » ont été proclamées par la chancellerie dans l'exposé des motifs du projet de loi du 22 octobre 1929. Nous voulons parler du projet de loi déposé par M. Louis Barthou, garde des Sceaux, pour parvenir à la revision du procès des *Fleurs du Mal* et de toutes condamnations pour outrages aux bonnes mœurs prononcées depuis plus de vingt ans et faisant l'objet

d'une demande en revision par la Société des Gens de Lettres.

I

CRÉATION D'UN DÉPÔT DES TITRES

La formalité du Dépôt a été instituée par la loi du 14 juillet 1909 au profit des créateurs de dessins ou modèles qui veulent s'assurer le droit exclusif de les vendre. Au terme de l'article 2 de la dite loi on peut déposer tout dessin nouveau, toute forme plastique nouvelle et tout objet industriel se différenciant de ses similaires.

La propriété d'un dessin ou modèle appartient à celui qui l'a créé; mais le premier déposant est présumé, jusqu'à preuve contraire, en être le créateur. Ajoutons que le dépôt est effectué au secrétariat du conseil des prud'hommes et qu'il protège le dessin déposé pendant un délai de 50 ans à partir de la date du dépôt (art. 7).

Ces dispositions très sages rendent les plus grands services aux auteurs de dessins industriels ou de modèles de la grande couture qui représentent un des plus beaux fleurons de la production française, et les tribunaux en font une application presque journalière.

En matière littéraire, il serait intéressant de créer un dépôt obligatoire des Titres, qui pourrait être établi à Paris dans une des annexes de la Bibliothèque nationale ou du Ministère de l'Instruction publique sous la forme d'un vaste Fichier qui pourrait être consulté journellement par tous les intéressés ou par leurs représentants.

Dans quelle forme, par qui et à quel moment le dépôt devrait-il être établi?

Autant de questions pour lesquelles il serait utile de provoquer l'avis des intéressés, c'est-à-dire des représentants autorisés des écrivains et des éditeurs; mais, sans

préjuger du résultat de ces consultations, il est permis de supposer que les auteurs proposeront de faire effectuer le dépôt par l'écrivain au moment du choix de son titre, tandis que les éditeurs proposeront de faire eux-mêmes ce dépôt au moment de l'acceptation du manuscrit ou de la parution.

Examinons successivement les avantages et les inconvénients de ces divers systèmes.

1° *Dépôt du titre par l'auteur avant la remise du manuscrit à l'éditeur.* — Ce système prêterait à tous les abus et doit être écarté sans la moindre hésitation. En effet, aucun contrôle de la sincérité des déclarations ne serait possible et des écrivains peu consciencieux, n'ayant d'ailleurs d'écrivain que le nom, pourraient s'ingénier à déposer tous les ans, ou tous les six mois, un grand nombre de titres d'œuvres non commencées, dans l'unique but de faciliter les procès en revendication en créant à leur profit de fausses antériorités.

On dira que nous voyons les choses bien en noir en prévoyant l'éclosion de véritables agences de fausses déclarations après la création du régime du Dépôt.

Aussi, pour ne pas pousser les choses au pire, dirons-nous que l'on doit envisager l'hypothèse beaucoup plus fréquente où deux auteurs de bonne foi revendiquent le même titre.

C'était, en 1928, l'histoire de M. André Beucler et de Madame Anne Armandy. Il y a quelques mois, à propos du roman *Le Sexe Fort*, c'était celle de Madame Claude Valmont et de Madame Marie Laparcerie qui souhaitait à sa consœur, non sans esprit, « des tirages astronomiques afin de battre tous les records et de triompher des deux sexes de la littérature ». C'est aujourd'hui celle de M. André Delcamp et de M. Alex Alexis à propos du titre *Tu seras Reine.*

C'est ainsi que, dans l'*Intran* du 9 octobre dernier, au Registre des Treize, nous lisions ceci :

M. André Delcamp nous écrit : J'ignorais que M. Alex Alexis eût, depuis le 5 juin 1929, réservé pour une œuvre à venir le titre : *Tu seras reine.* Il n'en reste pas moins que, de bonne foi, mon roman a été publié sous le titre contesté et que l'ouvrage de M. Alex Alexis reste à paraître. Or un point de droit se pose et il intéresse toute la corporation des gens de lettres.

La propriété d'un titre est-elle acquise, aux termes de la jurisprudence, par le simple énoncé d'une déclaration non suivie de réalisation — et dans quel délai reste-t-elle acquise? — ou bien réside-t-elle dans le fait plus précis de la publication?

Sans vouloir nous prononcer sur le différend qui met aux prises ces deux honorables écrivains, nous pouvons dire que le conflit lui-même suffit à démontrer le bien-fondé de nos conclusions, tendant au rejet d'un dépôt des titres effectué par l'auteur avant la remise du manuscrit à l'éditeur.

Et d'ailleurs, en restant uniquement sur le terrain du droit, et non du fait, en excluant toute hypothèse de mauvaise foi chez le déposant, nous devons admettre que le dépôt du titre ne peut être antérieur à la réalisation de l'œuvre.

En effet, le titre n'a pas une existence individuelle, indépendante de celle de l'ouvrage qu'il sert à désigner. Il fait corps avec lui et ne devient une création de l'esprit qu'avec l'œuvre dont il est le résumé et le vivant symbole. Voyez *Le Feu*, voyez *L'Etape* et *L'Assommoir.*

Bien que ces titres soient composés d'un simple mot emprunté au langage courant, on est obligé de reconnaître que leur choix était une heureuse trouvaille par leur caractère synthétique.

L'un d'eux, *L'Etape*, a fait fortune. Il est entré dans la langue avec le sens spécial que lui donnait M. Paul Bourget et, depuis, combien de fois en présence d'affairistes

sentant le primaire et trop tôt parvenus, disons-nous, en souriant : Il leur manque « l'étape » ?

Malgré la consécration par le succès de ces titres frappés en médaille, les mots qui les composent, isolés de l'ouvrage lui-même, ne sont plus que des noms communs appartenant au Domaine public.

Aussi devons-nous conclure que le titre ne peut être déposé avant la réalisation et l'achèvement de l'œuvre et sa remise à l'éditeur.

2° *Dépôt du Titre par l'Editeur.* — L'œuvre littéraire ne peut être considérée comme achevée qu'au moment où l'auteur décide de la soumettre au jugement du public et se dessaisit du manuscrit en le remettant à un éditeur ou à un directeur de théâtre.

Mais, ce premier point admis, le titre doit-il être déposé par l'éditeur au moment de la remise du manuscrit ou au moment de la parution?

L'une et l'autre solution pourraient se défendre. La première trouverait sa justification dans le fait que l'œuvre est née au moment de la remise du manuscrit à un tiers, en vue de sa publication ou de sa représentation. Faire dépendre la naissance de l'œuvre de la décision d'un imprimeur, d'un éditeur ou d'un directeur qui veulent ou ne veulent pas avancer les frais de sa publication, ne serait-ce pas rendre l'idée vassale de la main qui fait le lancement, et placer l'intelligence créatrice en tutelle du capital qui finance l'opération?

Mais, d'autre part, si on obligeait les éditeurs à déposer à la Nationale les titres de tous les manuscrits qui leur sont confiés, n'aboutirait-on pas à un véritable chaos?

Sans être dans les secrets d'aucune maison d'édition, nous croyons pouvoir affirmer qu'elles refusent de publier plus des neuf dixèmes des manuscrits des jeunes auteurs.

Pour faire barrage contre ce flot envahisseur, elles sont

obligées de les soumettre au crible d'un comité de lecture qui fait un permier tri et présente un rapport sur toutes les œuvres présentées.

Ne serait-il pas absurde d'imposer aux éditeurs l'obligation de déposer les titres de tous ces « refusés » qui, bien souvent, ne verront jamais le jour de la parution?

Ainsi, la seule solution pratique consisterait à obliger les éditeurs ou directeurs à déposer les titres des ouvrages publiés ou joués en indiquant la date de la remise du manuscrit entre leurs mains et, s'il y a lieu, la date de sa présentation au premier éditeur ou directeur qui l'aurait refusé, ceci pour établir la date de naissance de l'œuvre.

Sous quelle forme, à qui serait fait le dépôt? Questions secondaires qu'il ne nous appartient pas de trancher et qui pourraient être résolues facilement lorsqu'on serait tombé d'accord sur l'opportunité de la création d'un Dépôt officiel des Titres.

Que l'on n'objecte pas à notre proposition les difficultés matérielles ou financières de sa réalisation!

En réalité, il s'agirait de créer un vaste fichier dans un endroit accessible au public où tous les titres déposés par les éditeurs ou directeurs seraient classés par ordre alphabétique et groupés en diverses catégories — roman, théâtre, poésie, mémoires, sciences, art, etc...

La Nationale, qui est une des bibliothèques les plus vastes d'Europe, met à la disposition du public dans le grand hall de lecture du rez-de-chaussée un fichier qui est le mieux organisé de tout Paris. Des milliers et des milliers de fiches, sans cesse mises à jour, y occupent une superficie de quelques mètres carrés et sont consultées facilement, en quelques minutes, par les lecteurs avertis. Aussi croyons-nous, qu'avec un peu de bonne volonté il serait facile d'organiser un Dépôt officiel de Titres des ouvrages littéraires ou dramatiques.

Mais, dira-t-on, si le dépôt des nouveaux titres est chose

réalisable sans trop de peine, « quid » pour les millions de titres non acquis par le domaine public et publiés antérieurement à la création du Dépôt?

Va-t-on astreindre les malheureux éditeurs à adresser à un nouveau fonctionnaire les listes interminables des titres de cette catégorie?

Lorsqu'il s'agit de donner des droits nouveaux ou de nouvelles garanties des droits existants aux créateurs du domaine intelectuel, on ne saurait s'arrêter devant des difficultés d'organisation et, au demeurant, les éditeurs ou directeurs étant les grands profiteurs des travaux de la pensée humaine, il serait naturel de mettre à leur charge l'obligation de fournir ces renseignements.

II

Défense du Titre de roman contre les usurpations par le Théâtre ou le Film

Cette deuxième question est plus délicate que la première et, du point de vue juridique, présente plus de difficultés.

Dans l'état actuel de la législation et de la jurisprudence que nous avons exposé au début de cette étude (voir *Mercure de France* du 15 octobre), le Titre jouit d'une protection suffisante dès qu'il y a possibilité de confusion entre deux ouvrages de la même catégorie, d'où préjudice éventuel pour le premier auteur.

Ainsi, entre deux romanciers, deux poètes, deux vaudevillistes, la position est très nette : le titre appartient au premier occupant ou plutôt à celui qui, le premier, a remis son manuscrit à l'éditeur ou au directeur.

Mais il n'en est pas de même lorsque le titre d'un roman en vogue est donné à une pièce de théâtre ou à un film, dont les personnages et l'action ont été suffi-

samment transformés pour empêcher un procès en contrefaçon.

« Le cinéma est devenu un grand mangeur de titres », nous disait il y a quelques jours Mᵉ Vidal-Naquet, l'éminant Avocat de la Société des Gens de Lettres. Le spectacle des salles de quartier est renouvelé tous les vendredis et seuls les films à grand succès comme l'*Ange Bleu, Ben Hur, La Nuit est à nous,* tiennent l'affiche pendant des mois. Pour les autres, l'Ecran est un véritable kaléidoscope. Il en résulte une consommation formidable de titres « tire-l'œil », parmi lesquels ceux des romans à grand tirage ou des pièces en vogue présentent un attrait indéniable pour les cinéastes.

M. Barbusse s'en est bien aperçu...

Contre ces usurpations de titres à succès, l'écrivain est mal défendu pour les œuvres avec titre uninominal emprunté nécessairement au langage courant.

S'il fait un procès en suppression de titres et dommages-intérêts en assignant non pas un autre romancier, mais un directeur de théâtre ou de cinéma, on lui dira :

— De quoi vous plaignez-vous?

— Quel préjudice subissez-vous?

Aucune confusion n'est possible entre votre œuvre et la nôtre et, bien loin de nuire à la vente de votre ouvrage, nous la facilitons en rendant son titre familier à des milliers de spectateurs appartenant à tous les mondes et se trouvant dans des villes et des pays différents. C'est vous notre véritable obligé et votre procès est celui d'un ingrat.

A cette philippique le malheureux romancier pourrait bien répondre : « L'ingratitude, justes Dieux! mais elle est tout entière chez vous qui vous parez des plumes du paon et encaissez des recettes mirifiques sous notre propre pavillon en vous servant sans notre autorisation d'un titre que nous avions conduit à la victoire. »

Il faut avouer que, dans bien des cas, cette réplique

serait celle de la sagesse et de l'équité. Aussi, pour donner aux écrivains une protection plus efficace, il nous paraît nécessaire de modifier la législation actuelle.

Il y aurait lieu tout d'abord de faire préciser par un texte précis la nature et la durée des droits de propriété acquis par l'auteur sur le titre d'un ouvrage littéraire en consacrant et en étendant les principes admis par la jurisprudence depuis plus d'un siècle.

Il y aurait lieu d'incorporer dans ces dispositions celles relatives au Dépôt officiel des Titres et de préciser les droits résultant du dépôt.

Enfin, et ce serait la principale innovation que nous suggérons, il y aurait lieu de prévoir la possibilité de faire accorder par les tribunaux sous certaines modalités l'autorisation de faire usage d'un titre refusé par des écrivains qui abuseraient de leur droit.

Voici le texte que nous proposons aux méditations de tous les Juristes amis des Belles-Lettres, qui sont nombreux au Parlement et plus encore au Palais.

III

TEXTE PROPOSÉ

Article premier. — Le titre des ouvrages littéraires qui représente une création de l'esprit par le groupement de deux ou plusieurs mots est la propriété de l'auteur qui en fait le premier usage dans un ouvrage publié ou joué en France.

Art. 2. — L'auteur ou ses ayants-droit ont, sur les titres visés au précédent article, les mêmes droits que ceux accordés sur l'œuvre elle-même par le décret du 19 juillet 1793 et par les lois du 14 juillet 1866 et du 3 février 1919 et pourront en interdire l'usage à des tiers, sans leur autorisation, dans les ouvrages de la même catégorie littéraire ou de catégories différentes.

Art. 3. — En cas de refus d'autorisation pour des ouvrages de catégories différentes, le propriétaire du titre ou ses ayants-droit pourront être assignés aux fins d'autorisation judiciaire devant le Tribunal de leur domicile ou devant le Tribunal de la première publication ou de la première représentation en France.

Art. 4. — Le Tribunal saisi pourra accorder l'autorisation demandée en obligeant les tiers qui en bénéficieront à verser une indemnité entre les mains du propriétaire du titre ou de ses ayants-droit.

Cette indemnité pourra être représentée par un tant pour cent sur les recettes réalisées par les bénéficiaires de la dite autorisation ou leurs ayants-droit.

Art. 5. — Les titres composés d'un seul mot, précédé ou non par un article, et ceux composés de plusieurs mots qui ne représentent pas une création de l'esprit par leur groupement et leur adaptation au sujet ne bénéficient pas des droits visés aux articles précédents; mais, pendant les mêmes délais l'auteur qui en a fait le premier usage en France pourra en interdire l'emploi à des tiers dans la même catégorie littéraire, à charge par lui de prouver que cet emploi est de nature à faire naître une confusion entre les deux œuvres et entraîner pour lui un préjudice éventuel.

Art. 6. — Pendant le délai de dix ans après la première édition ou la première représentation, les titres désignés dans l'article 5 pourront être protégés contre toute usurpation dans des catégories littéraires différentes, si l'auteur qui en a la priorité ou ses ayants-droit peuvent établir que le titre a été employé par des tiers pour profiter de la notoriété acquise par leur ouvrage.

Art. 7. — L'auteur ayant la priorité des titres désignés dans l'article 5 ou ses ayants-droits pourront être assignés par des tiers aux fins d'autorisation de son emploi dans des ouvrages de la même catégorie ou de catégories littéraires différentes. . . . . .

Art. 8. — Le Tribunal saisi pourra accorder l'autorisation demandée en obligeant les tiers qui en bénéficieront à verser l'idemnité prévue à l'article 4.

Art. 9 — Pour faciliter la recherche des antériorités par les auteurs qui veulent acquérir sur un titre des droits de propriété, il sera créé à Paris, dans un délai de six mois après la promulgation de la présente loi, un Dépôt Officiel des Titres des ouvrages littéraires publiés ou joués en France.

Art. 10. — Le Dépôt visé à l'article précédent contiendra, sous forme de fiches classées par ordre alphabétique de titres, dans chaque catégorie d'ouvrages (roman, théâtre, poésie, histoire, art, etc.), la liste complète des titres de tous les ouvrages publiés ou joués en France depuis 50 ans.

Art. 11. — Les fiches classées dans le Dépôt porteront, après l'indication du titre, celle des noms de l'auteur de l'éditeur ou du directeur avec la date de la première édition ou représentation.

Elle contiendront en outre, pour les ouvrages postérieurs à la création du Dépôt, la date de la remise originale du manuscrit aux fins de publication ou de représentation et la date de son acceptation aux dites fins.

Art. 12. — Le premier auteur ayant fait effectuer le dépôt du titre sera présumé, jusqu'à preuve du contraire, en être le propriétaire et aura sur ce titre les droits prévus par la présente loi.

Art. 13. — Le dépôt sera effectué par le premier éditeur ou par le permier directeur de théâtre qui aura mis le titre à l'affiche et fait jouer l'ouvrage.

Art. 14. — Les fiches classées au Dépôt seront mises à la disposition du public dans des conditions à déterminer par un décret d'administration publique.

Art. 15. — Les ouvrages édités ou joués en langue française à l'étranger pourront bénéficier des dispositions de

la présente loi, à charge par les éditeurs ou directeurs d'en effectuer le dépôt en France et d'en faire la publication au *Journal officiel.*

Art. 16. — Les propriétaires de titres non déposés en France ne pourront en interdire l'emploi à des tiers qu'à charge par eux d'établir la mauvaise foi des personnes qui en auraient fait usage en connaissant leurs droits d'antériorité.

IV

OBSERVATIONS

Nous nous abstiendrons de tout long commentaire des dispositions qui précèdent. Elle s'inspirent des principes déjà admis par la Jurisprudence et consacrent la division des titres en deux catégories : d'une part (article 1er) les titres composés de deux ou plusieurs mots représentent une création de l'esprit; pour ceux-là, les auteurs ayant fait constater leur antériorité par le dépôt dont nous proposons la création bénéficieront des droits les plus étendus. Tant que leur œuvre restera dans le domaine privé, ils seront défendus contre toute usurpation par les tiers aussi bien dans des œuvres de la même catégorie littéraire que dans celles des catégories différentes, mais, pour ces dernières, pourront être contraints par décision de justice à accorder une autorisation ayant pour contrepartie une indemnité ou un tant pour cent sur les recettes réalisées par les personnes ou les sociétés devant en bénéficier.

En ce qui concerne les titres à la deuxième catégorie (article 5) nous revenons à la théorie du titre enseigne enseignée par Pouillet et ne les défendons qu'à charge par l'auteur de prouver la possibilité de la confusion et l'existence d'un préjudice éventuel.

Nous proposons cependant de leur accorder, pendant un délai de dix ans après la parution ou la représenta-

tion, une protection nouvelle (article 6) contre les tiers qui en feraient emploi dans des catégories littéraires différentes (ceci vise principalement le cinéma) pour profiter de la notoriété acquise au titre par un premier ouvrage.

Dans ce cas, le conflit viendrait devant les Tribunaux sous forme de demande d'autorisation (article 7) et il appartiendrait au Juge du fait, de subordonner la dite autorisation au versement préalable d'une indemnité ou à l'allocation d'un tant pour cent sur les recettes réalisées par les bénéficiaires de sa décision, c'est-à-dire, le plus souvent, de grandes firmes cinématographiques.

Il nous a semblé que, dans bien des cas, l'autorisation judiciaire pourrait suppléer celle des auteurs ou de leurs héritiers lorsque leur refus pourrait être considéré comme ayant un caractère excessif et injustifié.

Ceci est une extension nouvelle de la théorie de l'abus du droit, qui a été créée par la jurisprudence et sanctionnée par de nombreuses décisions en matière de rupture abusive de contrat de travail ou de refus de sous-location.

Nous ne pouvons, à ce sujet, que renvoyer nos lecteurs au très beau livre de M. le doyen Josserand publié en 1928 par la librairie Dalloz et intitulé *De l'Esprit des droits et de leur relativité,* ainsi qu'à la chronique de M. André Rouast, professeur à la Faculté de droit de Paris, sur la *Rupture abusive du contrat du travail* (voir Dalloz hebdomadaire 1928 page 5 et suivantes).

Nous signalons également la remarquable étude de M. le professeur Savatier, de la Faculté de droit de Paris, sur l'*Interdiction de sous-louer* publiée au Dalloz hebdomadaire 1928 page 29 et suivantes.

La théorie de l'abus du droit a trouvé sa consécration dans de nombreux arrêts à la cour de Cassation relatifs aux ruptures de contrat de travail (voir arrêts ch. civile 5 février 1896, Dalloz 96, 1, 578; civil 12 novembre 1.900,

D. 1.901, 1, 23; Requêtes 2 mai 1924, D. H. 1924, 370. — Requ. 22 juillet 1925. — D. 1926, 1, 125).

En ce qui concerne les sous-locations ou cessions de bail, les Tribunaux ont décidé que le refus du bailleur d'agréer un sous-locataire honorable et solvable pouvait être considéré comme un abus de son droit de propriété et motiver des décisions de Justice qui tiennent lieu d'autorisation pour le preneur.

(Arrêt Lyon 28 juillet 1924, Dalloz hebd. 1924, 624. Paris 29 janvier 1921, Rennes 5 décembre 1922, Nancy 12 janvier 1923, Dalloz 1923, 2, 109 et dissertation de M. Josserand, Seine 20 décembre 1923, Dalloz hebd. 1924, 78).

Cette jurisprudence très souple pourrait avoir les effets les plus heureux en matière de propriété littéraire où, trop souvent, des écrivains ou directeurs rivaux sont braqués l'un contre l'autre, sans possibilité de transactions. Elle corrigerait enfin la rigueur des dispositions des deux premiers articles de notre texte en donnant un palliatif à ce droit formidable de propriété du titre pendant un demi-siècle après la mort de l'auteur et permettrait aux Tribunaux, sous certaines modalités, d'accorder les autorisations refusées par des ayants-droit trop exigeants.

En ce qui concerne les usurpations par le cinéma des titres de pièces ou de romans en vogue, composés d'un seul mot et ne pouvant être considérés comme une création de l'esprit, les dispositions de l'article 6 donneraient aux écrivains une garantie nouvelle fort appréciable.

Mais il nous a paru nécessaire de limiter cette protection spéciale à une période de dix ans après la parution de l'œuvre primitive. Cette période correspond au délai pendant lequel une pièce bénéficie de l'actualité et un roman de son succès de librairie. De même qu'en matière commerciale ou industrielle, le succès crée la valeur de

son titre. Il y a là un fait dont le juge moderne doit tenir compte et des titres tels que *Topaze* ou *Marius*, malgré leur brièveté, ont une valeur marchande indéniable dont on ne doit pas pouvoir s'emparer sans payer droit de péage.

Comment le demandeur pourra-t-il administrer la preuve prévue à l'article 6, c'est-à-dire « établir que le titre a été emprunté par des tiers pour profiter de la notoriété acquise par son ouvrage » ?

Nul ne peut sonder les cœurs et les reins, et la preuve des intentions du prochain est chose bien difficile. Aussi reconnaissons-nous qu'en pareille occurence on devra s'en rapporter au pouvoir discrétionnaire d'appréciation des Tribunaux et leur laisser le soin de dire, d'après les circonstances de la cause (tirages, nombre de représentations, etc.) si, oui ou non, tel ou tel titre a été choisi par le théâtre ou le cinéma à raison du succès remporté sous le même nom par un premier ouvrage pendant les dix années précédentes.

§

Telles sont les dispositions essentielles qui nous paraissent devoir être soulignées et pourraient être soumises à l'examen de la Société des Gens de Lettres, mieux placée et beaucoup plus qualifiée que l'auteur de ces lignes pour connaître les desiderata des écrivains et pour apprécier les lacunes du régime actuel.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir trouvé une formule définitive et une solution parfaite.

Le texte que nous proposons comporte sûrement de nombreuses retouches, mais, tel quel, il constitue, croyons-nous, une première étape dans la voie de la protection légale du Titre des ouvrages littéraires et d'une meilleure défense des droits imprescriptibles de la pensée créatrice.

JEAN BASTIER.

LAMARTINE ACADÉMICIEN

DOCUMENTS INÉDITS

—

Candidat à l'Académie française en 1824, au fauteuil de Lacretelle aîné, Lamartine, en dépit d'une campagne électorale active, s'était vu préférer Gustave Droz. Cet échec, bien qu'il l'eût prévu, l'avait mortifié à l'extrême et l'on trouve les traces de sa rancune contre « ce corps, où la médiocrité se soutient pour écraser ce qui l'offusque », dans sa *Correspondance,* notamment dans les lettres à son ami Virieu, où elle s'exprime sans ménagement.

Battu, Lamartine était fermement résolu à ne se soumettre jamais plus à pareille épreuve. Cinq ans il est resté inébranlable dans cette résolution.

Les instances de plusieurs membres de l'Académie, Lainé, Barante, Royer-Collard, Chateaubriand, de quelques autres encore et tout particulièrement de Villemain, qui avait connu Lamartine un peu avant la publication des *Méditations* dans un salon où il en avait récité des fragments qui l'avaient enthousiasmé et qui, depuis, lisait de ses vers aux auditeurs de son cours en Sorbonne, jointes à celles du père du poète, alors presque octogénaire et qui considérait « comme l'apogée de la gloire humaine un fauteuil... à l'Académie française », ont eu, enfin, raison de sa répugnance. Il est décidé, dès la première vacance, à se présenter, quand le 5 septembre 1829 meurt le comte Daru, cinq années jour pour jour après Lacretelle.

Dans la semaine qui suit ce décès, Lamartine envoie à Andrieux, le secrétaire perpétuel, la lettre de candida-

ture que voici et qui est demeurée inédite jusqu'à présent :

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

J'apprends avec douleur la perte que l'Académie et la France viennent de faire dans la personne de M. le comte Daru; sa mort laisse une place vacante à l'Académie; honoré une première fois de suffrages nombreux de cet illustre corps, j'ose me présenter de nouveau à son choix. Mais forcément éloigné de Paris par un motif impérieux, une grave maladie de ma belle-mère, je ne puis faire connaître individuellement mon désir à chacun des membres de l'Académie. Je me vois donc, à regret, contraint de vous demander de leur présenter mon vœu le plus cher, celui d'être admis parmi eux au nombre des hommes qui sont l'élite de leur siècle et de la France. J'aime à espérer qu'ils voudront bien avoir égard à l'impossibilité absolue où je me trouve d'aller cette fois solliciter en personne leur indulgence et leur faveur, et compter les visites que j'ai faites en 1822 comme une manifestation suffisante de mon vif désir d'être honoré de leur (*sic*) suffrages, dans cette occasion.

Soyez assez bon, Monsieur, pour leur donner communication de ma lettre et soyez convaincu du prix que je mettrais à ce que mes faibles titres fussent appuyés par Vous auprès de vos illustres collègues.

J'ai l'honneur d'être avec une respectueuse considération, Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Saint-Point, près Mâcon, 11 sept. 1829.

Ce n'était pas en 1822, mais en 1824 comme il a été dit plus haut, qu'il s'était présenté pour la dernière fois aux suffrages de « l'illustre corps » de ces « hommes qui sont l'élite de leur siècle » et qu'il qualifiait, après son insuccès, de « coterie d'imbéciles » et de « petits hommes ». La mémoire de Lamartine est souvent infidèle. Ne parle-t-il pas, dans une lettre à Alexandre Duval (1) et dans

(1) Publiée par Paul Bonnefon : *Lettres et billets inédits.* Revue Bleue, 12 juillet 1913.

une autre à Aimé-Martin (2) de sa candidature de 1825? Cette fois ,comme il l'a dit au secrétaire perpétuel, il ne fera point de visite. Il en a pris la ferme résolution. C'est que les cinq années écoulées n'ont point atténué l'amertume de son échec. Je m'étais promis, écrira-t-il dans ses *Mémoires,* « de ne plus tenter pour si peu des démarches et des visites qui répugnent à mon amour-propre presque autant qu'à ma modestie » et il tint sa promesse. Au reste, ce manquement aux usages académiques sera une manière de revanche qu'il prendra sur l'Académie et qui, plus tard, lui permettra de se vanter d'avoir été élu sans avoir fait de visite.

Rien ne pourra le décider à quitter ses bois et ses champs pour venir à Paris, ni le courroux de son père, qu'il demande à l'abbé Dumont d'apaiser, ni les conseils de ses amis, de Brifaut, par exemple, qui lui reproche son « opiniâtreté », ou encore de Villemain qui s'efforce à le persuader que, lui présent, sa majorité serait « infaillible et nombreuse ». Le zèle, vraiment admirable, que Lainé et surtout Villemain mettent à assurer le succès de leur ami le fait bien rougir de les laisser agir seuls, mais « l'amour-propre est plus fort que la convenance. »

Se résigner à visiter ses électeurs comme il l'a fait cinq ans plus tôt, ce serait « présenter sa joue à trente soufflets. C'est assez d'un, selon l'Evangile, et je l'ai reçu en 1824 », écrit-il à Villemain. Au surplus, il estime que ce « serait surérogation d'humilité et fatigue perdue », et avec amertume, il ajoute : « je sais comment on est reçu », et ailleurs (3) :

> Si j'allais à Paris solliciter moi-même, revoir les figures officielles et négatives, entendre prononcer face à face ma réprobation, je serais humilié et affligé.

Et à Brifaut :

(2) Lettre à Aimé-Martin, 19 octobre 1829.
(3) Lettre à Villemain, 27 octobre 1829.

Je ne puis aller voir des figures négatives et rapporter de la honte toute chaude.

Enfin, en dépit des promesses et bien que la réussite paraisse certaine, sans quoi il ne serait pas candidat, car un second refus lui « paraîtrait trop pénible à supporter », il l'envisage pourtant, ce second échec, tout invraisemblable qu'il soit.

Je songe, confie-t-il à Villemain, au lendemain d'une élection malheureuse, aux condoléances de mes amis, au rire mal voilé de mes adversaires, à la peine de mon père et de ma mère, au ridicule d'aller deux fois avec assurance chercher et rapporter un désappointement (4).

Et au même, quelques jours après :

J'aime mieux attendre ici le coup que d'aller le chercher si loin. Je ne dirai ma honte qu'aux arbres de mes bois (5).

Et à Aimé Martin :

Ce serait par trop ridicule dans mon pays.

Victor Hugo montra moins de susceptibilité et l'on a vu, depuis, de nouveaux élus ne point répugner, lors de leur réception, à rappeler leur longue constance, assurés qu'ils étaient que la victoire est à celui qui tient pendant le dernier quart d'heure.

Comment enfreindre, cependant, une règle à laquelle tous se soumettent, sans risquer de compromettre le résultat?

S'il a dit à ses amis, à ceux dont il est sûr, le véritable motif de son abstention, il sait bien qu'il faut, pour les autres, sauvegarder au moins les apparences, d'où le prétexte d'une maladie de sa belle-mère allégué dans sa lettre de candidature. Mais sa mémoire, toujours infidèle, le trahit une fois de plus quand il dicte à Brifaut

(4) Lettre à Villemain du 16 octobre 1829.
(5) Lettre à Villemain du 27 octobre 1829.

la réponse à faire à ceux qui s'étonneraient de son absence :

Répondez en ami : sa mère est malade, il l'est lui-même, il a fait ses visites rigoureusement en 1824. Faut-il en faire tous les ans?

Enfin, aux intransigeants que ne satisferait pas une telle raison, qu'on réponde « que j'arrive la veille ou le lendemain » (6) et à Villemain :

Dites toujours que j'arrive. C'est une vérité conditionnelle, j'arrive et vous m'appelez (7).

D'ailleurs, il écrira à chacun de ses électeurs, car, s'il s'est interdit de les solliciter verbalement, il ne s'est pas défendu de leur demander leurs suffrages par lettres, « cela vaut bien une carte », n'est-ce pas? Il leur écrira donc directement ou leur fera remettre ses lettres par Lainé ou Villemain qui se sont faits ses agents électoraux. Rien ne sera négligé. Il priera Mme Amable Tastu, qu'il sait être en rapport avec Lemercier, de demander la voix de celui-ci et de quelques-uns de ses amis. A Alexandre Duval, près de qui il s'excuse d' « une circonstance impérieuse » qui l'empêche de lui faire visite, il rappelle que Mme Gay est une de leurs relations communes. A Pierre Lebrun, il écrit que, s'il eût été à sa place et Lebrun à la sienne, ce dernier eût pu compter sur sa voix, mais il n'aura garde d'insister, « ma vieille sympathie pour vos beaux vers aurait l'air, maintenant, d'un sentiment de circonstance ». Il confesse à Brifaut qu'il l'a « toujours aimé d'esprit et de cœur » et si les circonstances ne leur ont pas permis de se voir souvent, il n'a « jamais douté d'une sympathie entre nous ».

Ses amis le tiennent au courant de la situation. Il sait qu'il a, contre lui — les journaux l'ont annoncé d'ailleurs — Azaïs, Salvandy, Pongerville, David, l'ancien con-

(6) Lettre à Aimé Martin, 19 octobre 1829.
(7) Lettre à Villemain, 16 octobre 1829.

sul (8), Viennet, le duc de Bassano (9). Cette dernière candidature a été suscitée par Andrieux. Le duc Hugues Maret de Bassano, ancien secrétaire de Bonaparte, ancien chef du cabinet de l'Empereur, élu académicien sous l'Empire, le 23 mars 1803, « comme grand seigneur de cette époque », n'avait d'autres titres, s'indignait le *Journal des Débats* (10) que « les victoires de l'Empereur et ces titres n'ont de valeur, maintenant, que dans l'histoire ». Exclu par l'ordonnance royale du 21 mars 1816, en même temps qu'Arnault et Etienne qui, depuis, ont été réélus, peut-il, comme eux, prétendre siéger dans une compagnie littéraire? Aussi lui conseille-t-on de ne pas persister, dans l'intérêt de l'Académie et dans le sien. S'il est admis, lit-on dans les *Débats,* ce sera un « coup mortel » pour l'Académie; dans le cas contraire, « personne ne le plaindra, personne ne s'en étonnera, personne ne trouvera injuste qu'on le repousse aujourd'hui, car il n'était pas juste qu'on le reçût même autrefois ».

(8) Voici, à titre documentaire, la lettre de candidature de David, que nous croyons inédite :

« Monsieur le Directeur,

« La perte que vient de faire l'Académie, la Chambre des Pairs, la France entière, sera longtemps irréparable : le plus habile de nos administrateurs militaires était aussi l'un de nos législateurs les plus sages, l'un de nos historiens les plus profonds, l'un de nos poètes les plus distingués. Quel homme pourra seul remplacer M. le comte Daru? Faudrat-il (*sic*), comme de Turenne, se contenter d'en avoir la monnaie? Il n'est personne dans tous les rangs qui ne tienne à honneur de représenter une partie de cet homme extraordinaire de mérite et de talents. Le propre suffrage de cet illustre académicien m'enhardit, Monsieur le Directeur, à me présenter parmi les candidats. Le traducteur d'Horace crut reconnaître l'application des principes de l'art poétique dans *l'Alexandréide.* Il me l'écrivait encore le 4 juin dernier. C'est donc pour ainsi dire en son nom que j'ose aborder le seuil de l'Académie.

« Je sais que des titres plus importants que le mien vont appeller (*sic*) ses suffrages; mais je me trouverais heureux d'avoir été seulement admis parmi les aspirans.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur le Directeur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« DAVID

« ancien consul général, rue Jacob, nº 14.

« Paris, le 12 septembre 1829.

« Monsieur le Directeur de l'Académie Française. »

(9) Cf. *L'Universel,* 5 et 6 novembre 1829, *L'Ami de la Religion et du Roi,* 17 octobre 1829.

(10) *Journal des Débats,* 7 octobre 1829.

Toujours est-il que le duc de Bassano enlevait des voix à Lamartine : notamment celle de Brifaut engagé au duc Etienne dans une lettre au *Constitutionnel* (11) faisait de cette candidature une question de principe.

Le duc de Bassano avait été exclu arbitrairement, il fallait le rappeler comme on avait rappelé Brifaut lui-même, Etienne et Arnault :

Un corps qui se respecte ne doit pas exclure l'homme qu'il a élu quand il était puissant, précisément parce qu'il a cessé de l'être.

Chateaubriand, lui aussi, annonçait Aimé-Martin, soutenait cette candidature. Cette nouvelle inquiétait Lamartine. N'avait-il pas reçu de l'auteur du *Génie du Christianisme* « une lettre charmante », où il lui parlait de son admiration et de son dévouement, « mais peut-être que le vote n'y est pas compris », se demandait-il (12).

Cuvier également, qui l'a encouragé et lui a paru prêt à l'assister, n'est-il pas acquis à son concurrent?

Il confie ses craintes à Villemain, le prie de faire remettre des lettres à Droz, Duval, Laya et Cuvier.

Villemain s'en acquitte et le rassure; au besoin on fera agir auprès des membres qui paraîtraient hésitants, — mais que ne vient-il lui-même assurer le succès d'une élection dont l'Académie a plus besoin encore que Lamartine lui-même? Car si Villemain agit beaucoup par amitié et par admiration pour l'auteur des *Méditations*, il est poussé aussi par l'opinion où il est qu' « il est impossible de maintenir une académie littéraire si on ne la fortifie pas de tous les talents illustres. Nous devons quêter la gloire et l'absorber aussitôt qu'elle paraît », mande-t-il à son candidat (13).

(11) *Le Constitutionnel*, 4 novembre 1829.

(12) Lettres à Villemain, 16 octobre 1829, et à Aimé-Martin, 19 octobre 1829.

(13) Lettre de Villemain, 22 octobre 1829, dans : *Lettres à Lamartine*, publiées par Mme Valentine de Lamartine, Paris, Calmann-Lévy, 1893, in-12.

En dépit de tant de protestations, d'une campagne qui ne se ralentit pas un instant, de démarches qui ont réussi à faire « mouvoir la grave immobilité de Royer-Collard » et « l'insignifiante indolence de M. Laya », Lamartine, candidat moins indifférent au résultat qu'il ne dit, laisse paraître une inquiétude qui le porte à douter — combien à tort! — de Villemain lui-même (14).

C'est que le duc de Bassano a renoncé à se présenter et que la vigilante hostilité du secrétaire perpétuel Andrieux a réussi à susciter une candidature nouvelle, infiniment plus redoutable : celle du général comte Philippe de Ségur, l'auteur d'ouvrages historiques sur le général Macdonald, sur Napoléon et qui vient de faire paraître une *Histoire de Russie et de Pierre le Grand.*

Dès qu'il en est informé, Lamartine sollicite Lebrun pour qui il remet une lettre à Villemain (15), et Brifaut, engagé jusqu'alors au duc de Bassano.

Brifaut promet sa voix, mais il ne cache pas — et peut-être y met-il quelque malice — que Ségur enlève cinq ou six voix à Lamartine qui désespère.

Je sais mon sort et je m'y résigne, mais d'où vient cette défection? J'ai plus de vingt-six voix promises. Pourquoi me quittent-elles? Je n'y comprends rien (16).

Il a fait, on voit, comme il avait fait cinq ans plus tôt, des pointages, il a beaucoup écrit et, entre temps, pour se venger de l'Académie — si elle le refuse — il a composé un poème philosophique, lyrique : *Job.*

§

Quand l'Académie se réunit le jeudi 5 novembre 1829 pour procéder à l'élection du successeur du comte Daru, trente-trois académiciens sur trente-neuf sont là. Seuls

(14) Cf. Lettre à Aimé-Martin, 24 octobre 1839, et lettre de la marquise de Montcalm, 28 octobre 1829.
(15) Publiée par Bonnefon, *loc. cit.*
(16) Lettre à Brifaut, 3 novembre 1829.

sont absents : MM. de Montesquiou, Dacier, Guiraud, l'abbé de Feletz, de Barante, et enfin Lacretelle, dont l'abstention est très probablement la conséquence d'un incident qui se produisit lors de la première candidature de l'auteur des *Méditations.*

Les candidats en présence sont, avec Lamartine, Philippe de Ségur, Azaïs et David. Se sont retirés : Salvandy, Pongerville et Viennet, comme a fait le duc de Bassano.

Andrieux, le secrétaire perpétuel, dont l'opposition à Lamartine est connue, se livre, avant l'élection, à une manière de manifestation. Il prend la parole, et avec une « véritable émotion » qui « produit une impression profonde sur MM. les académiciens », dira le lendemain le *Constitutionnel,* il déclare :

M. le duc de Bassano, avec qui je suis lié d'une amitié bien ancienne, puisqu'elle remonte à la jeunesse de tous deux, m'a chargé de dire à l'Académie qu'il est fort reconnaissant de la disposition qu'il a trouvée dans un certain nombre de ses confrères à le rappeler dans la Compagnie, comme ils y ont rappelé MM. Arnault et Etienne, mais qu'il a pensé que si l'Académie nommait de suite et sans intervalle les anciens membres de l'Institut qu'elle croirait devoir reprendre, ces nominations ainsi faites pourraient trop prolonger l'attente de nouveaux concurrents à qui leurs ouvrages et leurs talents donnent des droits actuels, qu'en conséquence il ne s'inscrit pas pour cette fois parmi les candidats et prie l'Académie de lui conserver un souvenir et des dispositions bienveillantes pour l'époque où il pourrait paraître convenable de lui rendre un titre auquel il a toujours attaché et attache encore le plus grand prix (17).

On vote alors; un seul tour de scrutin est nécessaire. Il donne 19 voix à Lamartine et 14 à Philippe de Ségur. Lamartine est déclaré élu et l'Académie passe au travail du Dictionnaire, jusqu'au mot *illusoire.*

(17) Les archives de l'Académie gardent le texte de cette déclaration écrit par Andrieux lui-même qui l'a fait suivre de cette note :
« C'est là ce que j'ai dit à la séance de l'Académie, du 5 novembre, avant l'élection qui a eu lieu ce jour-là. »

Les noms des quatorze qui votèrent contre lui nous sont connus grâce à une note d'Andrieux. Au verso de la feuille où il a transcrit la déclaration qu'on a lue plus haut, il a inscrit en deux colonnes les noms de ses confrères : d'un côté ceux qui donnèrent leurs voix à Lamartine et de l'autre ceux qui votèrent pour Ségur. A côté de chaque nom, il a mis une lettre : *L*, *P*, ou *D*, selon qu'il s'agit d'un « littérateur », d'un « politique », ou d'un membre n'entrant dans aucune de ces deux catégories. Ces annotations permettaient à Andrieux, sans doute, de conclure que Lamartine avait eu autant de voix de littérateurs que Ségur, et que, s'il l'avait emporté sur lui, c'était grâce aux « politiques ». Malheureusement pour Andrieux, sa statistique nous paraît quelque peu douteuse quand nous le voyons compter Chateaubriand parmi les politiques.

En tête des électeurs de Philippe de Ségur, il s'est inscrit lui-même. Viennent ensuite : le comte de Cessac, Ségur, le comte de Tracy, Parseval, Campenon, qui à une lettre de Lamartine avait répondu de manière à lui laisser croire qu'il voterait pour lui, Arnault, Etienne, Jouy, Laya, Roger (que tous croyaient acquis au poète du *Lac*, que Villemain se proposait d'employer en sa faveur auprès de Cuvier, et dont Brifaut, pressant Lamartine de venir à Paris appuyer sa candidature, disait : « Votre ami Roger, qui a dîné hier soir chez moi, est tout à fait de mon avis. Votre résistance le désespère »), Baour-Lormian, Duval et Fourier.

Ceux à qui le nouvel académicien devait son élection étaient : Raynouard, Lemercier, Michaud, Lally-Tolendal, le duc de Lévis, Lainé, Cuvier, Pastoret, Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, Soumet, Dros, Delavigne, Brifaut, Royer-Collard, Lebrun, Chateaubriand, et le vicomte de Bonald.

Les journaux qui, lors de son échec, avaient protesté

(18) Lettre de Brifaut, 26 octobre 1829.

violemment, se bornèrent cette fois à enregister son succès sans le faire suivre d'aucun commentaire. Seule, la *Mode*, de Girardin, en profita pour glorifier son « génie ».

§

Selon l'usage, l'élection de Lamartine fut soumise à l'approbation du Roi (19). Le nouvel académicien dut alors songer à sa réception et composer le discours obligatoire.

La mort accidentelle de sa mère; les préoccupations qui accompagnent nécessairement la liquidation d'une succession, le désir de conserver Milly, l'ont distrait quelque temps de cette obligation. Le temps vient néanmoins où il lui faut s'y soumettre. Tout à son immense douleur, cédant au besoin qui est une des caractéristiques de son époque et plus particulièrement de sa nature, de prendre le public pour confident de ses sentiments les plus intimes, il ne s'interdit point d'y faire allusion, dès le début de son remerciement » — c'est ainsi qu'on nomme à l'Académie le discours de réception. Mais il devait surtout parler de son prédécesseur, le comte Daru, qui, lors de sa première candidature, l'avait « reçu comme un dieu » (20).

En dépit de cette bienveillance, le sujet n'inspirait guère l'orateur. Daru avait été fonctionnaire de l'Empire, et l'on sait que Lamartine éprouva toujours une fidèle aversion pour ce régime. Aussi n'est-on pas surpris de l'entendre confier à Virieu qu'il n'a pour Daru

(19) L'extrait du procès-verbal « certifié conforme » par le secrétaire perpétuel Andrieux et conservé dans les archives de l'Académie, porte en bas et à gauche, près du cachet sec représentant la tête de Minerve casquée, cette mention manuscrite : « Le Directeur de l'Académie ayant soumis au Roi la nomination de M. de Lamartine, Sa Majesté a daigné la confirmer.

« Paris, le 19 novembre 1829.

« BRIFAUT »

(20) Cité par Louis Barthou : *L'Election de Lamartine à l'Académie française, Revue de Paris*, 4 septembre 1916.

« nulle sympathie, pas plus que pour un mandarin de Pékin » (21). Mais comme il a reçu de Paris « force notes », il écrit en quelques jours les pages qu'il lira le jour de sa réception.

Il les juge sans indulgence :

C'est déplorable, écrit-il encore à Virieu, et je ne vois rien de mieux à dire.

Et à Mme de Girardin :

C'est détestable, comme ce qu'on écrit de commande quand on a envie de pleurer plus que d'écrire (22).

A Charles Nodier, qui lui demande son discours pour le publier dans la *Revue de Paris*, il répond :

Je donnerai mon stupide discours ou ma plate notice à la revue (23).

Et ce n'est point là feinte modestie. Quand Lamartine, sur la fin de sa vie, publiera une édition définitive de ses œuvres en quarante et un volumes, il se gardera d'y faire figurer ce travail oratoire comme il fit dans les précédentes éditions de ses œuvres collectives. Au moment où il se résigne à l'entreprendre, il rêve de faire une carrière politique, non par simple ambition. Un génie intérieur le pousse à se mêler des affaires publiques, il se sent né pour elles et, au surplus, considère comme une obligation morale de s'y intéresser. Sa réception à l'Académie lui apparaît donc un moyen d'exprimer son opinion sur des problèmes dont la solution divisait les partis. La Charte et la liberté de la presse sont alors les deux pivots de la vie politique. La minorité, qu'on appelle les ultras, les veut confisquer alors que les libéraux et avec eux bon nombre de royalistes avisés, estiment

(21) Lettre à Virieu, décembre 1829.
(22) Imbert de Saint-Amant, *Mme de Girardin*, Paris, Dentu, 1888, in-8.
(23) Lettres et billets inédits publiés par Paul Bonnefon, dans la *Revue bleue*, 12 juillet 1913.

qu'il les faut respecter. Lamartine est de ceux-ci, et il est aise de pouvoir le proclamer.

Avec quelle netteté, exclusive de la moindre restriction, il se fait le champion de la Charte et de la presse, « ce sens qui a été révélé à l'humanité dans sa vieillesse comme pour la consoler ou la rajeunir », cette « faculté nouvelle ». Il écrit :

> Je ne puis croire que nous devions maudire une puissance de plus accordée à la pensée de l'homme par une Providence plus généreuse et plus prévoyante que nous, étouffer un de ses plus beaux dons, et lui rejeter son bienfait.

Le poète use de métaphores, mais les artifices du style ne dissimulent pas la pensée. Celle-ci est claire, précise et classe son auteur dans les rangs des royalistes auxquels appartient Royer-Collard.

Aussi son discours est-il non seulement une biographie honnête de son prédécesseur, entremêlée d'éloges à l'adresse de quelques-uns de ses nouveaux confrères, dette de reconnaissance contractée lors de son élection et dont il s'acquitte, mais encore et surtout une profession de foi, profession de foi politique et aussi littéraire, puisqu'il se termine sur une invitation à la Compagnie où il vient d'entrer, d'ouvrir ses « rangs au talent, au génie, à la vertu, à toutes les prééminences... sans acception d'école ou de parti ». L'ayant achevé, Lamartine peut confier à Virieu, son confident habituel :

> J'y dis quelques bonnes vérités sans me gêner. Il est fort royaliste et cependant plausible comme doctrines honnêtes du temps.

Et dans une lettre au marquis Gino Capponi, il résume ainsi la doctrine qu'il y formule : « loyauté et bon sens » (24).

Nous ne donnerons point ici une analyse de ce discours. Il suffira sans doute de noter qu'il est comme le

(24) Lettre du 7 décembre 1829.

premier pas de son auteur sur une route où il venait de s'engager et qu'il devait ne plus quitter de vingt ans. On y trouve en germe les opinions libérales et une intelligence de son temps dont l'évolution, sous l'influence des événements, le conduisirent à la campagne des banquets et aux journées de Février.

Le texte imprimé de ce discours (25) et le manuscrit conservé aux archives de l'Académie offrent quelques divergences peu importantes. Ce sont, le plus souvent, des corrections de forme.

C'est ainsi que la première phrase : « Appelé par vos espérances, bien plus que par mes faibles titres, à l'honneur dont je viens jouir aujourd'hui, à voir un nom jeune et obscur inscrit parmi les noms du siècle dont vous êtes l'ornement et l'élite, j'ai tardé longtemps à venir prendre acte de cette part d'illustration que votre indulgence a bien voulu me décerner » est devenue, à l'impression — nous soulignons les variantes : « Appelé par *votre indulgence,* bien plus que par mes faibles titres, à l'honneur dont je viens jouir aujourd'hui, *à voir un nom qui vous emprunte tant et qui vous rend si peu,* inscrit parmi les noms du siècle dont vous êtes l'ornement et l'élite, j'ai tardé longtemps à venir prendre acte de cette part d'illustration que vous *m'avez décernée* ».

Ou bien, dans un passage relatif au XVIIIe siècle auquel il reproche de n'avoir connu ni la pensée, ni la poésie, mais seulement l'action et l'éloquence « parce que l'éloquence est encore de l'action », il intercale une phrase commandée par la vérité historique, mais qui semble encore bien injuste parce qu'elle témoigne d'une méconnaissance de la condition du progrès scientifique : « La science seule y grandit, parce que la science vit de faits et non d'idées. »

Ou bien encore, ayant écrit : « N'oublions pas que

(25) Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. de Lamartine le 1er avril 1830, Paris, A. Firmin-Didot, 1830, in-4°.

notre avenir est lié indissolublement à celui de nos rois », il y ajoute, lors de l'impression, une image qui rendra l'idée plus saisissante : « Qu'on ne peut séparer l'arbre de sa racine sans dessécher les rameaux et que la monarchie a tout porté parmi nous, jusqu'aux fruits parfaits de la liberté. »

Cuvier, au lendemain de l'élection de Lamartine, s'était empressé de le féliciter. Il lui avait annoncé, en même temps, qu'il aurait le plaisir de le recevoir.

Je ne me dissimule pas, lui mandait-il, que c'est une tâche bien au-dessus de mes forces; mais j'espère que j'y serai soutenu par les sentiments que vous m'avez inspirés depuis longtemps (26).

Vers la fin de février, il le priait de lui envoyer son discours, « au moins le plan et les principales parties », afin de commencer sa réponse. Quelques jours plus tard, il avait satisfaction et moins d'un mois après Lamartine pouvait venir prendre séance sous la Coupole.

A. CHESNIER DU CHESNE.

(26) Lettres à Lamartine, Paris, Calmann-Lévy, 1893, in-12.

LES FOURRIERS DE LÉNINE[1]

III

Deux jours plus tard, Nadia arrivait à Pétrograd. Liapounof la retrouvait telle qu'il l'avait quittée quatre mois auparavant, alors que, dans le train de Pourichkévitch fuyant la capitale et la colère de l'impératrice, ils s'étaient de nouveau promis l'un à l'autre. Elle lui paraissait seulement quelque peu éprouvée physiquement par les vicissitudes de son long voyage, fatigue contrastant avec la joie qui rayonnait de son visage à la pensée des dangers auxquels elle avait échappé et à la perspective de son prochain mariage devant lequel ne s'élevait plus aucun obstacle. Mais toujours irritée contre sa mère et ignorant encore la réconciliation qui s'était opérée entre son fiancé et la princesse, elle se refusa tout d'abord à se rendre chez ses parents. Il fallut, pour la décider, les instances de Liapounof, les récits qu'il lui fit des nouvelles dispositions de la princesse, ainsi que de l'état alarmant du vieux prince et du coup fatal qui risquerait de lui être porté s'il ne lui était pas donné de revoir sa fille chérie. Encore ne se sentit-elle rassurée que quand elle eut appris que l'odieux capitaine Pronsky, qu'on avait voulu la contraindre d'épouser, avait disparu, qu'il n'était plus question de lui à la Karavannaïa, que la société que voyait jadis sa mère s'était dispersée et que les deux personnes qu'elle considérait comme ses pires ennemies et la cause de tous ses malheurs, la générale Sou-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 800 et 801.

khomlinof et Anna Vyroubova, se trouvaient sous les verrous.

Ce ne fut pas en enfant prodigue, mais bien en petite fée que Nadiejda Ivanovna fut accueillée et fêtée dans la maison paternelle. En petite fée et même en fée protectrice. Son mariage avec André Serguéiévitch, aide de camp du gouverneur militaire de Pétrograd et à qui le plus bel avenir semblait promis, allait faire d'elle, en effet, une des dames éminentes du nouveau régime. Aussi, quelles que fussent les préventions de la princesse Ossinine contre l'état de choses issu de la révolution, le sentiment de sécurité qu'elle recouvrait, sinon pour ses biens, du moins pour sa personne, lui rendait-il, à défaut d'un optimisme que son âme inquiète et irrémédiablement déçue ne pouvait plus connaître, l'espoir que la plus mauvaise passe était maintenant franchie et que, dans le désarroi de tout ce qui avait jusque-là composé sa vie, l'heureuse chance que lui octroyait la cruelle Providence était encore ce qui pouvait lui échoir de mieux. Quant au prince, une joie visible transformait ses traits ravagés et, au premier baiser de sa fille retrouvée, il était parvenu à bégayer :

— Grâce à Dieu, Nadioucha, te voici revenue... Je puis à présent mourir tranquille !...

Le retour de Nadia s'était effectué le 8 mai. Le mariage fut fixé au 13. Il aurait lieu dans la chapelle du ministère de la Guerre. Les témoins de Liapounof seraient le général Kornilof et le ministre de la Guerre Goutchkof, ceux de Nadia Pierre Pétrovich et le député Pourichkévitch. En attendant de pouvoir trouver et aménager un appartement ou une maison, le jeune couple habiterait soit le logement de Liapounof au quai Gagarine, soit un étage de l'hôtel de la Karavannaïa. Il n'était pas question d'un voyage de noces, tout voyage d'agrément, même en Finlande, étant rendu à peu près impossible par les trop grandes difficultés qu'il entraînait. D'autre part, les com-

plications de la situation politique et militaire empêchaient Liapounof de quitter son chef, fût-ce pour peu de jours. C'étaient sans cesse de nouveaux conflits avec le Soviet devenu de moins en moins maniable, des incidents dans les casernes, des esclandres de rues où les bolchéviks, dont la hardiesse et le nombre croissaient, allaient jusqu'à jouer de la matraque, du revolver ou même du fusil. Il fallait être là, toujours sur le qui-vive, l'œil à tout.

Nadia qui, depuis un mois, en avait vu bien d'autres aux armées, avec l'indiscipline des troupes, les comités de soldats, les mutineries, les pillages, les désertions, ne s'en émouvait pas. Ce qu'elle racontait du front roumain, de Kief, du grand quartier de Mohilef, n'était cependant guère fait pour inspirer confiance. Mais loin de se laisser aller à la crainte ou au découragement, elle se montrait pleine de vaillance, se réjouissant de seconder de tout son cœur son mari dans sa tâche accablante et peut-être périlleuse. Elle ne doutait pas qu'avec un peu d'énergie et de résolution on ne vînt à bout du désordre que les ivresses d'une liberté trop brusquement et trop démesurément départie avaient engendré un peu partout, et que, l'autorité une fois rétablie dans le pays, l'ordre ne dût renaître aussi rapidement qu'il avait sombré, et accepté d'autant plus facilement par tous qu'il était seul capable de faire apparaître les vrais bienfaits de la révolution. Elle ne savait pas que c'était précisément la fermeté, la volonté de gouverner qui manquait le plus aux dirigeants, que, si par la vigilance du général Kornilof le désordre était moins visible à Pétrograd qu'en province. le sol de la capitale était plus volcanique que partout ailleurs, que les passions n'attendaient qu'un nouveau degré de relâchement pour faire éruption, que le trouble régnait dans tous les esprits, que les désaccords les plus graves s'élevaient sur les buts de guerre comme sur ceux mêmes de la révolution, et qu'elle était en réalité moins

en sécurité dans cette ville d'aspect encore rangé qu'au milieu des soldats débandés du front roumain. Elle ignorait que le danger la guettait de toutes parts et jusque dans la propre demeure de ses parents.

Si la princesse Ossinine et sa fille aînée, la générale Iaziga, avaient autrefois favorisé de tout leur pouvoir l'abjecte candidature du capitaine Youri Filippovitch Pronsky à la main de Nadia, si leur cause absurde avait trouvé deux précieuses alliées dans la générale Soukhomlinof et Mme Vyroubof, si la puissance d'intrigue des quatre femmes avait réussi à intéresser à ce beau projet Raspoutine et l'impératrice, un personnage beaucoup plus obscur n'avait pas été sans jouer aussi son rôle dans la louche machination, rôle infime, mais non dénué pourtant d'une occulte malfaisance. Cet humble personnage, cet être bas et rampant, ce ver de terre n'était autre que Stépane, le valet de chambre du prince Ossinine. Amoureux secret de sa jeune maîtresse, dont les grâces, à peine était-elle sortie de l'enfance, l'avaient déjà taraudé jusqu'à la plus lancinante passion, il n'avait pas vu sans une sourde rage la jeune fille s'éprendre de son cousin André Liapounof, auquel il avait dès lors voué une haine qui pour être dissimulée n'en était pas moins féroce. Aussi avait-il tout de suite compris le parti qu'il pouvait tirer du mariage sans amour avec Pronsky et s'était-il ingénié à seconder de toute son astuce de larbin et de policier les desseins de la vieille princesse, espérant bien, en entrant ensuite au service du capitaine, y trouver tôt ou tard son profit pour lui-même. Non content de distiller dans toute la maison ses insidieuses calomnies contre l'élu de la petite princesse et de prôner adroitement au creux de toutes les oreilles les mérites, les talents, les incomparables qualités de son rival, il avait utilisé les intelligences qu'il entretenait avec l'Okhrana, la police de sûreté de l'Empire, dont il était un indicateur, pour abîmer congrûment celui qui était alors le lieutenant Liapounof

dans les rapports qu'il adressait périodiquement à cette mystérieuse et omnipotente administration, le représentant comme professant des opinions subversives, affilié aux groupements révolutionnaires, conspirant contre Raspoutine et l'impératrice. Il comptait qu'à la longue ces perfides manœuvres auraient leur effet et ruineraient avec la carrière de l'officier ses espérances matrimoniales. Mais les circonstances avaient marché plus vite que ces venimeuses serpentations. La petite princesse s'était brusquement envolée, et le vide de la désolation avait habité dès lors l'âme sordide du valet.

A la revoir tout à coup après deux ans d'absence, l'ancienne passion s'était réveillée. Rongé d'amour, dévoré de jalousie, empoisonné d'horreur à l'idée du mariage cette fois très proche, Stéphane remuait plans sur plans dans sa tête obsédée. Il fallait agir promptement. Les lentes intrigues, les cheminements tortueux n'étaient plus de saison. Et puis Liapounof était devenu un personnage important qu'on ne pouvait atteindre par quelques coups partis de trop bas. L'Okhrana n'existait plus, dissoute par le Gouvernement provisoire, ses locaux incendiés, ses agents dispersés, honnis, traqués, rentrés sous terre. Naturellement lâche, Stépane ne pouvait se résoudre à opérer seul. Et puis quoi? Un crime?... L'assassinat de Liapounof, à supposer qu'il eût l'audace de le perpétrer et la chance d'échapper aux poursuites, ne servirait de rien : Nadiejda n'en serait pas moins perdue pour lui. Ce n'était pas l'homme qu'il y avait lieu de supprimer, mais la jeune fille dont il s'agissait de se rendre maître. C'était ce qu'il avait espéré réussir du temps de Pronsky, avec la complaisance de celui-ci. Mais où était Pronsky? N'était-ce pas le moment de le relancer et de recommencer avec lui, par des méthodes plus rapides et plus décisives, ce qui avait failli aboutir deux ans auparavant?

Où était Pronsky? Si personne, à la Karavannaïa, ne

le savait, ni ne se souciait de le savoir, Stépane, lui, ne l'avait jamais perdu de vue. Il connaissait son expulsion du Grand Quartier, lors du coup de balai qui, après l'abdication du tsar, avait débarrassé l'Etat-major général de toute une nuée d'embusqués, épaves sans valeur du favoritisme de l'ancien régime et du parasitisme de cour. Il n'ignorait pas le lieu de sa retraite, un médiocre garni de Vassily Ostrof, où il vivait chichement de ressources incertaines et inavouées. Chassé de tous les clubs d'officiers pour avoir trop triché au jeu, il fréquentait les tripots de bas étage, où ses friponneries lui valaient souvent des coups. Stépane le rencontrait parfois dans les réunions publiques, où il rôdaillait le jour par désœuvrement. Le valet de chambre avait observé l'officier révoqué, lui avait parlé, avait remué avec lui quelques tristes souvenirs, lui avait rendu de menus services d'argent. Les deux hommes, l'ancien capitaine d'état-major et le domestique de bonne maison, avaient ainsi noué des relations intermittentes, qui, toutes distances abolies et à la faveur du pêle-mêle populaire, les rendaient presque des égaux.

Mais pour l'entretien sérieux que Stépane désirait, avant toute chose, avoir avec Pronsky, le milieu bruyant d'une salle de meeting ne convenait guère. Il lui fit donc tenir un mot le priant de venir le rejoindre d'urgence, le soir même, dans un cabinet particulier de la Villa Rodé.

Lâchez pour une nuit votre partie, disait-il : *il s'agit d'une affaire importante qui pourra vous rapporter beaucoup plus que si le diable lui-même faisait sauter vos cartes.*

Le capitaine arriva à l'heure dite, maigre, l'œil aigu, en uniforme râpé, sans épaulettes, sans galons, une grosse cocarde rouge à la casquette.

— Asseyez-vous, Youri Filippovitch. Nous causerons tout en soupant. Seulement, je vous préviens : pas de

femmes, pas de tsiganes, et nous boirons juste à notre soif, car il n'est pas question de nous soûler.

— Bref, rendez-vous d'affaire et non de plaisir, fit l'officier.

— Strictement d'affaire, dit le valet de chambre. Garçon, commanda-t-il au maître d'hôtel qui se présentait, du caviar, du saumon fumé, des côtelettes pojarsky, des gelinottes à la gelée... Non, pas de vodka, pas de cognac... du thé et une bouteille de champagne frappé... Ça vous va? demanda-t-il à Pronsky.

— *Tchort vozmi,* cher ami, si c'est vous qui régalez, je veux bien... car, vous savez, il ne faudrait pas compter sur moi pour...

— Je vous en prie, Youri Filippovitch, c'est moi qui invite. Je me doute que vous ne nagez pas précisément dans l'opulence... Avez-vous seulement cent roubles dans votre poche? Je parie que vous ne les avez même pas!...

— Vous avez gagné, avoua l'officier. Je suis poursuivi depuis quelques jours par une guigne cruelle.

— Que ne parvient pas à conjurer votre dextérité?

— On me surveille de trop près. Ah! mon pauvre Stépane Arkadiévitch, la vie devient singulièrement difficile! Tout renchérit scandaleusement, et l'on ne pourra bientôt plus se mettre une arête de poisson dans la bouche sans la payer les yeux de la tête. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que le crédit disparaît. Figurez-vous que je dois trois semaines de loyer à ma logeuse et que cette harpie menace déjà de me mettre à la porte!

— C'est que vous ne savez pas vous y prendre.

— Comment voulez-vous que je m'y prenne?

— En la menaçant à votre tour de la faire étrangler par vos amis bolchéviks.

— Je n'ai malheureusement pas d'amis bolchéviks.

— Mais moi, j'en ai.

— Vous m'en direz tant!... Evidemment, il y a là une idée... Je me disais aussi, en vous voyant applaudir avec

tant de conviction les discours de ces farouches démolisseurs, que vous deviez entretenir quelques relations dans ces milieux intéressants.

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement?... Je ne m'en cache pas, du moins devant vous... Voyons, voilà un gouvernement assez simple, assez stupide pour s'imaginer pouvoir gouverner sans police!... Voilà des idiots comme tous ces échappés de la Douma, ces Lvof, ces Goutchkof, ces Milioukof, ces Kérensky, soutenus, que dis-je, régentés par cette bande d'abrutis du Soviet, qui croient qu'on peut assurer un régime sans l'aide de ceux qui en sont les défenseurs attitrés, les policiers!... La police, mon cher ami, mais c'est l'armature d'un Etat! C'était celle du tsarisme, ce doit l'être de tout pouvoir qui se respecte, qui prétend remplir sa mission, qui veut, en un mot, *gou-ver-ner*... Qu'ont-ils fait, ces aliénés? Au lieu de s'entendre raisonnablement avec ces agents tout trouvés de la force publique, qui, une fois révolus les quelques jours de troubles où la victoire pouvait être encore douteuse, n'eussent pas demandé mieux que de passer à leur service, leur premier geste a été de casser cet instrument précieux, qui leur rappelait trop, disaient-ils dans leur ingénuité, les « horreurs de l'Empire ». Petits bourgeois, va!... Les « horreurs » du tsarisme ont été bien dépassées dans ces journées honteuses de mars, où ils ont laissé massacrer par la foule inconsciente des émeutiers ces braves sergents de ville, qui ne faisaient pourtant que leur devoir. Nous autres de la police secrète, nous avons pu en grande partie échapper à ces fureurs sanguinaires : nous ne portions pas d'uniforme, aucune marque ne nous signalait et la tourbe révolutionnaire ne nous connaissait pas. Mais notre situation n'en est pas moins critique : nous sommes tous sur le pavé, sauf ceux qui, comme moi, ont une bonne popote assurée quelque part. Comment trouvez-vous ça? Tout le monde touche sous ce régime, il n'y a que nous qui n'ayons rien!...

Aussi qu'est-il arrivé? Il est arrivé, mon bon, ce qui devait arriver. Nous nous sommes tous ralliés aux bolchéviks. Ah! les bolchéviks! En voilà des lapins qui n'ont pas froid aux yeux, qui savent où ils vont et qui ne reculent devant rien pour aboutir! Ils veulent instaurer la dictature du prolétariat. Eh bien, cette dictature, nous la soutiendrons!... Soyez satisfaits de votre œuvre, libéraux imbéciles : par votre bêtise, vous avez fait de ceux qui devaient être votre meilleure sauvegarde vos pires adversaires!

— Vous étiez né pour être un homme d'Etat, Stépane Arkadiévitch, dit Pronsky avec une certaine admiration.

— Peuh!... le gouvernement d'une maison est autrement plus difficile, j'en sais quelque chose.

La Villa Rodé, où se tenait cette conversation, était un des restaurants les plus huppés de la capitale. La haute noblesse s'y coudoyait, au temps du tsar, avec de riches marchands, des financiers juifs, des acteurs, de grandes prostituées. On y festoyait toute la nuit, on y écoutait les tsiganes, on y dansait, on y jouait. C'était un des lieux de plaisir que fréquentait le plus assidûment Raspoutine, qui y buvait, y bâfrait, y troussait les filles, y menait grand tapage, et d'où les policiers chargés de veiller sur lui le ramenaient au petit matin ivre mort. Malgré la révolution, le genre de l'établissement n'avait pas changé: c'étaient toujours les mêmes ripailles, les mêmes débauches, le même luxe, les mêmes femmes, les mêmes tsiganes. Seule la clientèle s'était quelque peu modifiée : plus de grands-ducs, plus de brillants officiers de la Garde, mais, par contre, un nombre éclaboussant de nouveaux riches, de profiteurs de la guerre, qui y dilapidaient leurs liasses de roubles mal gagnés avec d'autant plus de prodigalité que la hausse croissante du change les poussait à en jouir au plus vite.

— Terroriser ma logeuse, disait Pronsky, tandis que

des bouffées de musique et des cris énervés de femmes parvenaient des salons voisins, oui, sans doute... Mais c'est bien des histoires... Vous feriez mieux de m'avancer les cent vingt roubles que je lui dois, que je puisse dormir tranquille pendant trois semaines encore.

— Bah! bah! cela n'a aucune importance... nous verrons cela...

— Vous m'avez l'air de rouler sur l'or.

— Il ne tient qu'à vous d'en faire autant et beaucoup plus magnifiquement que moi.

— Comment ça?

Stépane lui planta dans les yeux son regard bigle et lui souffla dans un sifflement chaud :

— Vous savez... ou plutôt vous ne savez pas, car je ne vous ai pas vu depuis huit jours... je dois donc vous apprendre que Nadiejda Ivanovna est de retour.

Pronsky tressaillit, puis il eut un geste vague et grommela :

— Que voulez-vous que ça me fasse?... Tout cela est fini, bien fini...

— Croyez-vous?... Peut-être pas, Youri Filippovitch, peut-être pas...

— Si, si. Je ne suis plus rien, je ne suis plus un parti, j'ai perdu tous mes atouts...

— La Soukhomlinova, la Vyroubova, la tsarine, Raspoutine...

— Ah! Raspoutine!... Raspoutine surtout!... Quel désastre, Stépane Arkadiévitch!... Jamais je n'aurai été plus près de la fortune... Ce que c'est que de nous, pourtant!...

— Vous étiez persona grata dans la maison. Vous aviez été l'amant de la mère, l'amant de la fille aînée : il était tout naturel que vous épousiez la cadette. Les deux femmes étaient, comme de juste, on ne peut plus favorables à ce projet. Pour moi, je le voyais d'un bon œil. La petite ne vous aimait pas et vous ne l'aimiez pas davantage. C'est précisément ce qui m'allait dans ce

mariage. Aussi vous étais-je tout acquis. Il a fallu ces fâcheux incidents...

— Irina Ivanovna est maintenant veuve du général Iaziga, si je ne me trompe, dit Pronsky. Je pourrais peut-être me représenter... Qu'en pensez-vous?

— J'en pense que vous n'y pensez pas, Youri Filippovitch!... Voyons, reprenons vos raisonnements, vos propres raisonnements d'avant... d'avant les fâcheux incidents... Vous étiez alors sans un kopek vaillant, Youri Filippovitch...

— Je continue, hélas!

— Il vous fallait un mariage riche. La générale n'était pas du tout votre affaire. Elle était à peu près ruinée. Non seulement Irina avait mangé sa dot, dévoré la fortune de son mari, mais par de successifs prélèvements que lui avaient consentis le prince et la princesse Ossinine, elle avait notablement écorné la part d'héritage à lui revenir à la mort de ses parents. C'est pourquoi vous aviez fort sagement jeté votre dévolu sur Nadiejda.

— Très exact, Stépane Akadiévitch... Que tout cela est loin!...

— D'autre part, si la générale voulait bien de vous pour amant, elle ne pouvait songer à vous comme mari.

— Bien sûr, elle était mariée.

— Un détail!... le divorce, la bonne piqûre donnée par l'infirmier attaché à la personne du malheureux gâteux... Non, ce dont elle avait besoin, c'était, elle aussi, du riche mariage...

— Sans doute avec un autre gaga, car cette vicieuse d'Irina en était arrivée à aimer les femmes, et, je vous le dis en confidence, j'avais à peu près cessé d'être son amant.

— Je le savais, mon bon ami... Croyez-vous donc m'apprendre quelque chose?... Quoi qu'il en soit, Irina tenait beaucoup à vous faire épouser sa sœur, tant pour se débarrasser honorablement de vous, que pour vous voir

mettre la main sur la fortune, dont elle comptait bien tirer ensuite de vous, par reconnaissance ou par chantage, quelques nouvelles tranches.

— Avantage que je lui aurais certainement concédé... par reconnaissance. Mais à combien peut se monter aujourd'hui cette fortune? Elle a dû beaucoup diminuer.

— Elle est encore belle. Ne comptons pas les terres, bien qu'elles en forment la plus importante part. Vous n'ignorez pas que, selon toute probabilité, la Constituante les expropriera et vraisemblablement sans indemnité. Ne les comptons donc pas. Restent les titres, dont il y a pour vingt millions et demi, valeur actuelle en Bourse; j'en ai le relevé complet.

— Vingt millions et demi! fit Pronsky dont les yeux flambèrent.

— Ajoutons-y les maisons, onze dans différentes villes, quelques-unes avec terrains ou jardins : ci, deux millions. N'oublions pas les meubles, dont la valeur, du moins pour ce qui concerne l'hôtel de la Karavannaïa, dépasse singulièrement celle de l'immeuble. Je les ai fait estimer récemment par un expert, pour mon information personnelle. Rien qu'en tableaux, tapisseries, objets d'art, il y en avait, mon cher, pour près de quatre millions. Puis il y a les diamants, perles et bijoux, que je crois connaître assez bien et que j'évalue à trois millions. La princesse possède un collier à trois rangs qui vaut à lui seul six cent mille roubles. Vingt, deux, quatre, trois, total vingt-neuf millions de roubles.

— Vingt-neuf millions de roubles!

— Sans les terres!... Et maintenant, suivez-moi. Entre sa dot et ses multiples prélèvements en avance d'hoirie, Irina Ivanovna a dû toucher et a dissipé quelque chose comme trente millions. C'était coquet, même en proportion de la fortune totale, qui, avec les terres et avant la baisse des titres, pouvait se monter à une centaine de mil-

lions. Mais ces trente millions, elle les a reçus, et, malgré la réduction considérable qu'ait eu ou que doive avoir à subir le patrimoine familial, notamment par l'expropriation des domaines ruraux, Irina Ivanovna continue à en être comptable à la succession. Or, cette succession ne devant guère excéder, comme nous l'avons dit, vingt-neuf millions tout compris, vous voyez déjà, Youri Filippovitch, que la générale n'en recevra rien et que sa sœur Nadiejda aura tout. Je ne doute pas que de bons avocats ne fassent, s'il y a lieu, triompher cette thèse.

— Elle me paraît solide.

— Nadiejda Ivanovna est donc toujours l'héritière qui vous convient, cher ami. La révolution la laissera encore très riche. A la mort du vieux prince, qui ne tardera guère, puis après celle de la princesse, que nous pourrons faciliter, tout ce gros magot tombera entre ses mains et de ses mains dans celles de l'homme qui aura su devenir son mari.

— Je vois tout cela très bien. C'est évidemment tentant, très tentant. Mais, dites-moi, qu'est devenu cet officier dont elle était toquée... ce lieutenant... comment déjà... ce lieutenant Liapounof?

— Ah! voilà le hic!

— Que veut dire ce hic?

— Le drôle est monté en grade. Il est maintenant lieutenant-colonel et aide de camp du général Kornilof.

— Bigre!

— Et ce qu'il y a de plus irritant, c'est qu'il est aujourd'hui le fiancé attitré de Nadiejda Ivanovna. La vieille princesse, qui lui était autrefois si hostile, ne jure plus que par lui. La générale, médusée, se garde de faire la moindre opposition. Ne parlons pas du prince, qui ne pense qu'à l'état de sa vessie. Quant à Pierre Pétrovitch...

— Le conseiller privé... cet ancien tchinovnik si désagréable?...

— Un membre aussi de la famille, si l'on peut dire... car vous n'êtes pas sans vous être aperçu, je le présume, que ce Pierre Pétrovitch avait, bien avant vous, bénéficié des faveurs de la princesse Ossinine, à telles enseignes que c'est lui qui est le véritable père de Nadiejda Ivanovna.

— Nadiejda Pétrovna, alors!... Il me semble bien, en effet, que je m'étais jadis douté de quelque chose de ce genre. Que tout cela est loin, mon Dieu!...

— Oh! je connais tous les secrets de cette maison!... Et naturellement Pierre Pétrovitch, qui avait toujours favorisé les amours des deux tourtereaux, qui s'était même brouillé à ce propos avec la princesse, Pierre Pétrovitch exulte, nage dans la joie... Au reste, la petite, qui n'en a jamais fait qu'à sa tête, se soucierait peu des obstacles. Elle épousera son galant, quoi qu'il advienne, si nous n'y mettons bon ordre.

— Et le mariage est déjà décidé?

— Je crois bien qu'il est décidé! Il va avoir lieu.

— Quand?

— Le 13 mai.

— Dans cinq jours?

— Dans cinq jours.

— Et vous voulez qu'en cinq jours... Vous êtes fou!

— Non, non, vous n'y êtes pas. Il ne s'agit pas de retourner une situation si solidement acquise qu'avec toute l'habileté du monde vous ne parviendriez pas en cinq mois, ni même en cinq ans à l'ébranler. Ce qu'il faut, c'est d'empêcher à tout prix le mariage de se faire. Voilà pour le moment. Nous verrons ensuite.

— Et comment voulez-vous l'empêcher de se faire, ce mariage?

— En enlevant auparavant Nadiejda Ivanovna.

— Diable!... Vous avez un plan?

— Je crois en avoir un.

— Voyons..

— André Serguéiévitch Liapounof vient chaque jour déjeuner à la Karavannaïa. Il en repart à deux heures et on ne le revoit plus de la journée, tant il est occupé. Mais tous les soirs, après le dîner, une automobile de la Place vient chercher Nadiejda Ivanovna et l'emmène au Gouvernement militaire, où elle reste deux ou trois heures avec son fiancé, à lui tenir compagnie pendant qu'il travaille. Vers minuit, la même automobile la ramène à la Karavannaïa. Rien de plus facile, dès lors, que d'organiser sur le chemin du retour une petite embuscade bien comprise...

— Avec quelques-uns de vos amis bolchéviks?

— Parfaitement.

— Diable, diable... attaquer une automobile du Gouvernement militaire, cela me semble un peu... risqué. Vous voyez grand, Stépane Arkadiévitch!...

— Rassurez-vous, il n'y a aucun risque à courir. Nadiejda Ivanovna revient toujours seule et le chauffeur de l'automobile est un homme à nous, un agent de Lénine.

— Mes compliments!

— Au jour fixé, notre chauffeur, averti, au lieu de s'engager tout droit dans le Nevsky, fera un détour par le quartier de Kazan; nous l'attendons au coin de la Petite Morskaïa ou du canal de la Moika; sur un coup de sifflet, il s'arrête; vous montez dans la voiture avec un ou deux de nos hommes, je prends place à côté du chauffeur, et en route pour...

— Pour où?

— Pour le quartier général bolchéviste, à l'hôtel de la Kchéchinskaïa. Nous y passons le reste de la nuit. Au matin, nous partons pour Kronstadt, où mouille le croiseur *Aurore*, qui est entre les mains des bolchéviks...

— Fort bien, fort bien, mais... comment expliquerez-vous...

— Très simple. Vous êtes un camarade bolchévik... Auparavant il faudra vous faire agréger au parti, nous

allons en reparler... Vous êtes donc un camarade bolchévik, dont un infâme officier tsariste et capitaliste, aux gages de l'ignoble gouvernement bourgeois, a voulu suborner la fiancée... Vous reprenez votre bien, avec l'aide des camarades. Rien dans cet acte que de très naturel, de très juste, de hautement moral même, aux yeux des bolchéviks. Vous aurez tout le monde pour vous.

— Parfait, mais...

— Attendez. Une fois à bord du croiseur *Aurore* et bien cloîtrée dans une cabine, la poulette sera à notre merci. Elle aura beau crier, se débattre, pleurer, supplier, elle finira par être matée. Elle restera à fond de cale jusqu'au moment où elle aura consenti à devenir votre femme, et nous saurons l'y engager par des moyens appropriés. Vous sentez-vous en mesure de violer Nadiejda Ivanovna?

— Comment, si je...

— Je ne parle pas du point de vue de votre conscience, je sais que vous êtes capable de tout, je parle au point de vue physique. Vous n'êtes plus de la première jeunesse...

— Mais pardon, pardon, je... Croyez que je suis encore parfaitement de force à...

— Au reste, la voie est déjà ouverte. Elle a été frayée par Raspoutine.

— Eh! que diable!... Soyez sûr que je n'aurais pas eu besoin de ce pionnier pour...

— Enfin, à tout hasard, je suis là.

Pronsky se gratta la tête, se tira la barbiche.

— Et vous pensez, dit-il, qu'après cette petite cérémonie elle se décidera à...

— Peut-être pas tout de suite; mais au bout de quelques arguments du même genre, il est à croire que...

— Ah! vous parlez déjà de plusieurs fois!

— Dame! il faut bien la convaincre!

— Et quand elle sera convaincue?

— Eh bien, il n'y aura plus qu'à faire venir un pope, — puisqu'il n'existe encore que cet antique et ridicule moyen pour procéder à un mariage légal, — il n'y aura plus, dis-je, qu'à faire venir un pope, un pope bolchéviste, bien entendu, il n'en manque pas, qui vous bénira en deux patenôtres, recevra vos signatures et vous déclarera unis devant Dieu, — puisque provisoirement il y a encore un Dieu.

— Amen!

— Et vous ferez votre voyage de noces sur le croiseur *Aurore!*

— Admirablement combiné, cher ami! Il ne reste qu'à passer à l'exécution.

— Un moment! Vous oubliez le principal, la condition préalable et indispensable à la réussite de notre projet.

— Qui est?

— De vous inscrire au parti, comme je vous l'ai dit.

— C'est vrai, je n'y pensais plus... Je voyais seulement flotter devant moi ces vingt-cinq millions... combien dites-vous?... ces vingt-neuf millions de roubles...

— Ils viendront. En attendant, et comme le temps presse, je vous donne rendez-vous dès demain matin, à dix heures, devant l'hôtel de la Kchechinskaïa. Je vous présenterai au camarade Krylenko, qui est chargé du recrutement de la Garde rouge. Notre petite armée manque encore d'officiers, car on se méfie naturellement de tout ce qui a porté les galons tsaristes. Mais cette méfiance ne saurait vous atteindre. Ayant appartenu à l'état-major du général Soukhomlinof, vous offrez toute garantie. On vous admettra d'emblée. Et je ne doute guère qu'avant peu de temps vous n'occupiez un poste important dans notre organisation.

Pronsky se rengorgea et dit avec une certaine suffisance :

— Je suis évidemment capable de rendre certains ser-

vices. J'ai en particulier diverses notes sur la tactique dans la guerre de rues qui pourront être appréciées.

— Krylenko en fera son profit, n'en doutez pas.

— J'avais commencé ce petit travail pour Soukhomlinof, qui avait songé un moment à un coup d'Etat. Mais dites-moi franchement, Stépane Arkadiévitch, croyez-vous réellement au succès des bolchéviks?

— J'y crois absolument. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement avec le gouvernement de nouilles qu'ils ont devant eux? Leur succès est assuré, écrit d'avance. Ils ont la police pour eux.

— Mais en ce cas, fit Pronsky avec une vague inquiétude, en ce cas, c'est-à-dire si les bolchéviks arrivent au pouvoir, tout sera chambardé. Ce ne sont plus seulement les terres qui seront confisquées, mais les titres, les valeurs, les maisons, tout, tout!...

— Ne vous en faites pas, Youri Filippovitch. Le « grand soir » ne sera pas une soirée perdue pour tout le monde. Vous vous trouverez alors, si vous avez su manœuvrer, un des personnages en vue du parti victorieux. Dans le chambardement général, vous n'aurez qu'à vous servir. Et si à ce moment votre femme, Nadiejda Ivanovna, ne représente plus pous vous qu'une non-valeur, une charge, une corvée, une entrave, un embarras...

— Eh bien?

— Vous me la passerez.

Il était trois heures du matin. Le restaurant ruisselait d'électricité, de chants, de miaulements de violons, de rumeurs d'orgie. Mais les deux soupeurs, ayant épuisé leur entretien et s'étant mis pleinement d'accord, n'éprouvaient pas le besoin de se distraire en se mêlant à cette bacchanale. Stépane se fit présenter l'addition, qu'il régla avec un billet de cinq cents roubles, en laissant noblement toute la monnaie sur l'assiette.

Les yeux de Pronsky luisaient.

— C'est trop, Stépane Arkadiévitch, c'est beaucoup trop

pour ces faquins. Nous ne sommes pas des bourgeois!...

Et il ramassa prestement une coupure de cinquante roubles.

Au dehors, le temps était doux, pâle, humide. Une aurore terne blanchissait un côté du ciel, tandis qu'une lune aqueuse clignotait encore sur le bord d'un nuage. Une file d'automobiles attendaient devant l'établissement illuminé. Des guenilleux, des gamins, des soldats mutilés exhibant leurs moignons mendiaient aux portes. Les deux hommes se glissèrent à travers les voitures et les laquais. Stépane héla un izvochtchik.

— Je ne vous reconduis pas, dit-il. Le prince doit m'attendre anxieusement pour l'aider à vider sa vessie.

D'un geste dégagé, Pronsky fit signe à un autre izvochtchik.

Des mains se serrèrent.

— Alors, camarade, à demain!

— A demain, camarade!

★

Le 12 au soir, vers onze heures, cinq hommes se rencontraient sur le petit pont formant le croisement de la rue Gorokhovaïa et de la Moika. L'un était le capitaine Pronsky, dans son uniforme miteux, la casquette à cocarde rouge sur l'oreille, un revolver d'ordonnance au côté. Deux autres étaient des ouvriers de la garde rouge, en bourgeron ceinturé de cuir, le fusil pendu à l'épaule. Un gros matelot en béret, porteur d'une carabine, et un mince civil, au visage enfoui dans une épaisse barbe rousse, complétaient le groupe.

— Vous attendez le camarade Stépane Arkadiévitch? dit l'homme à la barbe en s'approchant de Pronsky.

— Précisément, camarade.

Un petit rire crépita dans la barbe.

— Vous ne me reconnaissez donc pas?

— Ah! par exemple!... Si, à la voix... Vous êtes Stépane Arkadiévitch!

— Pour vous servir.

— Mais pourquoi, diable, cher ami, vous être affublé de la sorte?

— J'ai mes raisons.

L'endroit était à peu près désert. A peine voyait-on par instants se profiler dans la pénombre la maigre silhouette d'une rôdeuse en cheveux ou la dégaine poussive de quelque passant apeuré qui se hâtait de prendre le large à la vue des fusils. Les maisons indécises de la rue et des quais baignaient leurs formes spectrales dans la lueur violâtre du crépuscule. L'eau morte du canal miroitait faiblement.

— Ma chère fiancée nous fera-t-elle encore longtemps attendre? grommela Pronsky.

Un peu avant minuit, deux coups de trompe se firent entendre du côté de la Grande Morskaïa.

— La voici, dit Stépane.

L'automobile émergea du clair-obscur, roulant à petite allure vers le pont. Sur une sibilation stridente, elle stoppa.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Nadia de l'intérieur de la voiture.

Entr'ouvrant la glace qui la séparait du chauffeur, elle répéta :

— Qu'est-ce qu'il y a, Vassilief?... Une panne?...

— Nous sommes attaqués, barychnia. Il n'y a rien à faire.

Au même moment, une des portières s'ouvrit, et la face anguleuse de Pronsky, avec sa courte moustache et sa barbiche en pointe, apparaissait dans l'embrasure.

— Princesse, inutile de résister, vous êtes en mon pouvoir.

— Youri Filippovitch! s'écria la jeune fille terrorisée en le reconnaissant.

Mais, reprenant aussitôt possession d'elle-même avec la conscience du danger qu'elle courait, elle saisit dans son sac un petit browning et fit feu.

Pronsky s'était vivement jeté de côté.

— A moi! s'écria-t-il. La colombe est armée!...

Nadia sautait hors de la voiture, cherchant son agresseur. Stépane et ses trois acolytes se précipitèrent sur elle.

— Toi, ma mignonne, fit Stépane d'une voix changée et caverneuse, en lui maintenant le poignet, tu vas me faire le plaisir de cesser toute rouspétance!...

Puis, comme les autres levaient déjà des crosses sur elle :

— Nom d'un diable! ne la détériorez pas!... Désarmez-la seulement!

Maîtrisée, la jeune fille continuait à se débattre, griffant, mordant, lançant des ruades, tout en criant par saccades de toutes ses forces :

— Au secours!... à l'aide!... au meurtre!...

— C'est qu'elle chante, l'oiselle!...

Stépane lui enfonça un mouchoir dans la bouche, tandis que le matelot lui décochait un violent coup de poing dans l'estomac.

Nadia perdit connaissance, s'abîma entre les bras de ses ravisseurs.

— Elle a son compte, je crois, la bourgeoise! dit le matelot avec un gros rire.

Les quatre hommes s'apprêtaient à la transporter dans la voiture, pendant que Pronsky, à l'écart, se remettait de son émotion en fumant une cigarette, quand une voix rauque, bizarrement aiguë, se fit entendre à quelque distance.

— Qu'est-ce qui se passe?... qui appelle?... une rixe?... un guet-apens?...

Ils virent surgir d'un pan d'ombre du quai un officier lourdement botté, la croix d'or de première classe sur la

poitrine, le visage rugueux, tanné, mais complètement imberbe, qui s'avançait vers eux le pistolet au poing.

— Ah! bandits!... Je vous y prends!... Vous enleviez une femme?...

— Ah! ça mais, gronda un des gardes rouges, de quoi se mêle ce galonné?... Ce que nous faisons ne te regarde pas!... Passe ton chemin, ou sinon nous allons te faire ton affaire!...

— Ah! c'est ainsi?... Eh bien, nous allons voir!...

L'inconnu mit deux doigts dans sa bouche, envoya trois coups de sifflet et cria :

— Par ici, mes braves!

Une demi-douzaine de soldats accouraient, ridés, hâlés, tous imberbes comme leur chef, la casquette kaki sur les yeux, le fusil en avant, baïonnette au canon.

Intimidé, Stépane aborda poliment l'officier :

— Pardon, camarade lieutenant...

— Capitaine.

— Pardon, camarade capitaine, il me semble que vous faites erreur... Nous ne sommes pas des malandrins, nous sommes des bolchéviks...

— Ah! vous êtes des bolchéviks? s'exclama l'officier de sa voix en fausset. Je m'en doutais!... Eh bien, sachez-le, les bolchéviks je m'en fous!... les proclamations de votre Lénine, je m'en torche le cul!...

— Comment, s'écria Stépane ahuri, il y a encore à Pétrograd des militaires qui ne sont pas bolchéviks!...

— Il y a nous!... Allons, mes enfants, commanda-t-il à sa petite troupe, nettoyez-moi le terrain de cette vermine!

Quatre baïonnettes s'élancèrent, tandis que deux fusils s'épaulaient. Mais les bolchéviks n'en avaient pas attendu plus long. Ils fuyaient déjà dans toutes les directions. Pronsky s'était éclipsé le premier. Stépane enfilait la Gorokhovaïa à lestes enjambées. Quant au chauffeur, il avait lui aussi disparu. Seule restait étendue sur le sol,

à deux pas de la voiture, la forme inanimée de Nadiejda Ivanovna.

Ses sauveurs s'approchèrent alors de la petite princesse. Un genou à terre, l'officier souleva le buste, tâta le cœur.

— Elle n'est pas morte, dit-il. Pas de sang, pas de blessure apparente...

— C'est une aristocrate, fit un des soldats. Voyez ces traits fins, ces mains blanches... ce collier, ce bracelet...

— Elle est jolie, dit un autre. Qui ça peut-il bien être?...

— Nous verrons cela plus tard, dit l'officier. Pour le moment, il nous faut l'emporter... Toi, Sacha, et toi, Pacha, chargez-vous-en. Elle n'est pas lourde.

Mais avisant alors l'automobile abandonnée :

— Tiens, fit-il, une voiture du Gouvernement militaire!

Il monta à la direction, manœuvra les leviers, déclancha le moteur.

— Elle marche!... *Khorocho!* Nous allons rentrer en carrosse!...

Deux des soldats prirent place à côté de l'officier, pendant que les quatre autres s'enfournaient dans l'intérieur avec le corps de Nadia.

— Et maintenant, à la caserne!



Un signal de trompette réveilla Nadia. Un sous-officier entra, ordonna d'une voix claironnante :

— Debout tout le monde!

Un grand bruissement de membres, des remuements de lits, des heurts de ferblanterie, des piétinements, des glouglous, des pépiements, des bâillements, des jurons, des rires, tout un hourvari de cris et de bousculades remplaça soudain le silence nocturne. Nadia se trouvait sur un lit de camp, un drap de grosse toile au menton, sa

tête sur un traversin de paille. Ses yeux s'ouvraient étonnés et effarés. Des créatures à demi vêtues d'uniformes circulaient autour d'elle, des bottes ou des brosses à la main, balançant des seaux ou traînant des balais. Un charivari extraordinaire de voix lui cornait aux oreilles; mais toutes ces voix étaient claires, d'un timbre élevé, et celles qui étaient éraillées l'étaient dans les notes hautes.

Incompréhensible aventure! Elle se rappela son départ de l'hôtel du Gouvernement militaire dans l'automobile conduite par le chauffeur Vassilief, l'arrêt brusque de la voiture, la portière s'ouvrant, la face méphistophélique de Pronsky lui apparaissant, son effroi, son coup de browning... Mais après? Qu'était-il survenu ensuite? Comment se réveillait-elle dans cette chambrée de soldats?...

Elle ne souffrait pas. Elle n'éprouvait aucune sensation de mal-être, pas même une courbature. Mais elle n'osait pas trop remuer, par crainte de découvrir une douleur. Seule une soif intense la dévorait.

— S'il vous plaît... est-ce qu'on ne pourrait pas me donner quelque chose à boire? se risqua-t-elle à demander.

— Eh! la petiote ne dort plus! fit une voix.

— Va donc au samovar, Genia, dit une autre.

Au bout d'un instant, Nadia vit un soldat s'approcher d'elle, un verre de thé à la main. Elle prit avidement le breuvage et l'absorba avec un vif soulagement. Puis elle examina la personne qui le lui avait apporté. Sur un visage jeune et assez fin, de grands yeux pervenche glissaient une lueur souriante. L'expression était agréable, presque distinguée. D'un ceinturon de cuir fauve tombaient des pantalons gris kaki que terminaient de lourdes demi-bottes noires. Sous la tunique déboutonnée la chemise de coton écru entr'ouverte laissait apercevoir la naissance de deux seins.

Une douzaine d'autres soldats s'empressaient avec curiosité autour du lit, les uns à moitié vêtus, d'autres

complètement harnachés, l'un avec une cartouchière passée en bandoulière sur la poitrine gonflée. Si deux ou trois d'entre eux étaient d'aspect gracieux, charmant même, la plupart présentaient des faces grossièrement équarries, coriaces, laides, rudes et paysannes. Tous les cheveux étaient tondus, mais aucune de ces têtes, d'âges différents, ne portait un poil de barbe ou de moustache.

— Il faut prévenir la commandante, fifra un des soldats. Elle sera bien contente.

— Où suis-je? demanda Nadia au comble de la stupéfaction.

Mais un pas autoritaire se faisait entendre. Les soldats qui entouraient le lit s'écartèrent en saluant militairement. L'officier qui avait recueilli Nadia près du pont de la Moïka s'approchait. La casquette à cocarde ovale sur la tête, les pattes de capitaine aux épaules, une brochette de décorations sur la poitrine, bien pris, de taille moyenne, solidement bâti, il offrait le type commun du robuste moujik russe dans tout l'éclat de la jeunesse et de la force. La tête était ronde et pleine, le nez court, la bouche petite et charnue, les yeux gris, mobiles et vifs, d'une singulière énergie quand ils se fixaient. Le teint était bruni et durci par la vie au grand air sous les climats les plus extrêmes. La cicatrice d'une blessure rayait la joue gauche d'une trace blanche.

— Où suis-je? répéta Nadia.

Planté droit au chevet du lit, les mains dans les poches, l'officier la considéra un instant avec un sympathique intérêt, puis, tandis qu'un sourire découvrait ses dents jaunes, il répondit :

— Ma fille, tu es au milieu du Bataillon de la Mort.

Ces simples mots furent un trait de lumière pour Nadia. Le Bataillon de la Mort! On ne parlait, depuis quelque temps, à Pétrograd, que de ce fameux bataillon de femmes qui se constituait pour aller vaincre ou mourir sur le front et faire honte aux hommes qui ne voulaient plus

se battre. Des assemblées patriotiques féminines se tenaient dans ce but, au cours desquelles, prises d'une noble émulation, des milliers de femmes enthousiastes, appartenant à toutes les classes sociales, depuis des dames du monde jusqu'à des ouvrières, des servantes et des paysannes, s'inscrivaient sur les listes de recrutement et juraient de défendre les armes à la main la patrie russe que trahissaient les soldats masculins. Cette levée d'amazones provoquait un émoi considérable, remplissant d'admiration les uns, étonnant ou scandalisant les autres, irritant jusqu'à la fureur la sombre masse des défaitistes.

— Vous êtes Maria Botchkariéva ! s'écria Nadia.

— Maria Botchkariéva, en effet, autrement dite Yachka, de mon nom de guerre.

Cette Yachka était depuis longtemps célèbre dans l'armée, et Nadia avait souvent entendu parler d'elle durant son service d'ambulancière. On racontait à son sujet des histoires extraordinaires. C'était une Sibérienne, de la plus humble extraction. Après de multiples aventures qui l'avaient conduite, en compagnie de criminels et de déportés politiques, jusque dans les régions désolées du nord arctique, elle s'était engagée, au deuxième mois de la guerre, par autorisation spéciale du tsar, dans le 5e régiment de réserve de Tomsk. Après une instruction de quatre mois, où elle s'était vite distinguée par ses aptitudes militaires, et où, durant les premières semaines et avant d'avoir assuré son ascendant, elle avait eu maintes fois à se défendre à coups de poings contre les entreprises galantes des soldats, elle était partie pour le front avec son régiment. Dirigé sur la 2e armée, qui occupait le secteur de la boucle de la Dvina, le régiment avait été affecté au Ve corps sibérien, que commandait le général Valouïef, et envoyé sans plus tarder aux tranchées. Un violent combat avait eu lieu peu après, au cours duquel Yachka s'était conduite héroïquement, sauvant les débris de sa

compagnie, qui avait fondu sous la mitraille, et recevant pour sa bravoure la médaille de 4e classe. Blessée dans une seconde affaire, elle avait été ramenée dans un train sanitaire à l'arrière et soignée dans un hôpital de Kief, où elle était demeurée tout le printemps de 1915. Elle avait rejoint en juillet son régiment, où elle avait été reçue par des hourras et aux cris de : « Yachka est revenue! Vive Yachka! » En août, elle avait participé à une offensive victorieuse, où l'ennemi avait laissé 10.000 morts. De nouveau blessée, mais moins grièvement, elle avait été proposée pour la croix de Saint-Georges de 4e classe avec ce motif : « Pour sa vaillance dans la défensive et dans l'attaque et pour avoir, quoique atteinte, porté secours aux blessés sur le champ de bataille. » En automne, au cours d'une patrouille, où elle avait été surprise par un parti d'ennemis, elle avait passé sa baïonnette au travers du corps d'un Allemand et en avait tué trois autres à coups de grenades. Les souffrances de l'hiver avaient été terribles. Détachée à un poste d'écoute, pendant une nuit particulièrement froide, elle avait eu un pied gelé. A sa sortie de l'hôpital, où elle avait frisé de près l'amputation, elle avait regagné les lignes, au moment où se préparait une grosse offensive, sur le front Postovy-lac Vichnevskoïé. L'attaque avait eu lieu, du 18 au 27 mars 1916, dans des conditions épouvantables, au milieu des intempéries et dans la tempête d'un bombardement frénétique. Les pertes avaient été considérables des deux côtés. Les Russes avaient néanmoins réussi à emporter deux lignes sur trois des tranchées allemandes. C'est en marchant sur les dernières positions de l'ennemi, au travers des fils barbelés, que Yachka avait été frappée à la jambe gauche d'une balle qui lui avait broyé l'os. Du poste de secours où elle avait été pansée, elle avait été dirigée sur Moscou, où elle avait été hospitalisée à l'hôpital Catherine. Elle y était restée trois mois. Fin juin, elle avait de nouveau rejoint son régiment, qui entre temps

avait été transféré à Loutsk, sur le front Sud-Ouest. Elle tombait en pleine action de la foudroyante offensive Broussilof. Mais à peine s'était-elle lancée dans la mêlée que, prise dans une effroyable explosion, elle avait été frappée d'un éclat d'obus à la colonne vertébrale. Transportée à Loutsk, à Kief, puis à Moscou, son état avait été jugé tellement grave que les chirurgiens avaient renoncé à l'opérer. L'éclat était demeuré dans sa chair. A demi paralysée, elle était restée plusieurs semaines entre la vie et la mort. Sa surprenante vitalité avait enfin repris le dessus. Elle avait peu à peu recouvré la santé et l'usage de ses membres. En décembre, guérie et brûlant de retourner se battre, elle était repartie pour le front. Reçue triomphalement par son ancien régiment, le colonel avait épinglé sur sa poitrine la croix de 3e classe et l'avait promue au grade de sous-officier. On lui avait confié le commandement d'une section. Elle avait alors pris part à différentes actions le long du Styr, dont les rives séparaient les combattants. Durant une escarmouche elle avait même été capturée par l'ennemi. Mais profitant d'une contre-attaque des Russes, elle avait organisé une révolte des prisonniers, qui s'étaient jetés sur leurs gardiens, leur avaient arraché leurs armes et, à coups de baïonnettes, avaient tout massacré autour d'eux, tandis que la contre-attaque russe passait la rivière et s'emparait des positions allemandes. A la suite de ce haut fait, Yachka avait reçu la croix de 2e classe. Quelque temps après, avec quatre de ses hommes, elle enlevait un poste d'écoute, dont elle ramenait glorieusement les survivants à l'état-major du régiment. Les félicitations du général Valouïef et la croix d'or de 1re classe avaient récompensé ce nouvel exploit. Telle était Yachka, l'héroïque paysanne sibérienne Maria Botchkariéva, dont la présence, partout où elle se montrait, soulevait parmi les troupes, officiers compris, un enthousiasme délirant. On l'appelait la Jeanne d'Arc russe.

La Révolution l'avait comblée de joie, comme toute l'armée. C'en était fini avec les trahisons de l'arrière. La Russie allait renaître de la fange du tsarisme, recouvrer sa force avec la liberté, pousser enfin la guerre comme elle devait l'être et rejeter du sol national l'envahisseur germanique. Mais après une ivresse de quelques jours la désillusion était venue. Le néfaste prikase n° 1 et les instigations des premiers agitateurs défaitistes n'avaient pas tardé à semer la démoralisation dans l'armée. La ruine de la discipline, la débauche des palabres, les comités de soldats, l'abolition des tribunaux militaires, la nuée des propagandistes s'abattant de plus en plus dense sur le front avaient consommé le désastre. Désespérée, Yachka avait alors eu une idée. Puisque les hommes, pervertis par de funestes chimères, renonçaient à la lutte sacrée, pourquoi les femmes ne prendraient-elles pas leur place? Pourquoi d'autres Yachkas ne se lèveraient-elles pas pour déployer face à l'ennemi les vertus des antiques guerrières scythes et rendre, par leur exemple, le courage et le sentiment de l'honneur aux hommes défaillants? Elle s'était ouverte de ce projet au président de la Douma Rodzianko, à qui elle avait été présentée lors d'une visite qu'il faisait dans son secteur. Rodzianko l'avait vivement engagée à le mettre à exécution et l'avait invitée à venir le voir à Pétrograd. Quelques jours plus tard elle était dans la capitale, revoyait Rodzianko, se faisait introduire par lui auprès de diverses autorités civiles et militaires, parlait, exposait ses plans, convainquait tout le monde et obtenait enfin l'autorisation de former une unité, sous le nom de 1er Bataillon féminin de la Mort. Mais ce n'avait pas été sans difficultés. Kérensky, dans sa crainte des démagogues du Soviet, voulait des garanties démocratiques, exigeait la constitution dans le bataillon d'un comité de soldats, ce à quoi Yachka, soutenue par Kornilof, se refusait catégoriquement, entendant ne recevoir d'ordres de personne, que de ses chefs hiérarchiques, et rester la maî-

tresse absolue de sa troupe. Son énergie avait prévalu. On avait mis à sa disposition, en guise de caserne, le gymnase féminin de Kolomenskaïa et on lui avait donné pour l'éducation de ses recrues vingt-cinq instructeurs du régiment de Volhynie. Elle-même avait reçu les étoiles d'officier. Tout ne s'était cependant pas terminé par cette victoire. Fort en courroux et se jugeant intolérablement provoqués, les extrémistes, pacifistes et internationalistes, avaient virulemment réagi. Dans les rues, les lieux publics, au cours de leurs manifestations de propagande, les femmes-soldats se voyaient injuriées, molestées, tournées en dérision par des meutes de voyous enragés. Les soldats de la garnison, désœuvrés et crapuleux, regardaient, l'œil dérouté, ces femmes qui avaient la prétention d'aller se battre. Des attroupements menaçants ne cessaient d'assiéger leur caserne, et les postes de garde s'étaient trouvés à maintes reprises dans l'obligation de faire usage de leurs armes. Des agents bolchévistes avaient même réussi à se faufiler sous des déguisements dans leurs chambrées et à y fomenter une mutinerie, à la suite de laquelle une partie du contingent avait dû être licenciée. Cette épuration faite, ce qui restait était d'une solidité et d'un dévouement à toute épreuve. Un premier bataillon était prêt; un second était en formation; il s'en créait un à Moscou; d'autres suivraient. L'élan était donné. Bientôt toute une armée de femmes s'embarquerait pour le front, monterait aux lignes, occuperait les tranchées, vaincrait ou périrait sur les champs de bataille.

Voilà ce que se remémorait rapidement et confusément Nadia, tandis que la commandante lui racontait comment, avec sa patrouille de femmes, elle était survenue tout à point pour la sauver des bolchéviks.

— Et maintenant, ma fille, comment t'appelles-tu?... Car je ne te connais pas encore, je ne sais qui tu es.

— Mon nom est Nadiejda Ivanovna, princesse Ossinine.

— Ah! tu es princesse, ma petite!... Eh bien, ça va!... J'ai déjà dans mon bataillon une comtesse, deux baronnes, j'aurai aussi une princesse. Car tu ne vas pas nous quitter, n'est-ce pas?...

— Vous quitter?... Mais... Comment, vous voulez me garder?...

— Pas contre ta volonté, sans doute. Mais j'espère que tu voudras bien rester avec nous et que tu vas t'engager.

— M'engager?... C'est que...

— C'est que quoi?

— Je suis fiancée.

— Fiancée, la belle affaire!... Sais-tu bien qu'il y en a ici des fiancées, et même des femmes mariées... beaucoup de femmes mariées... Et que faisais-tu avant d'être fiancée?

— J'étais infirmière aux armées.

— Tu as été sur le front?

— Je crois bien.

— Tu as vu le feu?

— Très souvent.

— Et tu refuserais de t'engager?... Mais tu es déjà un soldat, ma chère!

— Je ne demanderais pas mieux que de le devenir réellement et de servir sous vos ordres, dit Nadia. Mais c'est impossible. Je me marie demain... c'est-à-dire aujourd'hui... Il faut même que je prévienne vite mon fiancé de ce qui s'est passé, pour qu'il ne s'inquiète pas.

— Et qui épouses-tu?

— Le lieutenant-colonel André Serguéiévitch Liapounof.

— L'aide de camp du général Kornilof?

— Oui.

— Mais, ma pauvre enfant, tu ne sais donc pas...

— Quoi?

— Le lieutenant-colonel Liapounof n'est plus à Pétro-

grad, pas plus que le général Kornilof. Tous deux sont partis hier au soir.

— Hier au soir? Ce n'est pas possible : j'étais avec mon fiancé hier au soir.

— Quel jour devais-tu te marier?

— Aujourd'hui même, 13 mai.

— Nous sommes aujourd'hui le 15 mai.

— Ah! mon Dieu! s'écria Nadia épouvantée. Que m'est-il donc arrivé?...

— C'est bien simple. Nous t'avons ramenée sans connaissance. Nous avons même cru un moment que tu étais morte. Mais tu n'étais qu'évanouie, par suite sans doute de quelque commotion, car tu n'avais pas de blessure. Tu es demeurée plusieurs heures dans cet état, puis tu as été prise d'une fièvre intense, accompagnée de délire, qui a persisté toute la journée du 13 et une partie de la journée du 14, après quoi tu es tombée dans un sommeil profond, dont tu viens seulement de te réveiller, au bout de seize heures, aujourd'hui, 15 mai, à cinq heures du matin.

— C'est fou! bégaya Nadia toute pâle. Qu'est-ce qu'André Serguéiévitch a bien pu s'imaginer?... Vous dites qu'il n'est plus à Pétrograd?... Il faut immédiatement téléphoner au Gouvernement militaire pour savoir où il est... lui faire connaître par les voies les plus rapides...

— Inutile, ma petite, de téléphoner au Gouvernement militaire. Tu n'y trouverais qu'un ennemi, le général Polovtsef, un ami du Soviet. J'ai eu hier affaire à lui. C'est un salaud. Lui aussi voudrait m'imposer un comité. Que le diable l'emporte!...

— Mais qu'est-ce qui a bien pu se produire durant ces deux jours? s'effarait Nadia. Quels événements imprévus...

— Lis les journaux, ma colombe, tu seras renseignée. Tu sais lire, je pense, puisque tu es princesse.

Elle lui tendit un numéro des *Izvestia* et un de la *Retch*.

Nadia se jeta sur ces feuilles, qu'elle parcourut fébrilement.

De violentes manifestations avaient lieu depuis deux jours, où participaient non seulement la populace des faubourgs et les gardes rouges de Lénine, mais les quatre régiments les plus bolchévisés de la garnison, le Pavlovsky, le 180e, le Finlandais et le Moskovsky, ainsi que de nombreux membres du Soviet, réclamant la démission de Goutchkof et de Milioukof, considérés comme les deux ministres les plus réactionnaires. En vain Kornilof avait-il offert au gouvernement d'utiliser les régiments encore à peu près fidèles pour rétablir l'ordre, sa proposition avait été repoussée comme sentant par trop la dictature. Obsédé, dégoûté, n'en pouvant plus, le ministre de la Guerre Goutchkof avait, dès le 13, donné sa démission. Le 14, à la suite d'un décret du Comité exécutif du Soviet, publié dans la presse et placardé dans tout Pétrograd, enjoignant aux troupes de la garnison de n'obéir qu'aux ordres donnés ou contresignés par le Comité, Kornilof avait à son tour démissionné. Nommé commandant de la 8e armée sur le front Sud-Ouest, il était parti le soir même pour gagner son poste, accompagné de son chef d'état-major, le lieutenant-colonel Liapounof.

En un instant, la résolution de Nadia fut prise. Ecartant d'emblée l'éventualité de rentrer chez ses parents, dans le soupçon qu'elle ne pouvait s'empêcher de nourrir, ignorante qu'elle était des véritables circonstances de son aventure, que sa mère et sa sœur n'étaient peut-être pas étrangères à l'agression dont elle avait été l'objet de la part de Pronsky, elle n'eut plus qu'une idée en tête : quitter à son tour Pétrograd et rejoindre son fiancé sur le front.

— Quand partez-vous avec le bataillon? demanda-t-elle à la commandante.

— Dans huit jours.

— Et savez-vous quelle est votre destination?

— Le front Sud-Ouest.

— Je m'engage!

— Ah! ma petite âme, je n'attendais pas moins de toi! s'écria Yachka.

Un murmure de satisfaction courut dans le groupe des femmes-soldats qui s'était reformé autour du lit de Nadia. Mais avisant un médecin qui passait :

— Olga Evguénievna, fit la commandante, arrive un peu par ici, ma bonne!... C'est la doctoresse du bataillon, expliqua-t-elle à Nadia, celle qui t'a soignée et guérie. Elle va t'examiner.

La doctoresse s'approchait, toute souriante, en reconnaissant sa malade.

— Comment vous sentez-vous? demanda-t-elle.

— Mais il me semble que je vais très bien.

— Levez-vous.

Nadia sauta hors du lit. La doctoresse l'ausculta, prit son pouls, lui fit tirer la langue, lui tâta les seins, le ventre, puis prononça :

— Bonne pour le service!

Une habilleuse la mesurait déjà de l'œil et, tôt après, lui apportait un uniforme. Sur la blouse-tunique figuraient les insignes distinctifs conférés aux effectifs féminins : les pattes d'épaules blanches, avec bande rouge et noire, et une pointe de flèche rouge et blanche à la manche droite. Quelques instants plus tard, vêtue à l'ordonnance, ceinturonnée, bottée, casquetée, la princesse Nadiejda Ivanovna Ossinine était transformée en soldat du Bataillon de la Mort.

— Et maintenant, ma fille, lança joyeusement la voix rauque de Yachka, à l'exercice!



Dans cette même journée du 15 mai, le ministre des Affaires Etrangères Milioukof donnait sa démission. Le 17, un nouveau Cabinet, toujours sous la présidence du prince Lvof, se constituait avec la participation des socialistes. Kérensky se réservait la Guerre et la Marine, Téréchtchenko passait aux Affaires Etrangères, Chingaref aux Finances, Péréverzef, menchévik, prenait la Justice, Tchernof, socialiste-révolutionnaire, l'Agriculture, Tsérételli, menchévik, les Postes, Skobélef, menchévik, le Travail, Péchékhonof, socialiste-populiste, le Ravitaillement... Au total : six socialistes et neuf « bourgeois ».

Aussitôt, la propagande bolchéviste de se déchaîner contre ce nouveau ministère, aussi violente que contre l'ancien.

Un des derniers actes de Milioukof avait été de se fâcher très fort contre l'Angleterre, qui prétendait empêcher de rentrer en Russie un révolutionnaire des plus en vue et des plus dangereux. Expulsé de France, puis d'Espagne, ce remuant personnage, ami et rival de Lénine, était parti pour l'Amérique où, à peine à terre, il avait appris le succès de la révolution russe. Sans plus tarder, il avait voulu reprendre la mer pour rejoindre son pays où, dévoré d'ambition, il sentait qu'il avait un rôle à jouer. Mais les Anglais, conscients du péril que représentait ce défaitiste de marque, l'avaient retenu à Halifax. Tandis que Lénine et ses compagnons rentraient sans encombre par l'Allemagne, leur infortuné camarade en était réduit à se morfondre, bouillant d'impatience, sur la côte canadienne. Sitôt informés de cette mesure, le Soviet, puis Kérensky, puis le gouvernement tout entier avaient poussé des cris d'indignation. Quoi! empêcher un libre citoyen russe de revenir dans sa libre patrie! C'était scandaleux! c'était intolérable! De quoi l'Angleterre se mêlait-elle? Se croyait-elle encore au temps du

tsarisme? Sous le nouveau régime il n'y avait plus de lois d'exception, plus d'arbitraire, plus d'exil, et tout Russe, quel que fût le parti auquel il appartînt, quelles que fussent ses opinions politiques, avait le droit de prendre sa place en Russie et d'y exercer en toute indépendance ses prérogatives d'homme libre. En sa qualité de ministre des Affaires Etrangères, Milioukof avait été chargé d'adresser de véhémentes protestations au gouvernement britannique. Il s'en était acquitté consciencieusement. Devant les représentations, les injonctions, les menaces mêmes du représentant de la Russie, la perfide Albion avait cédé. Au bout d'un mois de quarantaine, le pestiféré d'Halifax avait été autorisé à continuer son voyage.

Et le 18 mai, trois jours après la démission de Milioukof, au lendemain de l'avènement du nouveau ministère, on voyait débarquer à Pétrograd, fringant, tumultueux, la barbiche en bataille et le regard injecté de fiel, Léon Davidovitch Trotsky.

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Correspondance de J.-J. Rousseau collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome quinzième, Libr. Armand Colin. — John Charpentier : *Jean-Jacques Rousseau ou le démocrate par dépit*, Perrin. — Rétif de La Bretonne : *Le Paysan et la Paysanne pervertis.* Florilège précédé d'une étude de Maurice Talmeyr. Dessins de Jean Hée, Les Œuvres représentatives. — *L'Œuvre de Restif de La Bretonne*, Textes, bibliographies et notes établis par Henri Bachelin; I, *Les Nuits de Paris.* Cuivres originaux de Gérard Cochet; II, *Les Contemporaines*, suivies de *Les Françaises, les Parisiennes, le Palais Royal, l'Année des dames nationales.* Cuivres originaux de Gaston Goor; III, *Le Pornographe* suivi de *Le Mimographe, les Gynographes, le Thesmographe, le Nouvel Abeilard, le Nouvel Emile, Philosophie de M. Nicolas, les Posthumes.* Cuivres originaux de Georges Ripart; IV, *La Vie de mon père*, suivie de *Lucile, le Pied de Fanchette, la Fille naturelle, Adèle de C***.* Cuivres originaux de Gaston Nick, Editions du Trianon.

Le quinzième tome de la **Correspondance générale de J.-J. Rousseau,** jadis si minutieusement collationnée sur les originaux autographes par défunt Théophile Dufour, vient de paraître grâce aux soins de M. Pierre-Paul Plan qui, nous l'avons plusieurs fois précisé, s'est chargé de mettre au point, de compléter de ses propres trouvailles et de publier cet admirable recueil. Le présent volume, comme les précédents, contient bon nombre [45] de lettres inédites dont plusieurs de grande importance et, de plus, bon nombre [10] de lettres dont les textes, purifiés de leurs erreurs antérieures, sont accrus de paragraphes inédits.

Cet ensemble d'épistoles du philosophe est enrichi des réponses de la plupart de ses correspondants et de six planches en phototypie reproduisant six portraits, en particulier le portrait de Rousseau peint par Ramsay en 1766 et conservé au Musée d'Edimbourg. Il permet de connaître dans tous ses détails véridiques l'existence du malheureux écrivain de janvier à août 1766, alors que, fuyant Môtiers, il s'est réfugié, après un rapide passage à Paris, en Angleterre, en compagnie de David Hume, lequel lui avait promis le repos, et peut-être la fin de ses tribulations.

Rousseau, toujours persécuté par ses ennemis, desservi par Thérèse Le Vasseur, souffrant d'un fâcheux état de santé, l'esprit troublé par des déceptions nouvelles, témoigne bientôt de quelque instabilité de sentiments. On sait qu'au cours de son séjour à Londres, puis à Chiswick, puis chez M. Davenport à Wootton éclata ce que l'on a appelé sa « querelle avec Hume ». Cette querelle précédée d'explications verbales et épistolaires, aggravée par une rupture à la suite de laquelle l'écrivain anglais lança, contre son ami, un *Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau* (1766), avait peut-être pour raisons initiales les divergences de doctrines des deux philosophes. Rousseau cependant invoquait des griefs d'ordres à la fois intellectuels, sentimentaux et matériels. Il reprochait, en particulier, à Hume son attitude équivoque et d'avoir favorisé, soit par d'imprudentes indiscrétions, soit volontairement, étant l'ami des adversaires de l'exilé plus que de l'exilé lui-même, la diffusion en Angleterre d'écrits tendant à le discréditer.

En éditeur soucieux de garder la neutralité dans cette affaire, M. Pierre-Paul Plan dit dans sa préface : « Les textes rassemblés ici... mettent le lecteur en mesure de se faire une opinion sur le bien ou le mal fondé des griefs de Rousseau. » Dans ses notes, il détache, de l'*Exposé succinct* de Hume, les paragraphes qui répondent à ces griefs, au fur et à mesure que Rousseau les expose dans sa lettre capitale du 10 juillet 1766.

Nous avouons avoir une prédilection pour cette méthode historique et critique qui laisse à chacun sa liberté d'appréciation et ne cherche point à influencer le lecteur. L'historien, quand il prend la plume, n'a pas de cause à gagner. Son rôle consiste à présenter des faits dans le meilleur ordre qu'il lui est possible d'établir et sous la forme la plus susceptible de capter l'intérêt. Ni sympathie ni antipathie pour ses héros, voilà, à notre sens, le premier principe de l'historien véritable.

Ce n'est donc pas, croyons-nous, une œuvre d'histoire proprement dite, mais une œuvre de polémique que vient de publier sous le titre : **Jean-Jacques Rousseau ou le démocrate par dépit,** notre distingué confrère du *Mercure,* M. John

Charpentier, car loin d'adopter dans cette œuvre (dont le titre même précise les intentions) l'attitude de la neutralité, il s'en écarte résolument.

M. John Charpentier, en effet, se range délibérément dans ce parti anti-rousseauiste que nous croyions à peu près disparu depuis la célèbre volte-face des Brunetière, des Masson, des Giraud, s'efforçant d'accaparer le philosophe. Il s'y range avec le dessein concerté de présenter Rousseau comme le pire des fripons, et son travail, quelque peu romancé au début, plus voisin des documents dans la suite, est traité avec tant d'habileté dans l'interprétation des faits qu'il donne le sentiment d'être la plus virulente satire que les ennemis du Genevois aient produite depuis longtemps.

Sans doute, M. John Charpentier s'étonnera-t-il de s'être à ce point éloigné de ses buts. Sa préface indique, en effet, qu'il eut, à l'origine, le désir, à la fois innocent, légitime et ambitieux, de « refaire les *Confessions* » en les débarrassant de leurs longueurs, mensonges et inexactitudes, de mettre en lumière la vraie personnalité de son héros et de rendre compréhensible l'influence que celui-ci exerça « autant par son exemple que par ses œuvres ». Par malheur, emporté par la passion, il ne réalisa aucun de ses desseins primitifs. Son ouvrage contient une biographie assez bien informée, mais où tous les gestes et pensées de Rousseau, tous les événements survenant dans sa vie sont examinés de telle manière qu'ils tournent à la confusion du personnage. Jamais ou, du moins rarement, une circonstance atténuante en faveur du perpétuel coupable et celui-ci, tout au long de cette diatribe, est sans cesse et copieusement invectivé. Ses maux physiques eux-mêmes lui sont imputés à crime. Venant immédiatement après MM. Daniel Mornet et Albert Schinz, derniers commentateurs de Rousseau, M. John Charpentier fait doublement apprécier leurs pages compréhensives et sereines.

A la fin de son travail, M. John Charpentier, entre autres gentillesses adressées à l'ombre de Rousseau, écrit ces phrases qui paraîtront entre toutes singulières :

> Jean-Jacques est le premier des écrivains français qui rompt avec la tradition française. Un étranger, a-t-on dit. Mais de quel

pays? La Suisse, Genève. Cela n'explique rien. L'Orient, la terre de la peste et des épidémies dévorantes, voilà la vérité. S'il n'est pas né dans l'empire de Byzance, s'il n'a pas, — que l'on sache, — du sang asiatique dans les veines, c'est vers les pays sensuels et mystérieux que son âme est tournée, ce sont leurs rêveries troubles qu'elle reflète. Est-ce ce que l'on a voulu exprimer en disant qu'il a « changé l'atmosphère morale de la France? »

Plus loin, M. John Charpentier dévoile sa vraie pensée sur Rousseau, pensée hélas! d'ordre politique, lui reprochant, avec une éloquente acrimonie, d'avoir précipité l'effondrement de l'ancien régime, fait appel aux instincts de la brute, substitué l'égoïsme du nombre au désintéressement de l'unité, détruit l'élite aristocratique. Il serait souhaitable que, par quelques bons livres d'histoire des mœurs, on montrât un jour, à tant de gens encore abusés par des mirages, que l'ancien régime s'est décomposé de lui-même, que déjà Louis XIV, dès le deuxième tiers de son règne, était haï de son peuple, injurié et menacé dans la rue, que l'unité est une forme souvent accablante du despotisme, que les pouvoirs publics et l'autorité religieuse s'élevaient avec vigueur, en ces temps fortunés, contre toute nouveauté scientifique capable d'améliorer le sort humain, que l'élite aristocratique, sauf sous le harnais de guerre, était tombée dans un état de bassesse et de corruption infinies et qu'elle n'avait plus d'autre ressource, même si Rousseau n'était point survenu, que celle d'abandonner la place à une autre élite soucieuse, celle-ci, non plus de prolonger l'état de stagnation de l'autre, mais d'agir, d'aérer, de construire.

Il semble tout à fait étrange que le Rousseau des hautes spéculations intellectuelles souffre d'un si grand discrédit, dans certains milieux où l'on fait profession d'honorer le génie, alors qu'un homme énigmatique, souvent désigné comme son singe, et paré du sobriquet de « Rousseau du ruisseau » nous voulons parler de Rétif de La Bretonne, rencontre de nos jours une faveur de plus en plus marquée. Celui-ci, cependant, sous plusieurs aspects, rappelle étonnamment l'autre. Rétif naît d'un villageois adonné au travail de la terre au lieu de naître comme Rousseau, d'un artisan de la ville. Voilà leur seule dissemblance. Elle est notable, mais pas aussi notable qu'on

le pourrait croire, car le même amour de la nature animera les deux hommes. Rétif, à l'exemple de Rousseau, souffre tout jeune d'un déséquilibre d'ordre physiologique. Il traverse une jeunesse tourmentée qui s'appareille en tous points à celle du Genevois. Il s'instruit par bribes, au hasard des lectures, tel Rousseau adolescent. Les problèmes sexuels jouent dans son existence juvénile un rôle pénible. Le pied de Fanchette correspond, dans son imagination lubrique, au fouet qui stimulait le plaisir de Rousseau. Sa vraie initiatrice à l'amour, c'est Mme Fournier — Mme Parangon — identique à certains points de vue à Mme de Warens, la maman de Rousseau, mais, moins hésitant que ce dernier, enclin par nature à se morfondre sous l'orme, Rétif la viole, ne pouvant dans son impatience de mâle attendre qu'elle lui ouvre sa couche, conjoncture qui se serait sans doute produite.

Le parallèle entre les deux hommes pourrait être poursuivi sans difficultés dans le domaine de l'existence matérielle, Rétif ayant par exemple, de son côté, dans d'autres conditions que Rousseau, abandonné ses propres enfants. N'insistons pas. Au moral ils se ressemblent par différentes manifestations de leur caractère. Ils sont l'un et l'autre doués d'une égale tendance à la sensiblerie et d'un goût, plus affecté que réel chez Rétif, de la vertu. Ils sont volontiers bons, généreux même. Rétif, comme Rousseau, dont il se fait l'émule envieux et désobligeant, concevra, parvenu au deuxième tiers de sa carrière, un système politique et social; il se montrera doctrinaire avide de réformer, pour son bien, l'humanité.

Rétif, néanmoins, se différencie de Rousseau par sa prédilection pour la crapule. Nul idéal, aucun désir d'élévation morale dans sa vie. Son œuvre, hors dans sa partie doctrinaire, reflète le plus étroit réalisme; si, de temps à autre, on y rencontre quelque charmant portrait, quelques riantes impressions de nature, le plus souvent on s'y heurte à des peintures du vice sous les formes les plus cyniques.

L'homme reste néanmoins un grand écrivain (le plus grand écrivain du XVIII[e] siècle, a écrit M. Funck-Brentano, son dernier biographe, avec, ce semble, un peu d'enthousiasme admiratif), l'historien des mœurs de son époque le plus véridique

et le plus digne d'être consulté. La vérité sourd de ses phrases et de ses tableaux.

Il mérite donc de ne pas disparaître de notre littérature et c'est à bon droit que les critiques indépendants s'occupent de lui. Le public, par malheur, ne pouvait guère, jusqu'à ces dernières années, prendre connaissance de son œuvre. Celle-ci subsistait dans des éditions anciennes, recherchées des bibliophiles, et par suite difficiles à rencontrer en dehors des bibliothèques. *Monsieur Nicolas, La Vie de mon père* avaient eu des réimpressions récentes, le plus souvent abrégées et vite épuisées.

Tout dernièrement M. Maurice Talmeyr nous a donné, sous le titre : **Le Paysan et la Paysanne pervertis,** un choix de morceaux empruntés à ces deux romans. Ce choix est fait avec beaucoup d'intelligence, de goût et de sens critique. M. Maurice Talmeyr, qui admire grandement Rétif, et non sans valable raison, croit que l'on sert sa mémoire en éliminant de ses écrits les digressions qui en rendent la lecture accablante. Ainsi, des huit tomes formant la publication originale du Paysan et de la Paysanne, a-t-il tiré trois cents pages à son avis essentielles et qui contribueront à grandir le prestige de l'écrivain.

Ce recueil d'extraits, ce florilège peut suffire à quiconque se veut contenter d'avoir des lumières sur une œuvre à peu près inaccessible. Il permettra au lecteur de vérifier si, comme le dit M. Talmeyr, dans une préface excellente où il définit la psychologie de Rétif, son genre et sa méthode d'écrivain, le dit Rétif mérite une place à côté de Balzac; mais le temps semblait venu d'entreprendre une publication de plus vaste étendue où l'on pût rencontrer des textes complets et fournissant une garantie d'exactitude.

M. Henri Bachelin, sous le titre : **L'Œuvre de Restif de La Bretonne,** s'est chargé de cette rude entreprise. Il était, nous dit-on, préparé à un tel travail de science et de patience par une étude approfondie de l'homme et de la totalité de ses écrits. Il y était aussi préparé, ajouterons-nous, par son propre tempérament de romancier réaliste. Le magistral auteur de *Le bélier, la brebis et le mouton,* du *Péché de la Vierge*

et de tant de remarquables récits nous fournissant des images exactes d'une foule de « gens de peu » végétant à la campagne ou à la ville, appartient, par certains côtés, à la lignée de Rétif. Il possède, de ce dernier, l'écriture lente et sûre à l'aide de laquelle il atteint son but qui consiste à peindre pleinement, sous toutes leurs formes et dans toute leur diversité, les groupes humains qu'il observa au cours de sa carrière.

M. Henri Bachelin a dû, pour mener à bonne issue sa tâche d'éditeur, absorber les deux cents volumes de Rétif. Il est revenu de son incursion dans cette œuvre gigantesque à la fois émerveillé et déçu. Il n'est point homme à cacher ses impressions. Il nous les traduit dans la sincère et docte préface qui précède le premier des quatre tomes composant le début de sa publication. D'après lui, bon nombre des ouvrages de Rétif, de l'avis d'ailleurs de Rétif lui-même, ne valent pas la peine d'être lus. Les réimprimer constituerait une absurdité. Il ne faut point lasser la patience du lecteur.

Son dessein consiste donc à éliminer de l'*Œuvre* dont il nous fait le présent tout ce qui manque d'intérêt, de saveur, d'accent, c'est-à-dire de valeur littéraire, mais, par contre, à redonner le jour, dans leur intégralité, à tous les romans ou autres ouvrages, méritant, à des titres différents, de survivre. Nous donnons, en tête de cette chronique, la liste de ces écrits figurant dans les tomes susdits. On y rencontre les fameuses *Nuits de Paris* dont les éléments furent fournis à Rétif par ses promenades nocturnes d'éternel errant à travers mille bouges, boutiques, cabarets, claquedents et au cours desquelles il s'initia à tous les métiers en même temps qu'à tous les mystères de la capitale. *Le Pornographe,* avec d'autres ouvrages extraits de la série : *Les Idées singulières,* offrira au lecteur le visage de l'écrivain anticipateur et réformateur de la société. D'autres récits, comme *La Vie de mon Père,* contiennent les souvenirs de jeunesse du bizarre bonhomme; ce sont généralement les plus agréables.

M. Henri Bachelin publie également le *Nouvel Emile ou l'éducation pratique,* refonte de l'*Ecole des Pères,* qui, dans l'esprit de Rétif, devait faire oublier l'*Emile* de Jean-Jacques, à son avis, indigne d'une si grande renommée. Il faut espérer que l'*Œuvre* comprendra bientôt le volume le plus remar-

quable de l'écrivain, ce *Monsieur Nicolas* destiné à contrebalancer la gloire des *Confessions* du même Jean-Jacques.

L'Œuvre, tirée sous une fort belle forme typographique, embellie de planches hors-texte exécutées avec beaucoup de soin, est enrichie par M. Bachelin d'une excellente bibliographie des éditions originales de Rétif et accompagnée de notes copieuses où l'on trouvera, en outre de renseignements de tous ordres, des notices sur chaque roman compris dans la présente publication. En résumé, travail remarquable, plein de conscience et de savoir et qui fait honneur à son auteur.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charles Le Goffic : *Poésies complètes : I. Amour Breton. Le Bois Dormant. Le Pardon de la Reine Anne* (1889-1903), Plon. — Alfred de Bengoechea : *D'Ombre et d'Azur*, « L'Edition française universelle ». — Yvonne Lenoir : *Avec une Ombre*, Maurice Darantière. — Francis de Miomandre : *Samsara*, « Editions Fourcade ».

De Charles Le Goffic la Librairie Plon réunit en deux tomes les **Poésies Complètes.** *Amour Breton, le Bois Dormant, le Pardon de la Reine Anne* (*1889-1903*) composent le premier. Le Goffic, on le sait, excelle dans les petits poèmes, à forme de complaintes, de rondes et de chansons où s'éplore ou rit tour à tour, languit et se redresse de fierté l'âme nostalgique de la Bretagne rustique et marine, de la Bretagne populaire, de la Bretagne des légendes et de la Bretagne pieuse. Il y sait enclore un art singulier, d'une simplicité émouvante, où rien ne semble composé, préparé, conduit à un effet. Quelle science subtile est nécessaire, et tant de goût dans la discussion, pour atteindre à un pareil résultat ! A se rendre compte du tact qu'apporte le poète à rythmer comme il le sait faire ses vers de dix syllabes et ses vers de sept, on s'émerveille, mais il y faut quelque réflexion, car rien n'apparaît plus ingénu, plus naturel, plus dépourvu de recherche et de travail qu'un morceau de ce genre :

Des dragueurs passaient avec leurs chaluts.
J'ai dit aux dragueurs : « Le vent d'hiver gronde.
Que rapportez-vous de la mer profonde?
— Rien qu'un pauvre cœur qui ne battra plus.

« Un pauvre cœur d'homme, un cœur en dérive,
Rencontré là-bas, devers Ouessant :
Les flots avaient l'air de rouler du sang;
Des filles riaient, pieds nus, sur la rive.

« Et ce sang coulait du cœur transpercé
Et, tout en coulant de la plaie ouverte,
Ses rouges lacis traçaient sur l'eau verte
Le nom de la blanche et froide José... »

Au maniement de l'alexandrin, par contre, je sens chez Le Goffic plus d'effort, d'application, non qu'il n'y réussisse à son gré et selon ses desseins. Des poèmes tels que *Prière à Viviane,* ou le très étrange poème intitulé *Anne-Marie* ne manquent certes point de beauté; ils n'ont pas cependant ce caractère si personnel d'autres poèmes issus en toute spontanéité du cœur du poète, ce sont œuvres de volonté, très réussis pourtant, mais où se sent la volonté. Et peut-être, au second qui est une œuvre de jeunesse, l'exemple de François Coppée s'impose-t-il au souvenir du lecteur, de même qu'en le très précieux et délicieux *Epithalame* celui de Paul Verlaine. Qu'importe si, comme c'est ici le cas, de la fusion des influences — et celle des poésies du peuple est à coup sûr prédominante — naît enfin une réelle et sûre originalité?

De sonnets en majeure partie se forme le recueil de M. Alfred de Bengoechea, **D'Ombre et d'Azur,** mais non pas exclusivement. L'auteur se complaît à s'essayer à des rythmes très divers; il ne dédaigne pas l'ode coupée de mesures brèves et vives, ni la hautaine terza rima, ni le long poème votif ou de souvenir amoureux ou sacré. Qu'on ne se trompe à la sonorité de son nom, dont l'art français d'ailleurs s'était déjà illustré précédemment, on n'y rencontre point des exercices faits consciencieusement par un lettré étranger. A. de Bengoechea est de culture profondément française et parle notre langue comme sa langue maternelle. Aucune de ses difficultés ne lui est inconnue ou plutôt, s'il s'en doute, il ne s'y fourvoie jamais. C'est un écrivain français, avec des ascendances plus ou moins lointainement espagnoles ou colombiennes, et cela est fort précieux, apportant au trésor de notre lyrisme un accord particulier qui l'enrichit. Je place, hors

pair, dans ce volume, le poème initial *Stances*, où le poète fait revivre la noble figure de son père,

> ...écoute, la nuit descend, l'ombre s'envole,
> La mer n'est plus qu'un reposoir
> Où dans l'or apaisé de sa courbure molle
> S'étirent de longs oiseaux noirs...

le poème *Heures, Ode, Soir Basque*, si crépusculairement lumineux et tendre, et peut-être surtout *Voyages*, souvenir des Antilles et des Andes, du fier royaume qui reçut le nom de Grenade nouvelle et où, nid farouche, étale ses toits au fond d'un cirque de montagnes la ville ancestrale, Bogota.

Les sonnets, ceux des Andes, ceux dédiés aux peintres d'autrefois, espagnols et français, sont superbes ou miroitants, selon le cas, parfois à mon gré un peu lâches de facture, très variés, imagés, mouvants et toujours sûrs comme il convient.

Curieux poèmes comme impromptus ou modelés sur l'humeur et les fantaisies de l'instant, croirait-on, ceux que signe, **Avec une Ombre,** Mlle Yvonne Lenoir.. Ardeurs et méfiances, inquiétudes soudaines ou prolongées, offre de soi, connaissance de ses sensations au point de rappeler parallèlement le Poème de Moi-même de Walt Whitman. Le vers jaillit tout spontané, chante ou danse de son rythme propre, sans pause ni arrêt, se replie, s'élance et soudain est rompu. Amour, amitié, bon accueil, l'auteur en est enivré, et ombrageux se reprend, lamente un peu, puis sourit. Ou bien elle se suppose malade, croit prochaine la mort, déteste ce qu'elle a aimé, fuit la maison de son enfance et de ses premières pensées. La voici en Italie, elle s'y plaît aux voluptés de la langue, des villes caressantes, un peu molles, mais se refuse à l'ascendant sévère des cités anciennes plus fortes et redoutables dans le passé, comme Florence, comme Sienne. Le plus souvent le vers libre se construit autour d'un octosyllabe facile et très souple, parfois l'hexamètre impose sa mesure plus grave. Tous les dons, Mlle Yvonne Lenoir les porte en son cœur anxieux et ardent. Quand elle y joindra la patience et la discipline, elle poursuivra avec aisance, si elle le veut, les plus hauts desseins.

La sensibilité la plus gracieuse, le charme d'une imagination qui vivifie d'intentions, de pensées fraîches et neuves, de désirs harmonieux les moindres objets, les animaux futiles, les plantes, une haleine du vent, les étincelles diaprées du sable et de la poussière, qui s'étonnerait, ayant lu ses subtils et lumineux romans, de retrouver de telles qualités aux poèmes en prose que groupe Francis de Miomandre sous ce titre d'ensemble **Samsara**?

On ne tient rien. Le temps que tu détournes les yeux, celle que tu as laissée à la fenêtre, peignant ses beaux cheveux dans le sel et l'azur, a disparu, avec la fenêtre même, et la maison...

Sur la place vide, le mimosa, devenu fou, jette à pleines poignées son or dans la poussière.

De petits tableaux vifs, résumant en peu de lignes prestes et colorées une sensation profonde de l'âme, on en rencontre à chaque instant dans les récits, les contes combinés non sans malicieux desseins par Francis de Miomandre; seulement, à être ici présentés isolément, séparés des incidents particuliers qui en suscitent l'image, ils gagnent doublement, de ne s'appliquer plus comme une conclusion à des faits restreints et conventionnels, et surtout sans doute de ne se rebeller jamais, bien au contraire, contre le bienfaisant apport du rythme par quoi ils trempent dans l'universel et y replongent l'entendement. Ce rythme demeure flottant et indéfinissable sans doute, mais il domine, il évolue au gré de la pensée et de l'image; il s'approfondit en gravité, il accueille la pointe spirituelle, aiguë parfois jusqu'à n'être qu'un vain concetto, mais c'est rare, car Francis de Miomandre a l'esprit délicat non moins que sensé, et il ne se dépense guère en propos dépourvus de goût et de portée. Sa méditation monte souvent très haut, elle émeut, elle éclaire, elle emplit l'âme de joie, moins amèrement certes, mais aussi amplement que certaines pages de Baudelaire, je n'en veux pour garants que le poème initial : « Toutes choses dans le tourbillon de ce qui est et de ce qui n'est pas... » — et cet autre, en lequel je vois un sûr et pénétrant chef-d'œuvre : « Vous ne m'échapperez pas, même si vous vous réfugiez sur les doux territoires de la folie. O nuages, ô fumées, c'est donc vous! chevelure infinie, accent

de la persuasion, main plus brûlante qu'une torche sous la cendre... » Je ne puis citer d'un bout à l'autre... « Vous ne m'échapperez pas, images cueillies sur les fossés cernant la citadelle de la ville interdite : nuages fondants du demi-sommeil... »; etc., etc..., et puis, et puis la Matière intervient; l'atome se lève; les mouches de la corruption et du doute, que sais-je? Brusquement « la Raison revient, froide comme l'aurore du premier jour du monde, sur le désert de la Pensée ».

Quel drame est plus significatif, et en nous qui choyons et adorons nos mirages et les décors de notre idée, plus tragique et plus douloureux?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Rostand : *Journal d'un caractère*, E. Fasquelle. — Lucien Fabre : *Le Paradis des amants*, Librairie Gallimard. — Maurice Magre : *Le sang de Toulouse*, Librairie Fasquelle. — René Maran : *Le cœur serré*, Albin Michel. — Mémento.

M. Jean Rostand prend soin de nous dire, dans l'avant-propos de son **Journal d'un caractère,** qu'il n'a « mis, ici, ni plus ni moins de lui-même que dans ses autres livres ». C'est qu'alors il a mis beaucoup dans ceux-ci, car pour objectives que soient, par leurs tendances, les maximes dont il a composé sa nouvelle œuvre, elles ne sauraient procéder que des réactions de son caractère et de son tempérament devant la vie. C'est à ce titre qu'on en pourra trouver l'analyse à sa place, sous la présente rubrique, le roman adoptant aujourd'hui toutes les formes. M. Jean Rostand est un esprit classique, certes, et qui sait généraliser de l'individu à l'homme. Mais le représentant de l'espèce est encore très particulier dont il définit l'attitude à l'égard de l'orgueil, de la création littéraire, de la nature de l'être, de la sensibilité, de l'amitié, de l'amour et de l'égoïsme. Point n'est besoin que M. Jean Rostand se fasse confidentiel et consigne dans un cahier vert, rose ou gris, les menus événements de son existence pour que nous sachions par le livre qu'il intitule pourtant « journal », qu'il est écrivain, misanthrope, et de surcroît fort instruit de science positive. L'orgueil dont il parle dès les premières maximes de son recueil, avec cette

profondeur que l'expérience seule peut donner, voilà son péché capital — et, si vous voulez, son vice essentiel ou la rançon de sa supériorité. Orgueil inquiet, comme juste, et qui le rabaisse au moins autant qu'il l'élève, mais que je crois bien que son scepticisme empêche de s'épurer jusqu'à devenir humilité. « Mais moi que la science, à la tétine amère — A nourri de son lait noir... », disait Jean Richepin dans *Les caresses;* et M. Jean Rostand, s'il ne laissait à son frère Maurice de parler en vers ,pourrait s'exprimer ainsi, à son tour. De nier l'immortalité l'induit, d'ailleurs, à donner raison à ceux qui préfèrent le succès immédiat à la gloire à venir. Si « tous les finis se valent », et si tout est éphémère, quelle duperie, sans doute, de faire plus de cas « d'un bruit que l'on n'entendra pas » que des applaudissements dont on pourrait s'enivrer de son vivant? Sans compter les bénéfices matériels que l'on recueille de la réussite... Chose étrange, cependant! Ceux-là à qui le public et la fortune sourient voudraient être assurés que la postérité leur sera fidèle... Je sais bien ce que M. Jean Rostand me répondra, avec un haussement d'épaules désabusé, et mon intention n'est pas de discuter avec lui des causes d'une contradiction si singulière... Je me borne, seulement, à signaler, en passant, à quoi la logique du matérialisme aboutit. Si ledit matérialisme fait encore assez bonne figure, moralement parlant, c'est qu'il est tout imprégné de spiritualisme. Mais laissez le temps accomplir son œuvre. On en voit, déjà, les effets dans la qualité de ce qui s'écrit et se peint aujourd'hui. Enfin, M. Jean Rostand est douloureux, déchiré. Pessimiste. Rien de plus difficile, assurément, pour un homme intelligent que de ne pas l'être, l'optimisme faisant, en général, assez bon ménage avec la sottise. Mais la sagesse, en nous élevant au-dessus des contingences, nous dégage de ce qui nous affectait. M. Jean Rostand n'a pas franchi l'étape au delà de laquelle la sérénité règne. Il n'en détient pas moins *sa* vérité. Elle est triste. Renan nous faisait grâce, encore, de l'incertitude à l'égard de celle qu'il entrevoyait. Lui point. Ecoutez-le : « Les idées dont je vis, dit-il, seraient peut-être mortelles à la société humaine. » En quoi il se trompe, car ces idées-là — et que je crois depuis longtemps en circulation — tout dépend de la façon dont on

les interprète, et surtout dont on les applique... Mais à le voir poursuivre et traquer partout l'idéal, il me rappelle ce chirurgien qui déclarait n'avoir jamais rencontré d'âme sous son scalpel. Or, la subtile Psyché, pour lui échapper, comme elle se dérobe à M. Jean Rostand, n'en est pas moins très réelle, et il se pourrait qu'elle nous ménageât, encore dans l'avenir, quelque surprise. « Il me plaît, dit M. Jean Rostand, que la réalité, en bafouant mon idéal, accroisse mon mérite de lui rester fidèle. » Au fond, c'est un stoïcien sentimental, et non sans quelque panache, genre Cyrano. Ecoutez-le encore, et reconnaissez le sympathique accent de son père : « J'ai l'horreur de ces noblesses qui rapportent. » Il est généreux, indulgent ou pitoyable, malgré sa lucidité féroce et dont il exerce, surtout, la cruauté contre lui-même. Quelle hardiesse dans sa volonté de ne pas se mentir, et comme il s'écorche, pour mettre à nu son moi véritable! De là, l'espèce de répulsion que lui inspire l'obscurité (faut-il dire l'*obscurisme?*) « Beaucoup ressentent la clarté comme un outrage », écrit-il. Il n'est point de ceux-là. « On ne saurait être complaisant à l'obscur quand soi-même on s'impose la torture de s'énoncer clairement. » Et il cite l'exemple d'Aristippe à qui l'on proposait une énigme, et qui se refusait de débrouiller une chose, obscure seulement par la façon dont elle était embrouillée... Nous connaissons cela, et comment on crée l'illusion du mystère à l'aide d'artifices syntaxiques... « Il s'agit d'être clair, non d'être compris », énonce excellemment M. Jean Rostand. Mais sans pour cela qu'il s'ignorât, ni qu'il se trompât sur les mobiles profonds de ses pensées ou de ses actes, on voudrait qu'il fût moins obsédé par la crainte d'être victime de quelque ruse de son démon. On voudrait... tout en se louant, pour les lettres, qu'il en aille autrement, car il y a une beauté pascalienne dans la confrontation qu'il poursuit entre le vrai et le faux de son être, ou ce qu'il croit tel. Nous lui devons d'admirables formules, et vigoureusement frappées. « Nous passons notre temps à envier des gens que nous ne voudrions pas être. »— « J'estime l'écrivain qui s'égare dès qu'il invente. » — « On est déjà presque un écrivain quand on n'écrit pas pour écrire. » — « Il faut se garder de rivaliser ses inférieurs, on est battu d'avance. » — « Le faible souffre

de mécontenter des gens dont la mort le laisserait insensible. » — « Rien ne demande à être distrait comme le bonheur », etc... Ce sont maximes de penseur et de psychologue, à coup sûr; d'ironiste, parfois. D'écrivain, toujours.

J'ai trouvé très dramatique et, par instants, malgré quelques longueurs ou des superfluités, d'une grande beauté, le nouveau roman de M. Lucien Fabre : **Le Paradis des Amants** qui se passe en 1900, dans les Cévennes, au milieu d'une atmosphère de vie campagnarde et seigneuriale remarquablement évocatrice. Le sujet en est, chez une jeune fille de vieille souche, la lutte entre la luxure et la foi, et le triomphe de cette dernière, après de violentes péripéties. Claire de Thuriès s'est laissé corrompre, en effet, à la veille de prendre le voile, par un diplomate qu'elle a rencontré dans un milieu intellectuel, Claude de Kérohan. C'est en se jouant que ce Claude — qui est bien le type le plus accompli de don Juan esthète que notre époque ait engendré — a fait sur elle l'épreuve de sa séduction. Nous avons tous rencontré le personnage dans les salons d'aujourd'hui, et il faut tenir compte à M. Fabre d'avoir été le premier à le faire entrer dans la littérature romanesque. Claire s'est donc donnée à ce beau garçon nochalamment pervers, qui sait s'interrompre de débiter des galanteries à une femme pour admirer les tons de la lumière ou faire de l'érudition, et humiliée par la faiblesse qui l'a perdue, par la folie de son corps trop serf du plaisir, elle s'est enfoncée désespérément dans l'horreur et les délices de sa faute. Elle s'est livrée, entre temps (ou entre tant, comme eût dit Paul Souday) à une tentative de suicide, mais s'est aperçue, alors que Claude semblait s'émouvoir, qu'il perdait de son influence sur elle. Au cours d'une retraite qu'elle fait, durant une absence de son amant, elle retrouve, non la paix, mais le chemin de la paix. Au vrai, comme le subtil Claude ne laisse pas de le remarquer, au ton des lettres qu'elle lui écrit : elle devient, peu à peu, *elle-même*. Une transformation organique s'opère en elle, qui la libérera tout à fait, le jour où sa faute aura été rédimée. Par qui? Par son frère, hélas! Cet être doué, mais scrupuleux et velléitaire, en même temps que dévoré d'orgueil, qui s'est fait de la religion un instrument d'auto-destruction, se tue à la chasse d'*une balle*

au ventre, après avoir découvert la culpabilité de sa sœur. J'avoue ne pas goûter beaucoup le symbolisme de cette mort. Mais il y a, Dieu merci! dans le roman de M. Fabre, des pages d'une meilleure venue, et notamment celles où Mgr de Thuriès, l'oncle de Claire, débride l'abcès moral de sa nièce, et met à nu l'âme d'un abbé, trop curieux d'analyser saint Augustin... M. Fabre, qui avait montré dans *Rabevel* des qualités de romancier balzacien, se révèle profond psychologue dans le présent récit. Avec un peu moins, je ne dirai pas d'emphase, mais de parti-pris dans l'accentuation du trait qu'il juge caractéristique, avec plus de discrétion, ou de réticence, si l'on préfère, il atteindra à la maîtrise.

Rien d'étonnant que M. Maurice Magre, qui est mystagogue, ou plutôt bouddhiste, se soit intéressé à l'hérésie albigeoise et qu'il en ait écrit une histoire romancée sous ce titre : **Le sang de Toulouse.** Comme il le dit quelque part, en note, au cours de son récit, « les origines de la religion albigeoise sont obscures ». Une des hypothèses les moins connues, ajoute-t-il, « est celle qui attribue à l'apôtre Barthélemy les premiers fondements de l'hérésie. » Barthélemy, que Jésus envoya évangéliser la Perse et les Indes, aurait été instruit, au lieu d'instruire, dans ces contrées lointaines, et serait revenu à Hiéropolis, en Phrygie, prêcher un enseignement différent, en bien des points, de celui de son maître... Je ne sache pas, toutefois, qu'à l'exemple des Boulgres, il ait professé que le mal existe au même titre que le bien; mais il est possible qu'il ait cru, comme eux, à la réincarnation. Pour les Cathares, en tout cas, il faut bien reconnaître qu'ils constituaient un danger social, en répandant des doctrines purement communistes, et en affirmant, en particulier, que l'on pouvait se livrer à tous les déportements, durant son existence, sans risquer de perdre l'âme, du moment qu'on recevait le *Consolamentum* d'un Parfait, sur son lit de mort... Que la répression d'Innocent III ait été féroce, d'autre part, qui le contesterait? C'est, du reste, à le montrer que M. Magre qui s'attriste de la ruine d'une civilisation charmante, quoique efféminée, s'est appliqué dans son ouvrage, très documenté, et qui relate tout au long, de l'assassinat du Légat Pierre de Castelnau, jusqu'au sinistre épisode d'Ornolac, la croisade de Simon de Mont-

fort. L'erreur du Pape fut de laisser dégénérer en lutte politique une expédition qui n'aurait dû avoir pour objet que la défense des intérêts spirituels de la Chrétienté. Des convoitises s'éveillèrent qu'il ne sut pas décourager; mais ce fut le roi de France, en définitive, qui tira parti de l'aventure. Narré à la première personne, le récit de M. Magre enveloppe de sensualité son éloquence verveuse, et l'on en goûtera, surtout, les pages descriptives.

On pourra trouver étrange que M. René Maran, l'auteur de *Batouala*, ait écrit ce roman, tendrement craintif, qui s'appelle **Le Cœur serré.** Mais c'est qu'on aura oublié que les sensibles se livrent d'autant plus facilement à des esclandres, ou se donnent d'autant plus volontiers des airs de tout casser, qu'ils sont plus timides... Quoi qu'il en soit, nous voilà loin, avec *Le Cœur serré,* des tam-tams qui avaient offusqué tant de gens, lors de la publication, et du couronnement par les académiciens Goncourt, du roman nègre de M. Maran. Son héros (lequel a peut-être des liens de parenté avec son auteur) est un être doux que ses parents mettent, enfant, en pension dans un lycée, et qui ne sort de captivité que pour soigner sa mère, et se soumettre, jeune homme, à la tyrannie de cette malade, en renonçant — après une décevante expérience — à la jeune fille qu'il aime. M. Maran narre, avec simplicité et délicatesse, cette humble histoire qu'eût aimée (je le dis sans malice aucune) le bon François Coppée.

Mémento. — On peut tenir le roman de M. Serge de Chessin, *Svea* (Flammarion) pour un supplément au *Jérôme* de M. Maurice Bedel, puisque c'est en Suède qu'il se passe, et puisque le héros — qui en est un diplomate — passe son temps dans la société des femmes. Il y a de l'observation et des détails piquants sur « les Français du Nord » dans ce roman un peu grêle, mais agréable. — *Marie-Galante*, par M. Jacques Deval (Albin Michel) est l'histoire d'une malheureuse prostituée, en butte, près du canal de Panama, aux intrigues de trois espions : un Japonais, un Américain et un Allemand. Histoire attachante, émue et pittoresque — brillante, trop peut-être, à mon gré. — Conformément à son titre, *Tréponème,* par M. Marc La Marche (Editions de la Jeune Académie) nous entretient des méfaits du microbe de la syphilis. Le héros en est un docteur qui inocule ledit microbe à des sujets nerveux et cérébralement prédestinés, pour faire d'eux

des hommes de génie, en un tournemain. On lit avec curiosité ce récit cagliaresque.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Belle Hôtesse de Goldoni, version française de Benjamin Crémieux, Théâtre Tristan Bernard. — *La Tragédie d'Alexandre,* pièce en dix tableaux de M. Paul Demasy, Comédie-Française.

Mme Pitoëff appartient à la classe redoutable des femmes intelligentes. Elle comprend ce qu'elle joue et elle croit pouvoir jouer tout ce qu'elle comprend, quand bien même ce serait nettement en dehors de ses moyens, qui sont limités. Si elle s'appliquait à demeurer entre leurs bornes, elle serait sûre à tous les coups de l'assentiment général. Elle le recueillit à diverses reprises, m'a-t-on dit, mais par une mauvaise fortune je n'ai jamais pu la voir dans ces occasions-là. On m'a parlé de *L'Oncle Vania,* de *Lilium,* comme d'ouvrages qui lui auraient fourni d'excellents rôles. J'allais fort peu au théâtre quand elle les joua. Par contre, je l'ai vue dans certaines pièces dont le choix même impliquait quelque chose pour quoi je n'ai pas grande sympathie. En effet, en abordant, hier, *Maison de Poupée,* aujourd'hui *la Locandiera,* demain, dit-on, *la Dame aux Camélias,* elle paraît animée par l'effort de rivaliser avec le souvenir que plusieurs illustres comédiennes disparues ont laissé de leur interprétation de ces rôles, et c'est de rôles, plus que de théâtre, qu'elle se montre soucieuse. Or quand un comédien se préoccupe avant tout de rechercher des rôles où il montrera ses talents, il entre dans un mauvais chemin. Sans doute, en agissant de la sorte, Mme Pitoëff pense-t-elle se mettre sur le plan de la Duse, de Sarah Bernhardt ou de Réjane. C'est un plan où l'on doit être porté par le consentement général et où l'on ne doit pas se hisser soi-même. D'ailleurs c'est une vaine entreprise. Les grandes interprétations anciennes ne sont pas des records que l'on peut battre à trente ans de distance. Ce sont les résultats exquis, mais chancelants, de cette étrange collaboration qui se noue entre un artiste et son auditoire à propos d'une œuvre qui correspond à leur sensibilité commune. Ce n'est point dans leurs grands rôles qu'il faut essayer d'égaler les

comédiens morts. Si vous valez Talma, vous n'enthousiasmerez pas nos contemporains en leur jouant *Cinna;* si vous valez la Duse ou Sarah Bernhardt, jouez-nous autre chose que *Théodora,* que *la Femme de Claude* ou que *la Seconde Madame Thackeray.*

Mme Pitoëff considère que le divertissement qu'il faut offrir au public, ce n'est plus *Maison de Poupée, la Locandiera* ou *la Dame aux Camélias,* mais Ludmilla Pitoëff dans *Maison de Poupée,* dans *la Locandiera* ou dans *la Dame.* Se rend-elle compte de l'exiguïté du public qui s'intéresse à ces petites curiosités dramatiques? Et que ce public se compose de deux parts : les adorateurs vieillis des astres d'autrefois, d'un côté, aux yeux desquels elle est battue d'avance, et de l'autre côté ses jeunes adorateurs qui comprennent difficilement qu'elle passe son temps à remettre au jour des ouvrages périmés, momifiés, vieillis, bref à reviser la valeur de soi-disant chefs-d'œuvre qui vivent sur leur réputation.

Car enfin *la Locandiera,* **la Belle Hôtesse,** comme Benjamin Crémieux souhaite qu'on dise désormais, ce n'est peut-être pas quelque chose de très, très important. Goldoni, mon Dieu! C'est quand Stendhal a cessé de le comparer à Molière qu'il l'a bien jugé. Il avait traduit une de ses comédies : *Zélinde et Lindor,* et l'on vient précisément de nous remettre sous les yeux le texte de cette traduction : « *La vérité dans les sentiments et le naturel dans l'expression sont les caractères de cet auteur.* » Voilà ce que Beyle trouve de mieux à dire sur Goldoni. Or la vérité dans les sentiments, nous ne la voyons guère dans cette *Locandiera* qui est bien toute conventionnelle, et le naturel ne nous semble pas la vertu essentielle de Mme Pitoëff. Elle est le maniérisme même, et son maniérisme est mélancolique. Elle a une certaine grâce pensive et réfléchie, un regard pathétique de victime, une voix chantante, timbrée pour les récriminations de la sensibilité. Sa parole est lente et trop modulée. Elle n'a point de force, de brillant, ni de dehors. Son charme est élégiaque, ce n'est pas une brûleuse de planches. Dans une troupe bien composée, les grands premiers rôles ne devraient pas lui revenir. Il faudrait qu'elle tînt les ingénuités dramatiques. Mais on ne sait plus guère aujourd'hui ce qu'est une troupe bien com-

posée et, dans cette ignorance, dès qu'un comédien a quelque mérite on le tire au premier plan sans remarquer que c'est souvent au second qu'il prendrait tout son relief. Mme Pitoëff serait une remarquable artiste de second plan. Si elle jouait Aricie à côté de Phèdre, Eliante à côté de Célimène et que la protagoniste, sa camarade, ne fût pas de très haute classe, elle la mettrait dans sa poche. Son talent, qui est réel, est fait pour briller par rapport à d'autres, mais il ne lui permet pas d'occuper la scène à elle seule : il faudrait un système étudié de relations pour la mettre heureusement en valeur, et toute son intelligence ne lui permet pas de suppléer à cet entourage qui la ferait briller.

Surtout quand elle se présente dans un rôle aussi peu fait pour elle que la Locandiera. La Locandiera, la Belle Hôtesse, la Patronne de garni, est une commère qui doit avoir de la gorge et de la voix; c'est une figure appétissante de séductrice populaire. Elle veut exercer son pouvoir sur ceux qui ne s'y soumettent pas de bon gré, elle les berne tous, empoche leurs écus, pour épouser le domestique qui l'aide à faire marcher son commerce. Elle crie, elle court, elle chante, mais elle est sans vie profonde : c'est une figure de répertoire où Mme Pitoëff avec ses grands yeux, sa voix douce, sa sensibilité, sa parole lente et son air pudique, ne parvient pas à s'accorder. Son intelligence lui permet de saisir tout ce qu'il y a dans cette figure conventionnelle, elle saurait assurément l'enseigner à des élèves, non point la restituer à une salle pleine.

§

La tragédie d'Alexandre n'est pas une tragédie, malgré l'assassinat qui la termine. C'est une comédie excessivement ennuyeuse.

Mais comme nous nous laissons facilement aller à nous ennuyer à ce qui est tragique, nous nous trouvons, par esprit de symétrie, enclins à trouver tragique ce qui nous ennuie. Cependant il n'y a point de tragédie véritable en dehors des ouvrages qui suscitent notre terreur ou de ceux qui remuent notre pitié, et l'on ne voit rien dans la tragédie d'Alexandre

qui puisse répandre dans l'âme du spectateur ces grands sentiments élémentaires.

Non point que ce qui fait le ressort de cet ouvrage manque d'intérêt, il s'en faut. Le cas des jeunes gens à l'ambition desquels l'existence des pères met obstacle est un thème d'une belle généralité. Et Molière l'a décrit d'un trait puissamment comique quand le fils d'Harpagon, parlant de ses pareils qui souffrent de se sentir contenus par leurs pères, prononce cette phrase célèbre : « On s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent. »

J'admets qu'Alexandre, Alexandre le Grand, fils de Philippe roi de Macédoine, s'exprime autrement que Cléante et que l'impatience d'un prince héritier, l'impatience delphinienne soit d'une autre sorte que celle qui dévore un petit bourgeois pressé de gaspiller un héritage. Mais Alexandre était-il bien le personnage qu'il fallait choisir pour la peindre? Voici un gamin qui, après une brouille passagère avec un père fou de lui, va se voir en possession du trône à vingt ans. A-t-il eu seulement le loisir de le désirer? Si l'on veut voir l'impatience de régner sous un jour éclatant, il faut chercher ailleurs. Pensons à Louis XI, dauphin jusqu'à trente-trois ans, et dans quelles circonstances! Pensons à Frédéric le Grand, prince héritier jusqu'à vingt-huit ans, mâchant et remâchant une affreuse haine filiale; voilà des fils de rois en qui s'était jouée avec intensité ce que M. Demasy appelle la « Tragédie d'Alexandre ».

S'il ne s'est point servi d'eux pour l'analyse qu'il voulait faire de ce sentiment, c'est d'abord parce qu'entre un auteur et son sujet il y a une sorte de convenance personnelle qui ne peut se comparer qu'avec l'amour et qui ne se discute point : il a sans doute eu le coup de foudre pour Alexandre. C'est ensuite parce qu'en situant ses personnages dans un passé que l'absence de documents rend presque légendaire, il a pensé dépouiller son sujet de tout caractère anecdotique et lui conférer une généralité supérieure; il a rêvé de drame pur. C'est un rêve qui ne manque point d'élévation et l'on se sent animé d'une sympathie préalable pour un auteur qui marche si loin des chemins fréquentés par ceux qui poursuivent le succès en offrant au public les distractions les plus basses. Mais suffit-il

de nourrir des desseins élevés si l'on ne fait point passer cette élévation dans l'ouvrage que l'on réalise? Je préférerai toujours pour ma part une chose modeste et réussie, à une entreprise ambitieuse qui avorte.

Je crois bien que l'échec de M. Demasy a été total. Je ne pense pas que son nom allongera jamais la liste des tragiques français qui, on le sait, compte à peine trois noms, ni que sa pièce se joindra à la demi-douzaine de tragédies qui se maintiennent au répertoire.

Non qu'elle soit dénuée de tout mérite. On y remarque au contraire une sorte d'éloquence qui convient assez bien au dessein tragique. Le discours a parfois de l'éclat; il tombe parfois aussi dans l'obscurité et la suite des pensées ne s'expose pas toujours avec une parfaite conséquence. L'auteur oppose-t-il deux personnages, leur dialogue ne manque pas de vigueur, mais dès qu'il en groupe trois, quatre ou davantage, il ne parvient que difficilement à soutenir leur ton et à les faire vivre.

Il faut convenir qu'il est terriblement desservi par ses interprètes, ou plutôt par son metteur en scène. A vrai dire, on a l'impression très nette que, dans cet illustre théâtre qu'est la Comédie-Française, il n'y a point de metteur en scène. Tant que les acteurs ne sont que deux, cela peut aller : deux comédiens expérimentés parviennent toujours à se tirer d'affaire tout seuls. Mais dès que des comparses et des figurants entrent en jeu, tout part à la dérive ou se fige dans le ridicule. On voit notamment vers le milieu de l'ouvrage une scène, où des hommes casqués tirent des épées et agitent des coupes, qui est la plus désolante du monde. Le style opéra de province y atteint un développement que l'on ne croyait plus possible.

La chose frappe d'autant plus que l'on fait par ailleurs de touchants efforts pour présenter l'ouvrage à la moderne. Je veux dire à la mode d'il y a quinze ans, car à la Comédie-Française on tient pour nouveauté ce qui a été longuement éprouvé ailleurs. Ce ne sont que rideaux flottants, qu'escaliers inutiles, que tentures entr'ouvertes du meilleur genre Vieux-Colombier. Et c'est bien dommage. Il y a un style Comédie-Française dont on ne devrait pas se départir et qu'il faudrait

soigneusement conserver. Nous retrouverons l'occasion de l'analyser. Les acteurs heureusement conservent le ton de la Maison dans toute sa plénitude.

Je n'avais pas eu l'occasion de voir Mme Delvair depuis une vingtaine d'années. Ce fut un vrai plaisir pour moi d'admirer de nouveau sa dignité, la beauté de ses mouvements, la justesse de sa voix. Ah! me disais-je par moment, au lieu de ce texte ingrat, que j'aurais d'aise à lui entendre dire : *Asseyez-vous, Néron,* ou bien : *J'ai voulu voir, j'ai vu.*

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

SYMBOLIQUE. — Georges Lanoë-Villène, *Le Livre des Symboles*, Dictionnaire de Symbolique et de Mythologie. (Lettres A à C), Bossard, 1927-1930, 4 vol. — René Guénon, *Le Symbolisme de la Croix*, Editions Véga, 1931.

Un **livre de symboles,** fût-il conçu seulement sur le plan de l'ésotérisme, serait fort souhaitable pour l'intelligence de la culture humaine. Mais projet de réalisation ardue : ce qui est symbole pour les uns est objet concret pour d'autres, quelquefois du même milieu; et combien d'objets concrets peuvent être pris pour symboles par quelque secte ou quelque poète! Où s'arrêter dans la présentation des faits religieux, cultes ou mythes, des données linguistiques, de l'histoire comparative des idées?

Comme dictionnaire de mythologie l'ouvrage de M. Lanoë-Villène sera plus que rudimentaire; il ne considère que les mots français désignant des symboles. Il gagnerait donc à se présenter comme dictionnaire de symbolique, ni plus ni moins. Restreinte de la sorte, l'entreprise reste étriquée, faute d'information suffisante sur la Kabbale, sur l'Egypte, l'Iran, l'Inde, l'Extrême-Orient...; ce qui signifie qu'un tel travail ne saurait être mené à bien que par la collaboration de divers spécialistes. La documentation asiatique ici fournie n'utilise presque aucun travail vraiment moderne.

Les sources gréco-romaines, avec une importance particulière prêtée à l'encyclopédie de Pline, forment donc le fond de ce dictionnaire. Elles suffisent à lui donner de la valeur, et il faut espérer que nous verrons se poursuivre assez vite un si utile répertoire. Ayant rendu hommage au gros

travail que requiert l'entreprise, qu'il nous soit permis d'objecter quelques remarques parmi bien d'autres possibles.

Pourquoi l'article « brahmanes »? De quoi ce mot passe-t-il, dans un usage courant, pour le symbole? et l'étrange étymologie invoquée, au lieu de la racine *brh* (croître)? On s'étonne de certaine allusion au nirvâna à propos de « l'hellénisme ancien » (L 10). On cherche en vain dans les pages consacrées au char le symbolisme solaire. On est plus surpris encore de cette affirmation, qu'il n'y a pas de symbolique du cœur dans l'antiquité; que l'auteur se remémore, dans le Brahmanisme, le cœur des vivants et le soleil du cosmos, mis en parallèle, et qu'il veuille bien se reporter au suggestif ouvrage de Piankoff, *Le cœur dans les textes égyptiens* (Geuthner).

Pour **René Guénon** le symbolisme n'est pas un objet de recherche, mais de justification. Le donné, sous ses formes multiples, ne fait qu'exprimer le Principe et ses lois éternelles. La science du Principe, c'est la métaphysique, dont l'auteur possède la clef. Rien de plus simple dès lors que de découvrir partout dans la multiplicité des phénomènes ou parmi le disparate des traditions des expressions figurées de la réalité absolue. Impossible qu'il n'y ait pas concordance, sous des aspects et en des langages différents, entre les mythes ou les schèmes d'intelligibilité dont usèrent Hébreux, Grecs, Hindous, Chinois, Musulmans. Le *yin* et le *yang, prakriti* et *purusha,* l'androgyne... ne peuvent pas ne pas approximer une même essence foncière.

Pour demeurer à l'aise en ce dogmatisme, l'auteur n'a cure de fouiller dans l'investigation anthropologique. Libre à Frazer de chercher à l'infini la confrontation des mythes; aux sociologues de mettre en parallèle des civilisations hétéroclites. Qu'on ne doute pas plus de l'unicité de l'esprit que de l'absoluité de l'ontologie; il est sûr *a priori* que la théorie des trois gunas se peut superposer à la représentation du Buisson ardent, et que le svastika équivaut à la croix. Pour préciser le dernier mot des symboles les plus disparates, R. Guénon n'a qu'à s'enfermer dans ses propres ouvrages et à les commenter l'un par l'autre. Les gens qui prétendent comprendre à force de connaître, et qui prennent de l'information dans

l'ordre de l'histoire tournent le dos à la Vérité. Qu'ils approfondissent une des traditions qui répètent la Tradition unique, ils atteindront à moins de frais et plus sûrement le tréfonds des choses.

On sait quel mépris digne des surréalistes R. Guénon professe pour la science et pour l'histoire. Mais il serait injuste de ne rappeler que cet aspect de sa pensée, sans rendre hommage à son sens pénétrant des cultures orientales. Comme par ailleurs tout se tient dans l'humanité, comme l'Eurasie, tellement dégingandée, fut cependant toujours solidaire dans ses diverses parties, il est salutaire de suggérer des affinités étroites entre les diverses modalités de l'esprit humain. Connaissance et compréhension par l'unité peuvent être renvoyées dos à dos, mais il vaut mieux sans doute retenir de l'une et de l'autre ce qu'elles nous fournissent de meilleur. Science et métaphysique peuvent ne pas s'opposer autant qu'on le préjuge, et que l'admet Guénon. Son ouvrage ne décevra pas plus ceux qui répudient sa méthode, que ceux qui l'approuvent; il décevra seulement ceux qui croient y trouver une étude sur la valeur chrétienne de la croix.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

André Job : *Formes chimiques de transition* (œuvres recueillies par Jean Perrin et Georges Urbain), Société d'éditions scientifiques. — René Wurmser : *Oxydations et réductions* (collection : « Les problèmes biologiques »), Les Presses Universitaires. — Mémento.

C'était une physionomie singulièrement attachante que celle du chimiste André Job (1870-1928), enlevé par une longue et douloureuse maladie, trois ans après sa nomination de professeur à la Sorbonne... Et ce fut sans doute le meilleur hommage rendu à sa mémoire que d'avoir rassemblé, sous le titre suggestif **Formes chimiques de transition,** à la fois ses mises au point sur la chimie et les plus importantes de ses recherches particulières.

Nous n'insisterons guère sur la seconde partie, plus technique, de cet important ouvrage. Toute l'œuvre d'André Job est dominée par cette idée éminemment féconde : « La véritable tâche du chimiste, écrit-il (p. 258), doit être de ratta-

cher l'énergie à la structure. » Et il précise, plus loin (p. 358) : « En généralisant des exemples de ce genre, on pourra sans doute de proche en proche, par retouches successives, déterminer avec précision les lois qui relient les variations d'énergie aux conditions de structure. » Il fut ainsi l'un des précurseurs de cette « mathématisation » de la chimie, à laquelle nous fîmes récemment allusion (1). Un de ses grands mérites fut d'avoir montré, dans des cas très nets, comme celui des composés du cérium, que les transformations de la matière (2) ne sont pas aussi simples qu'un examen superficiel le ferait pressentir, et qu'on ne peut les comprendre qu'en déterminant les formes fugitives qui en constituent les étapes. Le deuxième ouvrage, dont il sera question dans cette chronique, s'est chargé de faire ressortir l'importance capitale de ce principe directeur dans les problèmes biologiques.

Quant à la première partie, intitulée « Théories générales », elle sera lue avec passion par les esprits cultivés; ce sont des résumés, sobres et toujours scrupuleusement exacts. « Le mécanisme de l'oxydation » (1906) et « La mobilité chimique » (1908) restent encore d'actualité. On y trouvera aussi un exposé objectif de « l'œuvre de Berthelot », paru en 1907. « La méthode en chimie » (1908) et « Progrès des théories chimiques » (1913) situent admirablement cette science parmi les autres. André Job avait enfin rédigé des rapports (1920, 1923 et 1925) pour les congrès Solvay : « Les méthodes de la chimie moderne », « Mécanismes chimiques » et « Les réactions intermédiaires dans la catalyse ». Il écrivait en 1908 : « Il paraît qu'un long avenir est encore promis à la chimie, et qu'un développement fécond lui est assuré, — surtout si, trouvant dans la physique un instrument et un guide, elle cherche dans la biologie son application et son modèle (p. 69) ». Et, en 1905 : « Etudier les mécanismes des réactions, explorer le domaine de l'instabilité, c'est donc préparer l'analyse des conditions mêmes de la vie (p. 19) ». Comme la quasi-unanimité des biologistes compétents, André Job

(1) *Mercure de France*, 15 août 1931, p. 184 à 187.

(2) Et tout spécialement « le phénomène de l'oxydation qu'on croyait autrefois si bien connaître » (p. 19).

voyait dans la conception physicochimique de la vie, la seule hypothèse de travail susceptible de dévoiler des résultats nouveaux; c'est ce qu'il exprimait déjà avec force dès 1907 :

L'être vivant nous apparaît comme un fourmillement complexe de réactions liées (p. 40). Attribuer à la vie une vertu spéciale et inimitable, c'est décréter l'inanité de tout effort qui tendrait à l'imiter. C'est donc faire une hypothèse stérile, et, par suite, contraire à l'esprit même de la science. D'ailleurs, quand on serre de près cette hypothèse, on trouve qu'au point de vue expérimental, elle est vide de sens, puisque, au lieu de rattacher à des phénomènes connus tous les phénomènes inconnus qu'elle prétend expliquer, elle ne fait que les couvrir d'un mot, *la vie,* comme d'une étiquette d'ignorance (p. 24-25).

§

La grosse monographie, **Oxydations et réductions,** est l'œuvre d'un de mes camarades, René Wurmser, actuellement directeur du laboratoire de biophysique à l'Ecole des hautes-études, qui n'a pas craint de se livrer à de longues et patientes études de physicochimie théorique et expérimentale avant d'aborder le labyrinthe des phénomènes biologiques. Et rien n'est plus propre à faire toucher du doigt l'unité de la science et la coopération des disciplines partielles que la parution de ce volume, où physicochimie et biologie sont inextricablement enchevêtrées, et où l'auteur apporte une contribution personnelle de tout premier ordre. D'ailleurs, le jeu en vaut la chandelle : en déterminant le détail des formes transitoires et des vitesses de transformation, en opérant sur des indicateurs colorés et en pratiquant de délicates mesures électriques, ce ne sont rien moins que *les conditions mêmes de la vie* que les savants parviendront à élucider : métabolisme, respiration des êtres vivants (3), fonction chlorophyllienne des plantes, fonctionnement des muscles des animaux...

Les équilibres d'oxydoréduction, dont l'étude détaillée occupe plus du tiers de l'ouvrage, offrent, de cet angle, un intérêt considérable, et tout particulièrement les réactions

(3) Qui comporte « une fermentation déviée par l'oxygène » (p. 341).

dont les *sucres* (4) sont le siège. Il s'est trouvé que ces phénomènes deviennent accessibles grâce à l'application systématique des admirables méthodes électriques. Les phénomènes d'oxydation et de réduction sont, en effet, sous la dépendance d'*échanges d'électrons* (5).

On sait que l'acidité et la basicité des solutions sont repérables par une grandeur, dite « indice de Sœrensen », désignée par la notation *pH* et représentant la concentration de *l'hydrogène ionique;* cet indice de Sœrensen a la valeur 7 pour les solutions neutres, une valeur inférieure à 7 pour les acides et une valeur supérieure à 7 pour les bases; sa mesure peut s'effectuer par des montages électriques. Eh bien! par un fécond parallélisme, on peut compléter cette première donnée — qui reste d'ailleurs essentielle — par une seconde, l' « indice de Clark » (1923), que l'on note *rH* (*r* est la première lettre du mot *réduction*) et qui est égal à l'unité, lorsque *l'hydrogène moléculaire* est à la pression atmosphérique (6). On est arrivé à préciser que ce second indice a une valeur limite voisine de 9 dans le foie et la substance grise du cerveau, voisine de 15 dans le rein et les muscles; voisine de 20 dans le pancréas et le sang. En particulier (p. 326), il est curieux que « les cellules polarisées dans le sens femelle aient un indice de Clark plus grand que celui des cellules polarisées dans le sens mâle ».

Ces nouvelles notions de biologie physicochimique sont pleines de promesses pour la connaissance des conditions compatibles avec la vie; soyons certains qu'elles nous conduiront à des applications inespérées, par exemple en hygiène et en thérapeutique.

MÉMENTO. — *Scientia* (août 1931) : « La richesse d'inférence de la physique mathématique », par Gaston Bachelard. Intéressant article d'un professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, qui choisit à juste titre la propagation de la chaleur dans les solides pour montrer que l'effort scientifique consiste « à rectifier l'intuition

(4) Notamment leur transformation *réversible* en acide lactique (p. 340).

(5) Ainsi que le signataire de ces lignes a été l'un des premiers en France à y insister (*Cours de chimie*, Lois générales, métalloïdes, p. 186-187, Dunod, 1918).

(6) Cet indice augmente en même temps que la concentration de l'oxygène.

expérimentale commune ». Mais pourquoi faut-il que l'auteur, après avoir insisté sur l'œuvre de Joseph Fourier et sur celle de Gabriel Lamé, reste muet sur les progrès ultérieurs : loi de Wiedemann-Franz (1852), théories de Drude (1900), de Lorentz (1905) et de Sommerfeld (1927)? Et quand on voit un « philosophe » affirmer que « le cristal physique, c'est une norme de la méditation mathématique », son opinion aurait vraiment plus de poids s'il avait entendu parler de *Dynamik der Kristallgitter* (1915 et 1923), ouvrage fondamental de Max Born. En omettant l'aspect corpusculaire du problème, l'article de Bachelard conserve un relent d'inactualité et même d'archaïsme, que quelques développements eussent suffi à dissiper.

Revue des questions scientifiques, Louvain (septembre 1931). On ne gémira plus sur l'unanime veulerie de la critique, du moins de la critique scientifique belge... Lorsque parurent les derniers ouvrages de Maurice Maeterlinck (*La vie de l'espace* et *La grande féerie*), l'auteur de ces lignes (*Nouvelles littéraires*, 8 juin 1929) avait dénoncé leur navrante médiocrité, sans excès de langage, mais sans faiblesse : « Faux semblant d'une valeur scientifique... Les erreurs s'accumulent... Il s'est donné beaucoup de mal pour ne pas comprendre ce qu'il a lu... » Maeterlinck s'est bien gardé de répondre, mais ses thuriféraires se répandirent en protestations indignées. Seul, Paul Demasy (dans *La Wallonie*, 23 juin 1929) déplora que Maeterlinck, peintre des enfants, s'obstinât à « faire l'enfant ». C'est à nouveau en Belgique que l'auteur de *L'Oiseau bleu* voit apprécier à leur juste valeur ses petits talents de graphomane scientifique. Maurice Lecat, dont je cite ici le récent compte rendu, est un savant authentique, auteur de travaux personnels, notamment sur une importante question de chimie (l'azéotropisme). Et voici en quels termes il s'exprime :

> Il est bien connu que Maeterlinck a écrit des extravagances... dans le domaine de la science. Néanmoins, le public, même cultivé, ne se rend généralement pas compte du degré d'ineptie de ses ouvrages à prétention scientifique. Dans ses deux derniers livres, tout ce qui n'est pas pure citation ne vaut rien. Il donne de mauvaises paraphrases des textes d'autrui, textes auxquels il n'a rien compris et qu'il fait passer pour le fruit de ses propres méditations. Certes, il a des idées à lui, bien à lui, mais ça, c'est le vague ou l'erreur... Il retarde de vingt siècles... Dans les conceptions actuelles de l'Univers, Maeterlinck — à peu près seul de son avis — se figure avoir déniché d'*incommensurables absurdités*. Là où on en trouve, et en abondance, c'est dans ses livres... Il ne devrait pas — ce savantasse — avoir la sotte prétention d'écrire sur la science et, surtout, d'en discuter, d'égal à égal, avec les plus éminents spécialistes.

Critique à la fois compétente et courageuse : nous la signalons pour la rareté du fait.

MARCEL BOLL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Maurice Privat : *L'énigme Philippe Daudet* (Les documents secrets).

Il est bien difficile de parler de sang-froid de l'affaire Philippe Daudet tant les polémiques violentes auxquelles elle a donné lieu ont enfiévré l'opinion. Comment voir clair dans une affaire où la politique s'est introduite? L'enfant a-t-il été assassiné ou s'est-il suicidé? La thèse de l'assassinat est devenue article de foi pour les adversaires du régime, alors que les tribunaux ont donné gain de cause à la version du suicide. N'est-ce pas, ici, une malice du sort qui oblige les nationalistes à se départir de l'argument de la « chose jugée » où ils se retranchaient, naguère, si obstinément pour s'opposer à la révision du procès Dreyfus? Mais à la politique se mêle aussi une question de sentiment pour achever de troubler et d'égarer les esprits. On ne peut s'empêcher d'être ému par la fin prématurée d'un enfant sur lequel reposaient de si grandes espérances. On est pris de pitié et de compassion pour une famille si durement éprouvée. On plaint son chef, M. Léon Daudet, dont la personnalité politique prête à discussion, mais dont la personnalité littéraire s'impose à l'admiration de tous. Que l'on pense ce que l'on voudra du pamphlétaire, souvent cruel, injuste et excessif, selon les prescriptions du genre, il faut bien avouer que c'est un écrivain d'une rare puissance, un critique aussi avisé qu'érudit et le seul peut-être, présentement, qui ne s'embarrasse pas, pour parler d'un livre, de questions de boutique. C'est pourquoi il dispose dans le monde lettré de si ardentes sympathies et c'est pourquoi l'on se sent disposé à le soutenir, dans une si douloureuse circonstance, où il estime l'honneur de son nom engagé.

Ne connaissant de cette affaire, dont il ne m'a pas été permis de suivre les débats, que les appréciations contradictoires des journaux, c'est avec une curiosité passionnée que j'ai lu le livre de M. Maurice Privat : **l'Enigme Philippe Daudet.** M. Maurice Privat s'est, en effet, donné mission de nous dévoiler les dessous des événements contemporains et puisqu'il se dit renseigné et qu'il se targue d'impartialité, n'était-ce pas le meilleur guide à suivre pour nous acheminer

à une certitude? Malheureusement, son livre se ferme comme il s'était ouvert sur un point d'interrogation et, loin d'avoir résolu l'énigme, M. Maurice Privat laisse même douter qu'il y en ait une, puisque après avoir épluché à la loupe tous les documents, il affirme hors de cause la bonne foi du chauffeur Bajot, de la déposition duquel il résulte que Philippe Daudet, sorti sain et sauf de la boutique du sinistre Le Flaoutter et — ce qui, je l'avoue, demeure surprenant — d'un formidable encerclement policier, s'est suicidé dans son taxi.

En dépit de cette précision, M. Maurice Privat n'en abandonne pas l'hypothèse de l'assassinat. Il se demande si Philippe n'aurait pas été revolvérisé en cours de route par un limier lancé à sa poursuite, mais puisque l'enfant a reçu la décharge à bout portant, il aurait fallu que le limier ouvrît la portière du taxi en marche, sans se faire remarquer, ce qui nous introduit tout de suite dans le domaine de l'invraisemblance. Il eût été tellement plus simple au policier d'exciper de sa qualité pour se saisir de l'enfant qu'il avait sous la main!

« Si vous nous aviez prévenus de sa fugue, a dit M. Paul Guichard, directeur de la police municipale, à M. Léon Daudet, « nous vous aurions rendu votre fils », et le soin que l'administration avait pris de faire le silence autour de son suicide prouve qu'elle n'était animée d'aucune mauvaise intention à l'égard de sa famille.

Mais allez donc faire entendre raison à des gens prévenus! Sous la plume de M. Privat, la Sûreté générale et la Préfecture de police passent un mauvais quart d'heure. Je laisse de côté la Sûreté générale dont j'ignore les secrets, mais je connais assez les pratiques de la Préfecture de police pour présumer de sa correction dans le service de surveillance de la Sûreté générale, auquel, d'ailleurs, elle n'a prêté qu'une passive assistance. M. Maurice Privat n'en persiste pas moins à la croire capable des plus noirs forfaits puisqu'il n'hésite pas à lui imputer le meurtre de M. Steinheil.

Ce sont des agents du chef de la sûreté Hamard qui, pénétrés de nuit par effraction dans la villa de l'impasse Ronsin, avec mission d'y dérober des papiers compromettants pour la mémoire de l'ancien président Félix Faure et qui, surpris

par le peintre, l'auraient étranglé. Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur cette histoire que j'ai suffisamment exposée dans mes *Souvenirs de police*. M. Privat n'a qu'à s'y reporter. Je me contenterai, pour lui démontrer l'inanité de sa thèse, d'insister sur un seul point de son récit.

Il nous dit que les agents meurtriers s'étaient assuré le silence de Mme Steinheil en lui promettant de la laisser tranquille, mais qu'avait-elle à redouter d'eux? Une poursuite sous l'inculpation de chantage, dit M. Privat, parce qu'invitée précédemment par l'autorité à lui remettre les dits papiers contre argent comptant, elle en aurait exigé une trop forte somme, mais l'autorité n'avait aucun intérêt à ébruiter ce marchandage, lequel, au surplus, ne saurait constituer un délit. Et, toujours d'après M. Privat, ce serait parce qu'elle faisait mine, plus tard, de tout révéler, que la police aurait coffré Mme Steinheil sous l'inculpation d'assassinat. Singulier moyen de lui fermer la bouche! On l'aurait incitée de nouveau au silence et à se laisser passer pour criminelle en échange d'une promesse d'acquittement. Tout cela est enfantin et ne supporte pas l'examen. Aussi bien, l'auteur oublie qu'en matière de cours d'assises, c'est du jury seul et non des magistrats que dépend l'acquittement.

On voit à quel point d'aveuglement les préjugés peuvent amener les meilleurs esprits. Un autre exemple m'en est fourni par M. Jean-Desthieux. M. Jean-Desthieux s'est fait, depuis longtemps, par de nombreux ouvrages, renom d'homme sensé et clairvoyant. Il a pris pour devise : *In veritate voluptas*, ce qui nous invite à lui faire crédit. Lui aussi s'est occupé de l'énigme Philippe Daudet. Il lui a consacré l'article de tête du dernier numéro de son intéressante revue: *Heures perdues* et il en tire cette conclusion assez inattendue :

> Il ne s'agit plus de savoir si Philippe Daudet a été ou non assassiné. Il est prouvé maintenant qu'il a pu ou aurait pu être fort bien exécuté dans les conditions que son père a reconstituées.

M. Jean-Desthieux a assisté aux débats du procès intenté par M. Léon Daudet au chauffeur Bajot pour dénonciation calomnieuse. Il n'en est rien sorti de nouveau que des racontars de tiers qu'il tient lui-même pour des individus peu re-

commandables. Il y a pris néanmoins la conviction que « la police est certainement familiarisée avec le meurtre ».

Il faut bien convenir, dit-il, que trop souvent l'armée du crime et celle de la répression se recrutent de la même façon.

Cette affirmation ne saurait en tout cas viser la Préfecture de police qui n'admet dans son sein que des gens d'une honorabilité notoire, en possession d'un casier judiciaire vierge, la moindre contravention constituant pour les candidats une cause irrémissible d'élimination.

Mais j'en reviens au livre de M. Maurice Privat, qui, si ondoyant et, par là, si inopérant qu'il me soit apparu, a, du moins, le mérite de nous révéler le véritable caractère de Philippe Daudet et de nous en tracer un portrait impressionnant. Il y est cité, de lui, quelques poèmes en prose, indices d'un génie naissant qui témoignent d'une précoce maturité d'esprit et d'une nature orageuse, inquiète, mais séduisante. On y lit des indications de ce genre :

Mon âme est une forêt d'arbres morts agités par le vent... Ah! que je voudrais être ce chevalier de lumière qui marche là-bas vers le château étincelant!

Elevé dans du coton, Philippe se mourait « du mal des enfants trop aimés », il étouffait de vivre « à l'ombre des statues ». Il brûlait de s'évader de sa cage dorée. Il lui fallait de l'espace, de l'air, de la liberté. Il aspirait à se réaliser lui-même. Comme le poète enfant Arthur Rimbaud, il était possédé de la manie ambulatoire et il me fait songer à ce héros de Musset, à qui une voix criait :

Que ne vas-tu courir et tenter la fortune
Si le toit de ton père est trop bas pour ton front?
. . . .
Elle est là, sur les monts, la Liberté sacrée!

Et Philippe, à son tour, « a pris la savate et la pique ferrée ». Il n'était pas seulement obsédé de liberté. Il était obsédé de justice. Il disait : « Je pars, nul ne saura pourquoi je suis parti. » Mais si! les poètes le savent. Ce privilégié de la fortune se sentait, comme eux, frère des opprimés et des déshérités. Il souffrait de l'iniquité sociale. Il voulait y re-

médier dans la mesure de ses forces, et c'est ce qui l'amena à pactiser avec les anarchistes. Doctrine d'utopistes, à mon sens, mais, comme le dit M. Maurice Privat, « si l'anarchie a ses profiteurs et ses brebis galeuses, elle représente une foi qui a ses lettres de noblesse, et ceux qui s'en réclament ne sont pas des malfaiteurs par définition ». C'est une religion comme une autre qui a ses apôtres, ses confesseurs et ses martyrs.

L'idée d'un attentat pourrait être le point noir de l'aventure de Philippe Daudet, mais je préfère croire à sa sincérité plutôt que d'imaginer, comme le fait M. Maurice Privat, qu'il ne s'était introduit chez les compagnons libertaires que dans le but d'en surprendre les secrets pour fournir des armes à leurs adversaires. Transformer ce loyal jeune homme en mouchard, c'est le calomnier. C'est là que serait le scandale et non dans sa conversion à l'anarchie. La révolte sied à la jeunesse. Le malheur est que Philippe ait buté contre l'ignoble Le Flaoutter.

J'aurais été désolé de le voir commettre un attentat. Pourtant, je ne puis oublier que la postérité a dressé des statues aux destructeurs de tyrans et que toute la jeunesse lettrée a naguère applaudi aux exploits de Ravachol. Sans doute, il n'est plus chez nous de tyrans, du moins inamovibles, et dont on ne puisse se débarrasser par des moyens légaux. Le tort des attentats anarchistes, c'est qu'ils n'ont jusqu'ici servi à rien. A quoi rimait, je vous le demande, l'assassinat du placide Carnot ou de l'inoffensive Elisabeth d'Autriche? Ah! si le poignard des anarchistes ou leurs bombes avaient abattu ces monstres d'orgueil et de stupidité malfaisante, ces bêtes de proie qui avaient nom Guillaume II ou François-Joseph Ier, ils auraient sans doute sauvé le monde d'un épouvantable cataclysme. Mais à qui pouvait s'attaquer Philippe Daudet? Au falot M. Millerand? A l'honorable M. Poincaré? A Léon Daudet, son père, qui ne dispose que d'une force d'opinion? Ce ne pouvait être qu'un geste inutile. Je sais bien que l'on a dit : « Qu'importe le geste pourvu qu'il soit beau?» et qu'Edmond Rostand a écrit :

Le geste est bien plus beau quand il est inutile.

Mais ces considérations ne sauraient trouver ici leur application.

En somme, Philippe Daudet n'a pas mis à exécution son projet d'attentat et, si c'était déjà trop que d'en avoir conçu l'idée, ce n'est pas dans le milieu où il avait été élevé qu'on le lui pourrait reprocher. N'est-ce pas de *L'Action Française* que sont sorties récemment des menaces de mort contre l'un de nos ministres en exercice? L'attentat politique n'est pas même réprouvé par les républicains. On se souvient du vers de Victor Hugo, visant le fauteur du coup d'Etat du 2 décembre :

> Tu peux tuer cet homme avec tranquillité!

Je dirai même qu'en prenant figure de réfractaire, Philippe Daudet n'a pas renié autant qu'on le pourrait croire la tradition des siens. Est-ce que son aïeul, l'illustre Alphonse Daudet, ne s'était pas élevé contre la société de son temps? Il en signalait les tares. Il persiflait les mœurs de cette bourgeoisie, alors triomphante, qui n'apportait que des vertus négatives de prudence, de réserve et d'économie, fondées sur l'égoïsme, au lieu des vertus actives et d'entrain chevaleresque, fondées sur le point d'honneur de l'ancienne noblesse qu'elle avait supplantée. Alphonse Daudet n'était pas dupe de cette austérité de façade pas plus qu'il ne s'en laissait imposer par les tartarinades officielles. Sans doute, il usait plutôt de l'ironie, mais si ses attaques contre la sottise et la médiocrité ambiantes perdent de leur acreté en s'exprimant sous une forme objective et châtiée, la plupart de ses romans comme *l'Immortel, Numa Roumestan* et *Sapho,* par exemple, prouvent qu'une veine de pamphlétaire couvait en lui. Cette veine s'est épanouie chez Léon Daudet qui, soulevé des mêmes répulsions, a pris nettement position de réformateur séditieux et a déclaré résolument la guerre à son siècle qu'il a qualifié de « stupide ». Elle s'est exaspérée chez Philippe Daudet qui, lui, ne voyait d'autre chance de salut que de faire table rase de la société actuelle pour en édifier une autre sur ses ruines. Le dédain militant des siens pour nos vicieuses pratiques s'était, chez lui, tourné en haine.

La haine est sainte, a dit Zola. Elle est l'indignation des cœurs forts et puissants. Haïr c'est aimer; c'est sentir son âme chaude et généreuse; c'est vivre largement du mépris des choses honteuses et bêtes.

Zola avouait même éprouver « moins d'éloignement pour un scélérat que pour un crétin ». Et si je comprends que la famille de Philippe Daudet soit affligée de son aventure, je ne vois pas qu'elle ait si fort à en rougir. Leur chant de ralliement ne dit-il point des camelots du roi :

Ce sont des gens qui s'foutent des lois!

Que Philippe Daudet ait été assassiné ou qu'il se soit suicidé en s'imaginant traqué par la police, alors que même tombé entre ses mains, il n'aurait eu qu'à décliner son identité pour être relâché avec tous les honneurs dus à son rang, il n'en est pas moins mort héroïquement pour sa cause. Il s'est sacrifié à une idée et cela est à sa louange. Il y a là les éléments d'une tragédie digne d'Eschyle et de Shakespeare que ne manqueront pas d'exploiter les poètes futurs. La poésie exaltera l'infortuné jeune homme sous les traits du « chevalier de lumière » en route vers son idéal étincelant. Ainsi, Philippe Daudet s'est inscrit dans l'histoire des martyrs de leur foi, et, par là, j'estime qu'il n'a pas démérité, tout au moins aux yeux des exaltés d'idéal et des affamés de justice, du grand nom qu'il portait.

ERNEST RAYNAUD.

VOYAGES

André Lafond : *New-York 28 (Impressions d'Amérique)*. Préface de Lucien Romier. Editions du Journal de Rouen. — Franck L. Schoell : *U. S. A. Du côté des Blancs et du côté des Noirs*. Honoré Champion.

« Encore l'Amérique! (du Nord, bien entendu) », s'écrie l'auteur de la préface du livre de M. A. Lafond : **New-York 28.** Et il faut ajouter aussitôt, avec M. Lucien Romier, que, les premiers paragraphes lus, on suit avec plaisir, le narrateur ayant le don d'observer et d'être exact, ce qui est rare.

Le but du voyage était d'abord d'aller représenter la France au Congrès mondial de la Publicité qui devait se tenir à Détroit, la capitale américaine de l'industrie automobile, du

8 au 12 juillet 1928. M. A. Lafond était accompagné ou accompagnait M. L. Rénier fils, directeur de l'Agence Havas et M. Marcel Knecht, secrétaire général du *Matin.* C'était peu — comme nombre — en face des cinquante-quatre délégués de l'Allemagne, des trente de la Grande-Bretagne, etc. Mais nous sommes habitués à ces choses. Ces messieurs, Représentants officiels de la Presse parisienne et régionale (M. André Lafond est le directeur du *Journal de Rouen*), décidèrent qu'étant résolus à faire la traversée, il ne serait pas inutile de prolonger leur séjour pendant un mois, afin d'accomplir, par la même occasion, un voyage d'études et de propagande française aux Etats-Unis. Et c'est de ce séjour qu'est né le livre que nous examinons. Un mois, c'est peu. Cependant, si l'on regarde bien, on peut voir et retenir un certain nombre de choses intéressantes.

Il est impossible d'examiner, même rapidement, les 41 chapitres, assez courts d'ailleurs, dont se compose le **New-York 28.** Il convient de le parcourir tout entier et nous engageons fort le lecteur à le faire. Mais, dans une courte analyse, il faut choisir. Et c'est ce que je vais essayer.

Je passe le début, le *Premier contact,* où les tribulations de tout genre, attendant le malheureux voyageur qui veut pénétrer en Amérique, sont narrées avec beaucoup d'humour. Et j'en arrive tout de suite aux pages consacrées au *Protectionnisme à outrance.* Ce que nous dit M. A. Lafond n'est pas tout à fait nouveau, surtout pour les hommes d'affaires; mais il est absolument nécessaire d'insister sur ce sujet auprès du lecteur français. On nous dit : « La politique douanière des Etats-Unis est une politique protectionniste. » Nous le savons, hélas! Et l'on poursuit :

Cela se comprend aisément. La Fédération des quarante-huit Etats, pays grand producteur de céréales et de fruits, pays d'élevage et de cultures industrielles, assure seule l'alimentation de ses habitants. Elle exporte, en outre, d'immenses quantités de graines et de viandes à l'étranger. Dans son sous-sol, d'une rare richesse, elle trouve la houille, le minerai de fer, le pétrole, etc. Sur une grande partie de son territoire, des chutes d'eau formidables lui fournissent l'électricité. Pays de production intensive, *elle peut fournir à tous ses besoins* [c'est moi qui souligne]. A

part le caoutchouc, quelques denrées exotiques et certaines matières spéciales qu'elle ne produit pas, on peut dire que rien ne lui manque. Les Etats-Unis peuvent *absolument* vivre sur eux-mêmes, d'où la politique protectionniste. Mais comme, d'autre part, ils ont un immense excédent de production agricole et industrielle, pour eux s'impose la nécessité de la conquête des marchés extérieurs. Telle est, en raccourci, la position de la grande République de l'Amérique du Nord. Le monde des affaires, protégé par une *barrière protectionniste formidable* [c'est moi encore qui souligne] cherche à accroître la production en s'emparant des marchés extérieurs. C'est un fait. Et alors, dira-t-on? Eh bien! voici. Pour le businessman, l'idéal serait : la protection d'une douane inflexible autour des Etats-Unis, *tandis qu'ailleurs toutes les barrières seraient ouvertes* [c'est toujours moi qui souligne]. Chez soi, le protectionnisme; chez les voisins, le libre-échange. Pourquoi pas? . . . .

On croit rêver en lisant de pareilles énormités. Seulement, on songe qu'un peuple de ce genre peut, avec de pareilles idées (?), déchaîner de formidables guerres et on frémit. La récente crise qui sévit Outre-Atlantique (et qui n'est pas finie) fera-t-elle réfléchir ces **hardis** businessmen? Il faut l'espérer. Hâtons-nous de dire ici qu'il y a, là-bas, une élite intellectuelle (qui n'a eu l'occasion de causer avec un de ces hommes?), laquelle, espérons-le, travaillera avec énergie à modifier ce que j'appellerai de pareils enfantillages, ne voulant pas trop forcer les expressions. J'arrive au chapitre intitulé : *Femmes Américaines,* suivi d'un autre : *L'Avenir social des Etats-Unis,* ce dernier en grande partie emprunté au livre de M. Lucien Romier : *Qui sera maître?*

Dans le premier de ces chapitres, M. André Lafond nous expose, au moyen de quelques cas constatés en voyage, la situation respective des époux aux Etats-Unis. Voici par exemple M. X qui a épousé, il y a environ six mois, la ravissante fille de M. Y, businessman très considérable du monde de la métallurgie. On déjeune dans le frais jardin du Ritz de New-York. Quatre convives : M. et Mme X, M. Lafond, une autre personne. La conversation, fort agréable, passe tout à coup sur le terrain des affaires! « Il va falloir, dit X, que j'aille prochainement à Buffalo pour une affaire de grains. » — « Chéri, questionne Mme X, vous dites que vous allez faire

une affaire de grains. Vous m'en reparlerez. Est-ce intéressant? » Le déjeuner terminé, M. Lafond se trouve un instant seul avec M. X et profite de cela pour l'interroger : — « Votre charmante femme s'occupe-t-elle d'affaires? Que signifie la question qu'elle vous a posée? Est-il indiscret de le savoir? » — « Nullement. En se mariant, une jeune fille américaine conserve sa fortune et la gère comme elle l'entend, dépense, fait des placements à son gré. Sa banque n'est pas forcément celle de son mari. Lorsque je fais une affaire quelconque, j'en parle à ma femme. Elle peut s'y intéresser. Voilà. » Mme X survient à ce moment : — Vous savez, Monsieur Lafond, nos fiançailles à nous n'ont pas traîné [plus haut, il a été question des fiançailles rapides en Amérique]. Je n'ai pas voulu être ennuyée par les formalités. Je me suis dispensée d'aller au Consulat de France, comme mon mari l'aurait voulu. Ici, nous sommes mariés, mais il paraît qu'en France nous ne le sommes pas. C'est très drôle, n'est-ce pas, chéri? » s'exclame la charmante jeune femme en sautant au cou de son mari. « Elle l'adore, mais, au besoin, tout serait prêt pour le divorce », ajoute M. Lafond. Poursuivons notre petite enquête. Le voyageur est invité à dîner chez Mme Z, en même temps que l'ambasadeur de France et se trouve placé entre Mme W et Mme X. Mme Z lui fait vis-à-vis. Sa voisine, Mme W, est une fort jolie femme qui n'a pas trente-cinq ans. Elle dit tout à coup à son voisin : « Le monsieur qui est là-bas, à droite, c'est mon mari, mon *quatrième* mari. » Et le cas n'est pas exceptionnel, comme vous savez. « Ces anecdotes, qu'on pourrait multiplier, nous fait remarquer M. Lafond, ont pour objet de faire ressortir les dangers qui menacent les familles américaines. » Mais n'allons pas généraliser. Soit, ne généralisons pas.

Dans le chapitre dont j'ai parlé plus haut : *L'avenir social des Etats-Unis*, et où c'est M. Romier, cité par M. Lafond, qui prend le plus souvent la parole, on lit :

La femme américaine est très *attractive*, mais elle est là-bas presque toujours plus cultivée que l'homme, happé de bonne heure par l'obligation de *faire de l'argent;* et l'on en arrive à examiner comment les exigences mêmes du rythme économique américain finissent par ébranler la famille.

Au fond, cette existence américaine est, sans racines profondes, soumise à la trépidation des villes monstrueuses, contrainte, par le manque de domestiques, à se réfugier dans les hôtels et les restaurants. Cette existence est frappée d'instabilité. Et ainsi, peu à peu, le mari et la femme se séparent, presque à leur insu, moralement et physiquement. Pendant les heures de loisir, l'un va au club, l'autre au *dancing*. Conclusion : La famille est le point le plus menacé de cette société.

Il y a, je le répète, bien d'autres chapitres dans ce volume, intéressants à des degrés divers. J'en recommande surtout la lecture aux voyageurs français (plus nombreux maintenant que jadis) qui désirent acquérir à l'avance quelques notions justes sur le pays à parcourir.

Dans l'avant-propos de son livre intéressant : **U.S.A. Du côté des Blancs et du côté des Noirs,** M. Franck L. Schoell nous dit, avec une modestie assez rare de nos jours :

> Dans ces quelques études — je n'ose dire dans ces quelques essais — il n'entre aucune prétention. Le hasard m'ayant fait passer quelque dix années fort instructives aux Etats-Unis, je n'ai pas pu ne pas observer autour de moi diverses choses, dont quelques-unes ne manquaient peut-être point de signification et qui eussent pu échapper à un voyageur d'occasion.
>
> Car voyageur, je ne l'étais pas aux Etats-Unis, et encore moins voyageur préméditant un livre. Je n'étais ni professeur «échangé» un semestre ou une année, ni conférencier en tournée. Je travaillais à Chicago ou ailleurs, j'y gagnais ma vie au service d'institutions américaines, exactement comme un américain.

On ne peut nier que la position de M. Franck L. Schoel no fût excellente et son observatoire admirablement placé pour une étude aussi précise, aussi impartiale que possible. Sans doute, les cinq chapitres composant le travail de l'auteur ne sont que des études fragmentaires, mais il n'a pas eu l'intention de faire autre chose; et il finit son avant-propos en déclarant « qu'il n'a pas voulu essayer d'écrire un livre de synthèse sur les Etats-Unis, qu'on ne trouvera rien de tel dans les pages qu'il donne au public, car M. Siegfried a dit très simplement, mais avec quelle justesse, tout ce qu'il fallait dire dans son récent ouvrage sur ce sujet ». Prenons donc, parmi ces frag-

ments, ce qui nous paraîtra le plus intéressant. A mon avis, ce sont les deux chapitres sur la population noire. Dans celui intitulé : *La Ceinture noire de Chicago,* M. Franck L. Schoell examine comment, parmi les révolutions qu'a opérées la Grande Guerre aux Etats-Unis, l'une des plus curieuses est incontestablement celle qui s'est accomplie dans la répartition géographique de leur population noire. Jusqu'à ces dernières années, les dix millions de nègres et plus que comptait cette population étaient presque exclusivement demeurés confinés dans la zone cotonnière et pétrolifère du Sud. Mais, dès l'hiver 1914-15, quand commença la production des munitions, plus tard lorsque celle-ci l'intensifia, un violent courant d'émigration s'orienta du Sud, non industrialisé, vers les puissantes usines de la Pensylvanie, de l'Ohio, du Michigan et de l'Illinois. Cette émigration, encouragée par le gouvernement, dut à vrai dire son volume inattendu à des facteurs puissants : l'ouvrier agricole du Tennessee, qui ne gagnait pas deux dollars avant la guerre, recevait d'emblée presque le double dans les usines de Détroit et de Chicago. Sa femme trouvait, en même temps, qu'au lieu de 30 *cents* par jour qu'elle pouvait gagner comme bonne d'enfant, elle arrivait à toucher facilement la même somme par heure dans sa nouvelle résidence. Et notons qu'à ces avantages pécuniaires s'ajoutaient des satisfactions d'amour-propre, politiques et sociales. Le noir, par exemple, ne votait pas dans les Etats du Midi, tandis que, au contraire, la loi fédérale était appliquée dans l'Illinois, le Michigan et dans tous les Etats du Nord. Et le voici, du jour au lendemain, pour ainsi dire, transplanté de la campagne à la ville et se rendant fièrement aux urnes, sollicité, imploré même par le candidat blanc. Quelle victoire pour ce cerveau souvent un peu puéril!

Et c'est ainsi qu'après l'armistice, d'importantes colonies noires, se chiffrant parfois par centaines de milliers d'âmes à Pittsburg, à Chicago, à Détroit, à Cleveland, firent surgir la question de race dans les grandes Cités du Nord. M. Franck L. Schoell nous décrit les émeutes de Chicago en en énumérant les causes locales et générales. Il y a maintenant des signes d'apaisement, nous dit-on, et il faut s'en réjouir.

Dans le second des chapitres dont je parlais plus haut,

Harlem (New-York), la *Renaissance Nègre,* l'auteur parle longuement sur le même sujet. Jusqu'à présent, le touriste européen s'étendait volontiers, à son retour, sur le pittoresque de cette partie de New-York. Je n'ai pas besoin de dire que la visite que nous en faisons avec M. Franck L. Schoell est autrement intéressante que ce qu'ont pu nous dire nos amis, même intelligents et observateurs, après un court séjour en Amérique.

Et il y a aussi, avant de terminer sur ce sujet, la rencontre, amenée par la guerre en Europe, du noir américain et de son parent africain, rencontre dont les conséquences pas très lointaines, peut-être, ne peuvent que compliquer encore un jour les affaires de notre petite planète.

Et j'ajouterai à ce trop rapide examen d'un ouvrage plein d'intérêt, que *Du côté des Blancs* (voir le sous-titre du volume) contient des *notations* importantes comme, par exemple : *La convention républicaine de Chicago, Colonies Alsaciennes dans la Prairie Américaine, Au Nevada, Prospecteurs et Divorcées.* Décidément, il faut mettre de côté ce livre afin de relire, un jour ou l'autre, ce que l'auteur désigne trop modestement, répétons-le, sous le nom d'études et impressions.

AUGUSTE CHEYLACK.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

E. Gary de Lacroze : *Les hommes, leur forme et leur nature,* Lacroze, éditeur, Bagneux. — Paul Le Cour : *Le septième sens, l'Aïsthesis,* Editions Atlantis. — Paul Coroze : *Introduction à l'étude des forces éthériques,* Editions La Science Spirituelle.

Les hommes, leur forme et leur nature, le livre qu'a écrit M. Emile Gary de Lacroze, est le résultat d'un profond amour de la vie et de la forme, d'un amour si profond que l'auteur nous révèle dès la première page qu'il a négligé cet amour trop grand pour se consacrer à celui de la vérité. M. Gary de Lacroze fut aux côtés de Joséphin Péladan un des fondateurs de la Rose-croix, rivale de la Rose, croix de Guaita. Le livre qu'il nous donne semble être le résumé des réflexions et des travaux de sa jeunesse. Il est lourd d'une expérience immense, d'une observation qui s'est exercée pendant des années.

« L'empire trop puissant des formes... » est-il dit à la première page. Il faut que cet empire ait été bien puissant, que la beauté des formes ait exercé sur l'auteur un bien grand prestige, pour que ce livre ait été écrit, à la suite de quelles méditations?

Ce livre est une clef de la nature humaine, une explication des passions, de leur naissance, de leur développement et de leurs conséquences, par l'étude de la forme physique de l'homme. Autour d'un cercle, « le cercle chromatique sentimental », se déroulent les nuances du caractère humain et leurs complémentaires. Dans les six infinis de la vie, l'actif, le passif, le masculin, le féminin, l'intellectuel, le corporel, chaque être trouve sa place. Il est relié à d'autres êtres et de ce jeu des correspondances naissent les événements de sa vie. C'est par le rapprochement et la comparaison des hommes et des femmes célèbres de l'histoire que M. Gary de Lacroze arrive à nous faire toucher du doigt la vérité de ses déductions. Elles sont souvent saisissantes et cette étude sur les formes pourrait avoir une portée profonde si la complexité extrême des divisions et des subdivisions n'égarait souvent l'esprit du lecteur. On se perd quelquefois dans le dédale des exemples où l'introduction des dieux de la mythologie ajoute encore un peu d'obscurité.

Malgré cela, le livre de M. Gary de Lacroze sera une contribution définitive à l'étude des types humains. Nul ne pourra reprendre cette étude sans en référer à lui, même si on a de la peine à se frayer un chemin dans le dédale touffu des corps et des visages si patiemment analysés. Le futur étudiant de la forme pourra regretter que la découverte n'ait pas été tracée sur un tableau plus concis, mais il sera obligé de reconnaître qu'une part de l'énigme humaine a été révélée là.

§

C'est une étude intéressante que vient de donner M. Paul Le Cour sous le titre de **L'Aisthésis.** L'Aisthésis est le septième sens, la faculté supérieure qui permet d'atteindre le monde de l'inconnaissable.

C'est grâce à cette faculté méconnue que l'homme communique par éclairs avec le divin et parvient à soulever parfois un coin du voile sous lequel se cache la vérité.

M. Paul Le Cour établit les rapports qui existent entre son Aisthésis, le sixième sens dont a parlé Charles Richet, et l'intuition de Bergson. Il retrouve son Aisthésis chez les philosophes et chez les mystiques; il l'appelle un sens génésique supérieur, ce qui est une expression particulièrement heureuse. Le chapitre le plus intéressant du livre est celui où est opposé ce sens génésique d'ordre élevé à l'instinct sexuel dont on a voulu faire l'origine de toute activité humaine.

L'être utilise l'Aisthésis pour parvenir à ses fins. Dans le monde minéral lui-même, les cristallisations harmonieuses sont engendrées par une sorte d'aspiration obscure vers la beauté.

L'Aisthésis est donc ce qui est divin dans chacun de nous et toutes les manifestations du divin, pureté, amour, désintéressement, relèvent de lui. Bien qu'un peu rapide, la réfutation que fait M. Paul Le Cour des théories de Freud est tout à fait claire et juste. Je ne suis pas sûr qu'il ait lui-même senti toute la force de son argumentation anti-freudienne, puisque je lis cette phrase dans une note de son livre à propos d'une opinion du docteur Allendy.

Si cette interprétation du libido peut être admise, on voit que la théorie de Freud se rapprocherait singulièrement de la nôtre.

J'ai cru voir qu'elle en était singulièrement éloignée et je m'en suis réjoui.

Le livre de M. Paul Le Cour étudie encore les rapports de l'Aisthésis et du mysticisme, de l'Aisthésis dans la préhistoire et trop rapidement aussi (il ne consacre à ce vaste sujet que deux pages) de l'intuition esthétique chez Plotin. Tel qu'il est pourtant, il forme un résumé lumineux de la question où abondent les aperçus personnels.

M. Paul Le Cour a l'avantage inappréciable de traiter avec clarté des sujets abstraits. Il néglige le langage si sottement obscur employé par presque tous les philosophes anciens et modernes, et il ne tombe pas dans ce piège, auquel n'ont

pas échappé les plus grands esprits, qui est le mystérieux attrait de parler d'une façon inintelligible. Il se fait comprendre comme tout écrivain, quelles que soient la subtilité ou la profondeur de sa pensée, devrait le faire.

Malheureusement il ne peut s'empêcher de se laisser aller avec passion à ce qui est sa préoccupation constante, l'idée essentielle que l'on retrouve dans tous ses écrits, à savoir la suprématie de la philosophie de l'occident sur celle de l'orient. Cela le fait sortir de son sujet et ajouter à son livre des pages complètement inutiles pour critiquer la théosophie ou interpréter Ramakrishna ou Vive Kananda. Ces pages ne font que montrer son aveugle parti pris et son ignorance de la philosophie de l'Orient. Il écrit des choses telles que ceci :

Il en est de l'Orient comme de certaines femmes qui ne sont et ne peuvent être dans la vie que le reflet d'un homme dont elles subissent l'emprise, ici la virilité appartient à l'occident.

Et cela ne fait que diminuer la portée de son étude sur l'Aisthésis.

§

Je ne fais que signaler **les Forces éthériques** que M. Paul Coroze vient de publier à *La Science spirituelle*. Cette revue groupe quelques personnalités éminentes qui développent et expliquent les enseignements de Steiner. L'intérêt de cette publication est considérable. Une partie seulement de l'œuvre immense de Steiner a été traduite en français et *La Science spirituelle* publie — avec lenteur il est vrai — ce que nous ne connaissons pas encore. Les forces éthériques jouent un rôle très important dans l'explication du monde de Steiner. Il a paru en allemand un grand ouvrage de G. Wachsmuth sur les forces éthériques et le livre de M. Coroze n'en est que le prélude. Il forme un résumé très clair de la question.

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE DES MŒURS

Auguste Loslever : *L'Amour libre*, Lib. Giraudon, 56, rue N.-D.-des-Champs, Paris. — Eugène et Jeanne Humbert : *La Grande Réforme*, 14, rue de la Duée, Paris. — E. Armand, Véra Livinska, C. de Sainte-Hélène : *La Camaraderie amoureuse*, Editions de l'En-dehors, 22, cité Saint-Joseph, Orléans. — Jeanne Humbert : *En pleine vie*, Editions de Lutèce, 33, rue Pixérécourt. — Roger Salardenne : *Le nu intégral chez les nudites français, reportage*, Ed. Prima, 67, rue Servan. — Vérine : *La Femme et l'Amour dans la société de demain*, Editions Spes, Paris. — Mémento.

Les personnes qui, sur la foi du titre, achèteraient **l'Amour libre** de M. Auguste Loslever avec des intentions salaces, seront bien désappointées, car le livre est écrit dans l'esprit le plus vertueux qui soit. L'auteur a poussé le souci de l'observance jusqu'à obtenir l'*imprimatur* de l'archevêque de Gand; mais, même sans cette garantie, sa qualité d'ancien président du tribunal de Liége aurait attesté le mérite moral de l'ouvrage. M. Loslever combat donc très nettement la thèse de l'amour libre; pour lui, il n'y a d'admissible que le mariage lié, indissoluble et prolifique. Et comment pourrait-on lui donner tort? C'est quand on lit les livres en faveur de la liberté sexuelle absolue qu'on a envie de donner raison à la thèse diamétralement opposée. Toutefois, les absolus étant toujours excessifs, on peut s'en tenir à ce bon vieux Code Napoléon qui admettait, avec précaution, le divorce, régime établi par notre loi de 1884. La Belgique, elle, n'a pas eu à le rétablir; ses ministères les plus catholiques l'ont conservé, ce qui montre leur largeur d'esprit en cette matière.

L'auteur, dans sa discussion, s'en prend plus particulièrement à Léon Blum, qui autrefois, et quand il n'était pas encore député et chef du parti socialiste unifié, a écrit un livre, *Du Mariage*, où il prônait, avec une sérénité souriante, le droit pour la jeune fille de mener la vie de garçonne, avant de se marier, avec apprentissage technique de cette vie-là. « Il n'est ni plus difficile ni plus choquant, disait ce haut fonctionnaire (Léon Blum était alors maître des requêtes au Conseil d'Etat) d'apprendre à ne pas avoir d'enfant que d'apprendre à les faire. » Pendant le mariage, d'autre part, Léon Blum admettait la plus grande liberté, et cela finissait par arriver à ce que le bon Faguet, avec une non moins souriante sérénité, appelait la chiennerie. Avec notre âme for-

mée par quinze siècles de christianisme, nous ne pouvons plus juger des choses comme en jugeaient les lointains ancêtres de M. Léon Blum, qui pratiquaient la polygamie patriarcale, ou même nos lointains ancêtres à nous qui indulgeaient à la polygamie sociale : « Nous avons, disait Démosthène, des courtisanes pour nos plaisirs, des concubines pour partager notre couche, des épouses pour nous donner des enfants légitimes et diriger notre maison. » Nous sommes plus synthétiques, et nous demandons que la même femme nous donne à elle seule des enfants, des plaisirs et des agréments sociaux; que le résultat soit plus difficile à obtenir, c'est possible, mais le programme est plus à l'honneur de la femme et aussi de l'homme, et tant que nous aurons un sens un peu délicat de ce double honneur, et de la civilisation humaine, nous proclamerons le mariage monogame et en principe indissoluble.

C'est ce qu'on pourrait dire aussi à M. Eugène Humbert et à Mme Humbert qui, dans leur journal **La Grande Réforme,** demandent, avant tout, « la libération du mariage, et spécialement du divorce, des règles tyranniques de l'Eglise et de l'Etat » c'est-à-dire en somme l'union libre. Ces propagandistes de la *Ligue de la Régénération humaine,* fondée jadis par le fameux Robin de Cempuis, et présidée aujourd'hui par Victor Margueritte, ne se rendent pas compte que les règles instituées par l'Etat comme par l'Eglise pour maintenir le mariage et raréfier ou supprimer le divorce, l'ont été dans l'intérêt de la femme, et que, si le mâle pouvait lâcher la femelle dès que s'enflerait le ventre d'icelle, ce serait la femelle seule qui en pâtirait. Approuver, comme M. et Mme Humbert, malthusianisme, avortement, homosexualité, autant approuver la fin de toute société et même de toute espèce humaine. Du moment qu'il y a des hommes et qui engendrent, qu'il y a des femmes et qui enfantent, il faut un minimum de règles salvatrices, et parmi celles-ci la protection de la famille est une des plus sacrées.

Ce mot un peu vif de chiennerie qu'employait Faguet, la compagnonne anarchiste Vera Livinska le reprend à son compte, en se demandant si ce n'est pas là qu'aboutirait **La Camaraderie amoureuse** prônée par le compagnon

E. Armand, directeur de l'*En dehors*. Ce bon continuateur de Zo d'Axa a eu la mirobolante idée de créer une coopérative de production et de consommation amoureuse, qui produirait de l'amour comme les autres produisent des pains ou des chaussures (ce sont ses propres expressions), et il entre dans de savoureux détails sur le fonctionnement de cette Coopérative aussi originale que difficultueuse. Car il n'admet pas que les coopérateurs et coopératrices puissent, sauf cas de force majeure, pratiquer le refus de production ou l'abstention de consommation : « Nous n'admettons pas, dit-il, qu'on encaisse les profits si on évite les charges! » Et c'est cette espèce de travaux forcés qui fait, je crois, dresser l'oreille à la compagnonne; sans doute, elle déclare qu'elle voudrait bien voir cette thèse appliquée et développée en grand, mais, tandis que le compagnon Armand se déclare prêt à prêcher d'exemple : « hors les questions de propagande, je ne fréquenterai pas de compagne qui ne pratique pas avec moi la camaraderie amoureuse », la compagnonne Vera ne prend pas d'engagement personnel aussi net. Tout cela montre bien que le communisme (l'anarchiste est à la fois individualiste et communiste) a ses limites et que, même accepté par l'homme en matière sexuelle, il ne le sera jamais par la femme. Encore le sera-t-il par l'homme? Celui-ci pratiquera certainement devant certaines coopératrices trop laides le « refus de consommation » et alors que restera-t-il de cette Camaraderie amoureuse, grande idée de l'*En dehors?*

Dans son « roman précurseur » **En pleine vie,** Mme Jeanne Humbert traite de mille sujets voisins : réforme sexuelle, union libre, nudisme, eugénisme, contrôle des naissances, etc., et le lecteur que ces questions attireraient suivra avec intérêt les échanges de vues des divers personnages, car ce roman est plus de discussion que de narration. Inutile de dire que, sans aller jusqu'à la camaraderie amoureuse des compagnons anarchistes, l'autrice s'avance très loin, et que ni le sexualisme, ni le nudisme ni le malthusianisme ne lui font peur. J'ai déjà traité ici de ces diverses questions et en indiquant que, si je condamnais très nettement les pratiques anticonceptionnelles, je ne me défendais pas d'une certaine indulgence, tout comme mon maître Montaigne, pour la volupté

et pour l'intégrale beauté. Cette indulgence a pourtant paru suspecte aux purs entre les purs du nudisme, et un rédacteur de la revue naturiste *Vivre* m'a âprement blâmé de croire que le nudisme n'était pas exempt de sexualisme. C'est pourquoi le roman *Paradisiaque,* qu'on a pu lire ici, a été mis à l'index par ces très orthodoxes inquisiteurs de la foi gymnique. Pourtant, là, je me trouve d'accord avec M. le Médecin général G. Saint-Paul (Espé de Metz) qui dans le *Progrès médical* du 13 juin rattache nudisme, freudisme, etc., à l'obsession sexuelle, et même avec le compagnon Armand, qui reconnaît loyalement et contrairement, précise-t-il, à la plupart des théoriciens gymnistes, que la vue du nu exalte le désir érotique. Mais, au lieu de se rendre à ce qui semble l'évidence, ces théoriciens affirment, au contraire, que le nudisme en commun affaiblit ce désir et favorise la chasteté. Croyons-les sur parole

Quoi qu'il en soit, il semble que le nudisme marque en France un temps d'arrêt. Le dernier livre de reportage de M. Roger Salardenne, **Le Nu intégral,** ne donne pas l'impression d'un développement très victorieux. A Strasbourg, le petit groupe gymnique avoue qu'il se heurte à de grandes résistances et à Bordeaux on semble avoir peur de la propagande. En somme, il n'y a qu'à Paris, Marseille et Alger que le mouvement continue. A Toulon, quelques nudistes ayant pratiqué leurs jeux en lieu trop ouvert, se sont vu dresser procès-verbal; quelque indulgent qu'on soit pour le nu en plein air, on ne peut pas admettre en effet que les gymnistes ne prennent pas les précautions indispensables : s'ils ont le droit de pratiquer leurs jeux dans le costume qui leur plaît, les passants ont encore plus le droit de ne pas vouloir de ce costume-là. Avec un peu de bon sens et d'indulgence, comme il serait facile de mettre tout le monde d'accord, sauf, bien entendu, les politiciens qui ne voient dans toutes ces questions-là que des moyens de prôner le malthusianisme, le défaitisme, l'anticapitalisme et autres inepties!

Revenez au sérieux. Voici, pour terminer, un livre plein de sagesse, celui de Mme Vérine : **La Femme et l'Amour dans la société de demain.** L'autrice, qui s'est spécialisée

dans ces questions, a déjà donné d'autres livres dont il a été rendu compte ici et que ce nouveau complète. Après avoir posé le problème du mal qu'elle est loin de nier, Mme Vérine, avec un optimisme très louable, s'oriente : 1° vers un féminisme sauveur; 2° vers une renaissance sociale; 3° vers un renouveau social. Ah! que tout cela nous change des romanciers Margueritte, des députés Léon Blum, des journalistes Bontemps, Humbert et autres hurluberlus. Tout ce que dit Mme Vérine est à lire et à approuver. En appendice, elle donne les noms de quelques grandes œuvres sociales féminines, et je crois rendre service au lecteur en les reproduisant : *Fédération nationale des associations de familles nombreuses*, 84, rue de Lille; *La plus grande famille* (réservée aux familles d'au moins cinq enfants), 84, rue de Lille; *Les Mères françaises* (organisation des fêtes des mères), 19, rue de Varenne; *Confédération générale des familles*, 92, rue du Moulin vert; *Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* (fondée en 1896 par le docteur Jacques Bertillon), 26, rue du Quatre-Septembre; *Ecole des parents* (fondée par Mme Vérine elle-même), 26, rue du Quatre-Septembre; *Auxiliaires familiales*, 11, rue de Fontenay, à Châtillon; *Résidence sociale*, 3, rue des Champs, Levallois; *Comité central des allocations familiales*, 31, rue Guyot; *Comité d'entente : Natalité, Famille, Education*, 31, rue Guyot.

Toutes ces œuvres sont éminemment recommandables.

Mémento. — Une dame qui ne dit pas son nom (fi! que c'est vilain!) m'entreprend avec véhémence, sous prétexte que j'ai mal parlé de Renée Vivien dans ma chronique du 1er septembre dernier, ce qui est inexact. J'ai reconnu que cette disciple de Sapho avait écrit de beaux vers; et, quant à savoir si elle était chaste ou non, je suis très aise d'apprendre par ma vitupérante correspondante, qu'elle l'était (mais comment le sait-elle elle-même?) En réalité, la colère de cette dame voilée vient de ce que j'ai dit que les lesbiennes de Paris étaient plus souvent étrangères que françaises, et ce que j'en prends alors pour mon grade! On ne me cache pas que la France est un pays fini, qui n'existe que par les étrangers, qui n'a été sauvé de l'invasion allemande que par l'étranger, etc., etc. Tout cela à cause du plaisir lesbien! Où diable le patriotisme va-t-il se nicher? Et la tumultueuse personne, après avoir stigmatisé chez moi une « fureur chauvine qui m'empêche

de juger les choses sans passion », signe : « Une étrangère très fière de sa nationalité et ravie de ne pas être Française ». Parfait. Que cette dame reste ravie et fière! Seulement, pourquoi diantre alors habite-t-elle la France exécrable? Ah! que me faudra-t-il faire pour obtenir mon pardon d'une aussi terrible cosmopolite? Elle m'adjure d'aller demander pardon à Renée Vivien en portant des fleurs sur sa tombe. Très volontiers. Ça compensera peut-être quelques défections, car ce qu'on révèle de sa chasteté la rendra moins intéressante aux yeux de ses compagnes en saphisme. Quant à ma correspondante, son écriture arrondie décèle une grande bonté d'âme. Pour cette bonté d'âme, madame, qu'il vous soit beaucoup pardonné!

SAINT-ALBAN.

ART

Exposition Walter Le Wino : dans l'atelier du peintre. — Exposition Gio Colucci : Galerie des éditions Bonaparte. — Exposition Gimmi : Galerie Rodrigues-Henriques. — Exposition d'un groupe de femmes peintres : Galerie Armand Drouant. — La Féerie Coloniale : Galerie Ecalle. — L'Art à l'Exposition Coloniale. — Exposition d'œuvres faites en Chine, d'André Claudot : Galerie Barreiro.

Walter Le Wino a réuni dans son atelier de la rue du Moulin-Vert un certain nombre de ses toiles de grand format : Baigneuses ou aspects riants de nature, de la série qu'il dénomme *Plaisirs d'Eté*. Dans la lignée de Constable et de Turner, commentant la réalité de la lumière en éclairage harmonieux de paysages composés, Walter Le Wino suscite des féeries d'arbres et d'eaux, des enchantements de coudes de rivières, animés de la souple présence de jeunes femmes parées d'étoffes claires, sous des dais de ciel aux heureuses transparences. La plastique de ses figures concorde avec la vérité de détail de leurs mouvements. L'art de Le Wino, mieux connu, prendra sa place au nombre des recherches intéressantes de notre heure.

§

Comme Le Wino, **Géo Colucci** est un chercheur. A-t-il trouvé le plein équilibre entre son tempérament et son interprétation de la nature? Il est épris de force. Cette impression de force, il la demande à la ligne au moyen d'une sorte de déformation synthétique qui parfois étonne un peu. Colucci

a fait dès longtemps ses preuves. Il a débuté en orientaliste doué de goût, de puissance colorée et d'un don de présentation décorative des ensembles, des foules, des architectures orientales sous les averses de soleil ou les transparents crépuscules. Il a fait ses preuves de solide et plastique graveur, notamment dans une illustration du *Jardin des supplices* de Mirbeau. Actuellement il étudie décors et passants de coins de campagne française, souvent dans les régions du Quercy dont ses paysages traduisent bien l'ordonnance noble, régulière, un peu classique, à grandes lignes massives, dans des harmonies maintenues dans des gammes noirâtres et vert sombre. Sur des fonds de paysage voulus très sommaires, il appuie des portraits de ruraux, d'un bon relief, peut-être fortement accentué.

Sur des fonds du même genre presque réduits à des orées de lumière, il montre, isolées ou par groupes de deux ou trois, des femmes nues, aux carnations foncées, aux visages masqués souvent d'un gros coup de lumière et aux proportions très vigoureuses qui leur confèrent plus de solidité que de grâce. Colucci est un remarquable aquarelliste. A l'aquarelle il laisse de côté les tons bruns et pourprés qu'il affectionne comme peintre et représente paysages et gens sous une ruée lumineuse dont il ne néglige aucun élément de variété.

I

Une exposition de **Gimmi**, galerie Rodrigues-Henriques, est très représentative de l'art sobre et classique, quoique très attentif à l'accent moderne de ce peintre de talent. Les nus de Gimmi sont toujours posés avec une extrême simplicité et du tour le plus aisé. Si la carnation apparaît quelquefois un peu monotone, c'est par souci d'unité dans une tonalité de bon aloi, dont on a cherché plutôt la dominante que le détail. L'expression des visages est simple et sobrement traduite. A côté de ces nus quelques études de plages, notamment un passage de cavaliers, le long de la mer, à Scheveningue, d'une bonne étude d'atmosphère. Gimmi aborde aussi la vie du théâtre, du cirque, coins de loge ombreux en face d'une fraction très éclairée de la scène, ornée d'un mouvement de danse fragmentairement évoqué. Sur une piste de cirque, deux

femmes acrobates se dressent en pyramide humaine, d'un mouvement preste et la ligne des deux corps est pittoresque.

§

Galerie Drouant, un **groupe de femmes peintres.** Ces groupes sont toujours d'un assemblage de hasard, n'indiquent point de tendances et ne sont construits ni sur un parti pris d'affinités, ni sur un parti pris de contrastes. La camaraderie et l'occasion les réunit.

Ici Jane Poupelet est représentée par deux ou trois de ses célèbres dessins d'animaux de la ferme, surtout de grands bœufs paisibles, pris au repos et touchés d'une pointe d'hiératisme. Louise Hervieu montre une puissante gerbe de fleurs, traduites, en sa complexité, par les seuls moyens du blanc et noir. La couleur manque aux qualités réelles de vie et de dessin de ces fleurs. Val peint un gracieux bouquet et un joli paysage de Seine bordée d'arbres, verdoyants, d'une grande impression de calme. Mme Zak a d'aimables natures mortes. Cheriane un portrait anecdotiquement curieux, par le pittoresque du modèle et de la pose. De Charlotte Gardelle une attrayante étude de danseuse espagnole.

§

Sous l'étiquette **Féerie coloniale,** la galerie Ecalle réunit quelques notes rapides prises par des artistes sur les aspects des pavillons et les restitutions architecturales de l'Exposition. Parmi ces œuvrettes de MM. Barjou, Herscher, Pichon, Markovitch, les notations de Mme Delangle-Marevéry sur le pavillon du Maroc, son bassin entouré de roses et sur les souks tunisiens s'imposent à l'attention par leur facture aisée et le pittoresque heureux de leur ordonnance décorative.

§

La peinture n'a que très peu figuré parmi les attractions de l'Exposition coloniale. On peut noter de belles décorations de Jaulmes, puis celles de Bouchaud, celles de ce remarquable orientaliste Paul-Elie Dubois, celles harmonieuses et bien ordonnées de Ducos de la Haille, le puissant

effort de Levi-Strauss à allégoriser et en même temps peindre exactement Madagascar; le marché de Djibouti, éclatant et familier de Mme Chanteaud-Chabas au pavillon des Somalis.

Le Salon d'orientalistes groupés dans un pavillon élégant et clair au beau portique rouge et or, piliers élancés jaillissant tout autour de bassins aux mosaïques dorées, ne nous a rien appris de nouveau, sauf que dans sa série, très peu nombreuse, d'œuvres d'art décoratif, des meubles présentés par la manufacture de Beauvais s'ornent d'un fouillis expressif, diapré de faisans des îles lointaines et de perroquets multicolores d'après de vifs et ingénieux cartons de Cappiello. On trouve là Dabat, Baldoui, Dagnac-Rivière, Gumery, les soldats marocains de Mlle Ackein, des Annamites de Mme Delgobe-Deniker, Jouve et ses animaux sculpturaux, René Piot et Manzana, orientalistes à recherche de féeries. Yves Brayer avec une synagogue très vivante, Adrienne Jouclard avec son portrait très serré et vigoureux de femme kabyle. Dufy et Marcel Roche, Andrée Joubert. Un spacieux et lumineux paysage de banlieue d'Alger de Jehan Berjonneau, des *Mauresques* d'un large goût décoratif de Quelvée.

Besnard montre d'anciennes toiles, un port d'Alger (de sa jeunesse) vu du quai de la Marine, le soir, dans un calme d'impressionnante sérénité et une scène de danse très caractéristique rapportée de son voyage aux Indes. Victor Charreton montre toutes ses qualités de luministe dans la synthèse d'un très beau jardin de la banlieue d'Alger. Balande détache de ses notes sur le Maroc un foudouk de note très juste. D'Espagnat fait traverser un gué par de plastiques et majestueux cavaliers d'une forte qualité de vérité ethnique.

§

L'Exposition coloniale a suscité quelques expositions parallèles, parmi lesquelles une fort intéressante, celle d'**André Claudot** qui nous montre toute une série de tableaux, de dessins aquarellés, de notations à l'encre de couleur exécutés en Chine pendant un séjour de près de deux ans qu'y fit ce peintre. Avant son départ, André Claudot comptait parmi les jeunes peintres, au métier sûr, indifférents à la mode, épris de réalité transfigurée uniquement par la joie de peindre et

l'amour du thème choisi. Un tableau de grand format, très moderniste dans son recueillement, un intérieur de luthier, par le relief des personnages et la belle couleur des instruments, avait assuré sa réputation. Appelé à enseigner le dessin et l'art occidental de la peinture, à une université de Pékin, il en fut empêché par la révolution. Mais il ne perdit pas son temps et voici dans un climat tempéré, dans une fraîcheur presque nordique, au milieu de jardins aux larges arborescences avec des verts aussi clairs que ceux de nos feuillages d'Europe, tout le caprice d'architectures écarlates, de façades bariolées de brillantes céramiques tramées de bois laqués, vermillonnées, rehaussées de l'arabesque dorée du caractère idéographique. Ce sont points de Pékin et d'Hang-Tchéou, tous pittoresques. Aussi, rendue surtout avec les moyens de l'aquarelle et du dessin, auprès de jonques et de sampans glissant lentement sur les fleuves aux largeurs démesurées, toute une série de types populaires, sampaniers, chiffonniers, marchands de viande cuite, godilleurs, tragédiens en costume hiératique, masqués et armés, étudiantes au type lisse et hardi, porteurs d'eau, mendiants et des groupes de faméliques d'une intense expression de détresse, décharnés et noirâtres. C'est une précieuse série de notes, le plus souvent détaillées, sur la vie populaire en Chine. Elle y apparaît aussi miséreuse près des usines électriques auxquelles le peintre a tout de même donné une place, qu'aux limites des grands jardins où perdure une opulence de fines nuances de ciel sur de brillants massifs floraux.

§

Léo Larguier a écrit une monographie pittoresque du **père Corot,** où sans s'arrêter à donner autrement qu'en quelques phrases justes les caractéristiques du génie de Corot, il s'attache à montrer surtout la bonté et la simplicité de ce grand artiste ingénu et qui fut tout de même égal à toutes les difficultés de l'art. S'il fut un paysagiste acharné, cela ne l'empêche pas de s'égaler aux plus grands dans les plus hauts travaux décoratifs et le maniement du mythe. Ce fut, lorsque l'on connut des portraits de femmes de Corot, qu'on s'avisa de penser que les meilleurs peintres de portraits pour-

raient bien être les paysagistes qui mettent tant de candeur ardente à étudier les physionomies, n'y cherchant point l'intérêt dramatique ou mondain, mais scrutant la figure humaine comme ils étudieraient une belle vallée dans ses lignes et ses nuances. Cette douceur tranquille du caractère de Corot explique bien qu'il ait été longtemps méconnu. Qu'il en souffrit, c'est certain, et cela se voit bien à l'aspect douloureux des joies que lui procurèrent de son vivant quelques beaux articles qui le mettaient, à peu près, à sa place, autant du moins que les plus enthousiastes consentent à y mettre un vivant. Toute cette vie simple et d'émotion contenue, Larguier la conte en bon style de poète, familier, mais qui n'évite point la métaphore, quand elle lui permet de rendre succinctement et complètement un état d'âme du modèle de ce beau portrait littéraire.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : nouvelles salles de sculptures antiques; enrichissements du département des sculptures du Moyen Age, de la Renaissance et des temps modernes. — La donation de Mme Deutsch de la Meurthe à Malmaison; acquisitions nouvelles du musée. — Mémento.

Un important et heureux remaniement vient d'être effectué dans le département de la sculpture antique au **Musée du Louvre.** Une suite de nouvelles salles — inaugurées le 14 octobre dernier — a été créée là où se trouvait, sous l'escalier Daru, l'ancien atelier des moulages et, en même temps, les séries iconographiques de la galerie donnant sur le jardin de l'Infante (allant des salles d'Auguste et des Antonins à la rotonde de Mars) ont fait l'objet d'un reclassement qui présente maintenant les œuvres dans un ordre rigoureusement chronologique.

Une large arcade percée au fond du vestibule dit des *Prisonniers barbares* donne accès dans les salles nouvellement créées. Elles sont occupées par la précieuse collection des bas-reliefs historiques romains, parmi lesquels on remarquera surtout le fragment du célèbre autel de la Paix consacré par Auguste et l'admirable bas-relief représentant un *suovetaurilia,* sacrifice rituel d'un taureau, d'un bélier et d'un

porc. Arrivé à l'ancienne salle d'Auguste, le visiteur revient alors à son point de départ en traversant, parallèlement à ces nouvelles salles, la suite, reclassée chronologiquement, des statues et des bustes romains, magnifique ensemble qui n'a son équivalent nulle part sauf à Rome. A l'extrémité, l'ancienne salle de Mécène, libérée de ses bas-reliefs transportés dans les nouvelles salles, forme maintenant comme une annexe de la salle grecque voisine : on y a placé l'ensemble des vases funéraires de marbre, qui sont parmi les plus beaux spécimens de cet art en Attique.

Le département des sculptures de l'époque chrétienne — que l'abondance des sujets à traiter dans ces chroniques nous a contraint de négliger depuis plus d'un an — s'est, lui, enrichi de façon notable. Signalons, en premier lieu, pour le Moyen Age, un chapiteau roman provenant de Damas et acquis grâce aux indications de M. Paul Deschamps, qui l'avait découvert au cours de sa récente mission en Syrie, et à l'entremise de M. Eustache de Lorey. C'est une œuvre française de l'époque des Croisades analogue aux admirables morceaux de sculpture conservés à Nazareth et à Jérusalem, exécutés par nos artistes en Terre Sainte et dont les moulages sont entrés il y a deux ans au Musée de sculpture comparée du Trocadéro. Sculpté sur trois de ses faces, on y voit un cavalier brandissant une épée et, en arrière, une porte à double arcade flanquée d'une tour fortifiée; enfin, faisant face au cavalier, une femme debout près d'un arbuste dont elle semble cueillir une fleur. M. Paul Deschamps, se basant sur des représentations semblables sculptées en France au XIIe siècle, y voit le symbole de l'Eglise chrétienne accueillant son champion, l'empereur Constantin, vainqueur du paganisme, et estime, d'après le style de ce chapiteau, qu'il dut être exécuté par un artiste provençal et, plus précisément, avignonnais (1).

De la seconde moitié du XIIe siècle date une magnifique tête d'aigle en haut-relief, se présentant de profil entre les deux ailes dont l'une est dressée et l'autre repliée le long du corps. Ce simple débris, fragment d'un aigle qui sans doute accom-

(1) V. son article dans le *Bulletin des Musées de France*, novembre 1929.

pagnait, au tympan du portail d'une église, la figure centrale du Christ entre les symboles des quatre Evangélistes, est comparable pour la grandeur du style et la saveur de la facture, probablement bourguignonne, aux plus belles créations de Chartres ou du Mans (2).

Non moins précieuse est une statuette d'ange en bois, que le musée doit à la libéralité de M. Arthur Sachs, de New-York. C'est une œuvre de cet atelier rémois qui, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, produisit ces charmantes figures d'anges souriants dont la plus célèbre est celle qui, à la porte gauche de la façade principale de la cathédrale de Reims, accompagne le martyr saint Nicaise (ou, suivant certains auteurs, saint Denis) et dont un autre spécimen est, au Louvre, la statuette donnée en 1919 par M. Jeuniette. L'*Ange* de M. Sachs est comme le frère — mais un frère plus grand — de cette dernière figure et, malgré les mutilations qu'a subies le bas du corps, reste un des plus beaux types de cette famille assez nombreuse (d'autres spécimens existent dans des collections particulières et au Musée de Berlin) (3). On l'a placé au milieu de la salle des peintures primitives françaises.

Au début du siècle suivant appartient une *Vierge d'Annonciation* acquise dans une vente à Francfort et qui provient de la région lorraine. Alliant à la grande tradition gothique un esprit déjà plus réaliste et un accent un peu lourd qui tient à son pays d'origine, ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais elle a le mérite d'apporter un type nouveau et très utile dans la série des *Vierges* gothiques que possédait le Louvre (4).

Dans la section des sculptures de la Renaissance a pris place, grâce à un legs du sculpteur R. de Saint-Marceaux, un très beau bas-relief italien en marbre, du XVe siècle, représentant de profil Alphonse V d'Aragon, roi de Naples et de Sicile. On ne sait jusqu'ici à quel artiste attribuer cette sculpture, d'un faire très précis et même un peu sec. Quoi qu'il en soit, c'est là, dit avec raison M. Paul Vitry (5), un magnifique

(2) V. *Bulletin des Musées de France*, mai 1930.
(3) V. l'article que lui a consacré M. Marcel Aubert dans les *Monuments Piot*, année 1930.
(4) V. *Bulletin des Musées de France*, mars 1930.
(5) *Ibid.*, avril 1930.

portrait d'un de ces princes étrangers amis des arts et des lettres, qui se succédèrent sur le trône de Naples et créèrent dans leur royaume, grâce aux maîtres de la Renaissance qu'ils y avaient appelés, un centre d'art fécond.

Au groupe des œuvres françaises du XVIIIe siècle sont venus s'ajouter des morceaux d'artistes peu connus et qui n'étaient pas encore représentés dans nos collections : un charmant petit buste d'enfant en terre cuite signé du sculpteur Couasnon, qui travailla sous Louis XVI et sous la Révolution, portrait délicat et spirituel, qui pourra prendre place sans trop de désavantage près des chefs-d'œuvre similaires de Houdon; puis un très beau buste féminin, en marbre, daté de 1781, dû au sculpteur Attiret, auteur du charmant buste *La Chercheuse d'esprit* du Musée de Dijon; celui qui vient d'entrer au Louvre représente avec un accent de vérité plein de saveur une bourgeoise à la physionomie empreinte de bonté spirituelle, qui appartenait sans doute au milieu parlementaire de Dijon où l'artiste s'était fixé (6).

Dans la section des sculptures modernes, trois œuvres particulièrement significatives sont entrées. L'une, due à la générosité de Mme Raba Deutsch de la Meurthe, est la statue en marbre bien connue, *Le Prince impérial avec son chien Nero,* de Carpeaux, qui figura à l'Exposition universelle de 1867, et dont le plâtre original (aujourd'hui au Musée de Valenciennes) avait été montré au Salon de l'année précédente. Cette statue, dont il existe plusieurs répliques en plâtre (l'une au Louvre même) ou en bronze argenté (à la Glyptothèque de Copenhague), avait été conservée aux Tuileries jusqu'au 4 septembre 1870, puis, après avoir passé à Arenenberg et à Farnborough, avait figuré en 1928 à l'exposition des souvenirs du Second Empire à Malmaison. C'est une bonne fortune pour le Louvre d'abriter désormais ce chef-d'œuvre (7).— Un autre morceau, acquis récemment, est l'exemplaire en marbre, dont le Louvre possédait déjà une répétition en plâtre, de la fameuse statue couchée, *Femme piquée par un serpent,* de Clésinger qui, au Salon de 1847, eut un succès retentissant dû, autant qu'au talent du sculpteur, qui avait réussi, suivant

(6) *Ibid.*, février 1931.
(7) *Ibid.*, mars 1930.

l'expression de M. Luc Benoist (8), « à synthétiser pour un moment la grâce de Pradier et la pensée de Préault », à la conception voluptueuse de l'œuvre et à tout ce qu'on racontait de son exécution, pour laquelle avait posé, complaisante, disait-on, jusqu'au moulage sur nature, une actrice d'une beauté plantureuse, Egérie assez «canaille», suivant l'expression des Goncourt, du groupe romantique d'alors, qui se faisait appeler Mme Sabatier et que Théophile Gautier avait surnommée « la Présidente ». Quoi qu'il en soit cette sculpture reste la meilleure création de Clésinger, qui ne connut plus de succès semblable.— Puis le musée s'est enrichi d'une œuvre charmante, buste en terre cuite du fils du peintre Charles Jacque, dû à cet artiste chercheur et exquis Henry Cros, qui à la fois comme peintre, sculpteur, modeleur en cire ou en pâte de verre colorée conquit les suffrages de tous les délicats. — Le département des peintures du Louvre acquérait en même temps une autre œuvre de lui, le portrait de sa femme, figure d'une construction solide et d'un sentiment calme et profond, qui représente dignement cet autre aspect de son talent (9).

Enfin, grâce à la générosité d'un amateur, M. Charles Michel, une œuvre s'est ajoutée au groupe si restreint des sculptures allemandes que possède le Louvre : un charmant buste en plâtre d'une fillette (qu'une inscription désigne comme étant « Marianne Schlegel, 9 ans 1/2, juillet 1801 ») par le sculpteur Gotfried Schadow, représentant en Allemagne, comme on sait, de la manière classique de Canova. Ce joli portrait est tout à fait digne de l'auteur du célèbre groupe *La reine Louise de Prusse et une de ses sœurs*, chef-d'œuvre de l'artiste.

§

La statue du Prince impérial de Carpeaux dont nous parlons plus haut ne représente qu'une partie des libéralités de Mme Deutsch de la Meurthe aux musées nationaux; elle a réservé pour **Malmaison**, où leur place était tout indiquée,

(8) V. son intéressant article dans le *Bulletin des Musées de France*, mai 1931.

(9) V. sur ces deux œuvres et sur leur auteur l'article de M. Paul Vitry dans le *Bulletin des Musées de France*, n° de février 1930.

une importante série de souvenirs du Premier Empire dont voici la liste : six bustes de membres de la famille impériale (Mme Lœtitia, Charles et Joseph Bonaparte, Charles et Charlotte Napoléon, le Prince impérial) par Bartholini, Marin, Tricornia et Carpeaux; le mobilier complet de chambre à coucher, décoré de bronzes ciselés, offert par l'Empereur à son frère Joseph lors de l'élection de celui-ci au trône d'Espagne; un portrait de ce même prince, esquisse à l'huile par le baron Gros; trois tabourets Empire provenant du château de Meudon; deux candélabres et une paire de chenets en bronze doré; une lampe en albâtre; un écran en bois doré; une cuvette avec son pot à eau en porcelaine de Sèvres; des rideaux de soie et un fond de lit en soie brodée d'abeilles; le baudrier d'or ciselé orné d'émaux translucides, offert par Napoléon Ier au maréchal Lannes; enfin l'aiguière et le bassin en vermeil ciselés par l'orfèvre Henry Auguste pour la famille royale au XVIIIe siècle et qui servirent depuis pour les baptêmes des princes de la famille impériale, notamment, et en dernier lieu, pour celui du petit Prince impérial le 16 mars 1856 (10).

Mais ce ne sont pas là tous les enrichissements du musée napoléonien. M. Jean Bourguignon, son conservateur, a eu l'heureuse fortune de retrouver et d'y faire rentrer une des deux grandes compositions qui avaient été commandées à Girodet et au baron Gérard pour décorer le salon de réception de Joséphine et où ces artistes s'étaient inspirés des poèmes d'Ossian, alors dans toute leur vogue immense et admirés particulièrement de Bonaparte. Girodet, dont l'œuvre vient de revenir à Malmaison, y avait traité *Ossian recevant dans le Walhalla les guerriers français morts pour la patrie* et y avait évoqué, parmi les personnages de la légende irlandaise, les souvenirs glorieux et les héros de la Révolution française : Joubert, Dugommier, Hoche, Marceau, Desaix, Dampierre, Kléber, Championnet, Caffarelli, La Tour d'Auvergne, dans une composition pleine de lyrisme, qui est un curieux témoignage du goût de l'époque. — En même temps, le Conseil des Musées nationaux a voté l'acquisition ou l'ac-

(10) On trouvera la reproduction des plus beaux de ces objets avec un article de M. Pierre Schommer dans le numéro d'avril 1930 du *Bulletin des Musées de France.*

ceptation de deux œuvres du baron Gros qui avaient leur place toute marquée à Malmaison : un charmant portrait esquissé du buste de Joséphine, et un beau dessin représentant *Napoléon confiant le roi de Rome à la protection des officiers de la Garde nationale* (11).

Mémento. — La précieuse publication, dont nous avons déjà parlé ici à plusieurs reprises, du *Corpus vasorum antiquorum*, entreprise par l'Union académique internationale et dont la direction a été confiée à notre éminent compatriote M. Edmond Pottier, se poursuit, grâce à l'activité de ce dernier, avec une régularité admirable, et en est maintenant à son trente-deuxième volume. Nous avons aujourd'hui à signaler les huit derniers. Un premier fascicule, consacré par M. Rhomaios, assisté de Mlle Papaspyridi, à la riche collection de vases du Musée national d'Athènes (nous rappelons que le *Corpus*, comme son titre l'indique, ne se borne pas à un choix d'objets, mais comprend *tous* les vases de chaque musée, les décrivant minutieusement avec toutes les indications scientifiques désirables (origine, dimensions, références bibliographiques) et donnant de tous une ou — quand il s'agit de pièces particulièrement remarquables — plusieurs reproductions en phototypie) inaugure la série ayant la Grèce pour objet. 50 planches montrent successivement les créations du style primitif à décor géométrique, du style archaïque à figures noires, du style sévère à figures rouges (où les chefs-d'œuvre sont nombreux, signés de Phintias, d'Evergidès, de Pamphaios, de Douris, etc.), lécythes à fond blanc, dont l'un porte une scène de déposition au tombeau, reproduite ici dans les couleurs de l'original. — A l'Espagne (Musée archéologique de Madrid) est consacré également un premier fascicule, dont le texte est dû à M. J.-R. Mélida, directeur du Musée. Les pièces, présentées, ici encore, chronologiquement, en 30 planches, appartiennent aux styles égyptien, chypriote, rhodien, gréco-oriental, corinthien, géométrique béotien, attique géométrique, attique corinthien et attique à figures noires. On y remarque particulièrement de beaux vases corinthiens décorés d'animaux, un grand dinos décoré sur ses bords d'une cohorte d'hoplites et de vaisseaux voguant, deux magnifiques hydries attiques à figures noires, dont l'une, où est représentée la dispute du trépied, est reproduite en couleurs. — Le Fitzwilliam Museum de Cambridge est l'objet d'un premier fascicule, où M. Winfred Lamb décrit et

(11) V. sur ces différentes œuvres l'article très détaillé et très intéressant de M. J. Bourguignon dans le n° d'octobre 1931 du *Bulletin des Musées de France.*

commente des vases, que reproduisent 46 planches, appartenant aux groupes béotien, corinthien, rhodien, laconien, étrusque et attique. On y remarque notamment des kylix (coupes) et des amphores attiques à figures noires ou rouges décorées de sujets (*Dionysos festoyant*, etc.) du plus beau style. — Le British Museum a donné trois nouveaux fascicules, où MM. Walters et Forsdyke présentent en 96 planches une suite des vases de toutes les époques, qu'un tableau préliminaire permet de replacer dans les groupes précédemment publiés. On y remarque surtout une abondante série de belles amphores et hydries attiques. — En Italie, le Musée civique de Bologne est l'objet d'un premier fascicule qui comprend uniquement des œuvres attiques (de « style sévère » et de « style noble ») à figures rouges, décrites par M. Laurinsich : cratères et coupes, celles-ci surtout particulièrement remarquables. — Au Musée provincial de Lecce est consacré un deuxième fascicule de 52 planches, ne contenant également que des œuvres d'un même style, le style apulien : cratères, skyphos, œnochoés, rhytons, etc. — Enfin, un quatrième fascicule s'est ajouté aux trois précédemment consacrés au Musée national de Copenhague et qui comprenaient les vases orientaux et ceux de Grèce jusqu'à la période archaïque à figures rouges. Ce dernier fascicule renferme tous les vases des périodes suivantes : vases attiques à figures rouges des ve et ive siècles, de toutes formes (où naturellement les belles pièces abondent : hydries ornées de scènes de gynécée, kylix et pyxides décorées de scènes familières), puis lécythes à fond blanc du ve siècle à scènes funéraires (dont un est reproduit en couleurs), vases hellénistiques, enfin vases italiotes.

Dans le même domaine de l'archéologie antique, il faut signaler en outre un petit livre sur *La Sculpture grecque de Delphes* (Paris, E. de Boccard, in-8, 46 p. avec 40 planches), dont MM. Charles Picard, l'éminent directeur honoraire de l'Ecole française d'Athènes, et P. de la Coste-Messelière, chargé de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, ont écrit le texte. Ces deux savants y commentent les précieuses sculptures — que reproduisent 40 planches — découvertes dans le vaste et fructueux champ de fouilles de Delphes et conservées au musée local : statues argiennes, métopes du trésor » (ou temple votif comme les diverses peuplades ou villes de la Grèce en érigèrent le long de la Voie Sacrée) de Sicyone, *Sphinx* des Naxiens, *Caryatides* des « trésors », des Cnidiens et des Siphniens, détails de la frise de ce dernier « trésor », statues du temple archaïque d'Apollon, métopes et autres détails du « trésor » des Athéniens, la célèbre statue de l'*Aurige*, celle du Thessalien *Agias*, l'autel de Marmaria, des stèles funéraires, la statue d'*Antinoüs*,

etc. Le commentaire précis et clair qu'en donnent les deux auteurs constitue un excellent résumé de l'histoire de l'évolution de la sculpture grecque du vie au iie siècle.

L'éditeur Lapina, qui avait déjà publié sur le Musée du Louvre et celui du Luxembourg des volumes illustrés en couleurs dont nous avons parlé ici, vient de consacrer un bel album à l'une des œuvres les plus célèbres et les plus précieuses de notre Musée de Cluny : la série des six tapisseries dites de *La Dame à la licorne* (album in-folio, 6 planches en couleurs, avec 9 pages de texte en français et en anglais; 30 fr.). Cette tenture est un des chefs-d'œuvre de nos arts industriels français. Décorant autrefois le château de Boussac dans la Creuse, elle devint, avec cette demeure, en 1837, propriété de la ville, et en 1882 fut acquise par le conservateur du Musée de Cluny, E. du Sommerard, pour l'Etat français. Chacune de ces six pièces montre, entre des arbustes, sur une sorte d'îlot bleu parsemé de fleurs et peuplé de petits animaux, se détachant lui-même sur un fond rose agrémenté de motifs semblables, une dame accompagnée de deux animaux d'allure héraldique, un lion et une licorne. D'après le regretté Henry Martin, ces tapisseries avaient été exécutées pour Claude Le Viste, fille de Jean Le Viste, seigneur d'Arcy (dont les armoiries se voient sur des pennons) et de Geneviève de Nanterre, et auraient été tissées entre 1509 et 1513. (Cependant, un examen attentif montre qu'il ne s'agit pas dans toutes les tapisseries de la même femme : tantôt la dame a les cheveux épars sur le dos, signe, ainsi que la licorne, de virginité; tantôt il n'en est rien, et peut-être ne s'agit-il que de figures symboliques). Un érudit anglais a d'ailleurs démontré que cinq de ces pièces sont des représentations allégoriques des cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût, tandis que la sixième montre la dame sous une tente surmontée de l'inscription *Mon seul désir* entre les lettres A et P dont on n'a pas encore trouvé l'explication. On n'est pas davantage fixé sur la date d'exécution de la tenture : les uns, comme Du Sommerard, l'attribuent à la seconde moitié du xve siècle; d'autres, comme Jules Guiffrey et M. Deshairs, la datent des environs de 1500, ou, comme Henry Martin, de 1509-1513. M. Marquet de Vasselot, dans la savante notice qui sert de texte à l'album dont nous parlons et à laquelle nous empruntons les renseignements qui précèdent, dit simplement, en se basant sur le style de certains détails : « fin du xve siècle ». Quant à l'atelier où ces pièces furent tissées, on ne peut jusqu'ici émettre que des conjectures tout à fait vagues. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est le charme de ces compositions. Les belles reproductions en couleurs que nous en offre l'album dont nous

parlons, où les nuances les plus délicates sont traduites avec une fidélité parfaite, le font sentir dans toute sa plénitude.

On n'a pas oublié la belle et émouvante exposition des souvenirs du Second Empire organisée il y a trois ans à Malmaison par son actif conservateur, M. Jean Bourguignon. C'est avec un vif plaisir que nous venons de recevoir et que nous recommandons à tous ceux que cette exposition avait charmés un très joli album établi (et c'est en dire la perfection d'exécution) par la maison Marotte (*Malmaison : les souvenirs du Second Empire;* Paris, éd. « A l'Encrier d'or »; in-8, 32 planches, dont 1 en couleurs, avec 32 pages de texte; 50 fr.) qui réunit les plus intéressants des objets admirés en 1928 et dont la plupart sont restés définitivement au Musée, les uns provenant de l'importante donation de Mme la baronne d'Alexandry d'Orengiani, les autres dus à la générosité de collectionneurs qui avaient participé à cette exposition, comme Mme Deutsch de la Meurthe, dont nous relatons plus haut les libéralités. On retrouve ainsi dans ce bel album, avec des vues de l'extérieur et de l'intérieur du pavillon Osiris où ils sont restés groupés, le célèbre tableau de Winterhalter, *L'Impératrice Eugénie et ses dames d'honneur* (ensemble et détails), divers portraits peints ou sculptés de la souveraine et de Napoléon III (parmi ces derniers, le portrait équestre d'Alfred de Dreux, le buste et de précieux croquis dus à Carpeaux), les charmantes effigies du Prince impérial par d'Epinay et Carpeaux et quelques-uns de ses jouets, le buste du Prince Jérôme par Eugène Guillaume et celui de sa mère, l'esquisse de la *Bataille de Solférino* par Yvon, les tableaux représentant la distribution des aigles en 1855 et Napoléon III avec les souverains venus à l'Exposition de 1867, divers objets ayant appartenu à l'impératrice, des estampes populaires, dont une image d'Epinal en couleurs représentant Napoléon III et la garde impériale, etc.

M. Bourguignon a publié en même temps, sous le titre *Les Adieux de Malmaison, 29 juin 1815* (Paris, J. Vrin, in-8, 47 pages, avec 12 gravures), le récit historique — qu'il avait donné dans le catalogue, aujourd'hui épuisé, de l'exposition du centenaire de la mort de Napoléon Ier — des derniers jours, pleins de mélancolie, que l'Empereur passa à Malmaison après la défaite de Waterloo, avant de partir pour Rochefort où il pensait pouvoir s'embarquer pour l'Amérique. Ces pages vivantes et émouvantes, écrites d'après des documents authentiques, sont illustrées de reproductions de peintures et de gravures de l'époque, faisant partie des collections de Malmaison, et qui ajoutent encore à leur intérêt.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les inconséquences scientifiques de M. Dussaud. — La thèse générale « glozélienne » qui présume l'existence d'une écriture linéaire très répandue dans le grand bassin méditerranéen, et de longtemps antérieure à l'alphabet phénicien, paraissait, il y a vingt-cinq ans, avoir rencontré un accueil universel. Evans l'avait démontrée pour le bassin de l'Egéen, Flinders Petric l'avait appuyée pour l'Egypte, et bien des savants de l'époque firent connaître leur adhésion plus ou moins formelle. Parmi ceux-ci se trouvait M. René Dussaud. En 1907, il écrivait (*L'Ile de Chypre,* Paris, 1907) :

L'origine du syllabaire chypriote serait importante à déterminer. Jusqu'ici, on peut supposer avec vraisemblance qu'il se rattache aux écritures égéennes si heureusement découvertes par M. Evans.

Or, ce dernier avait formulé dès 1894 la théorie d'une écriture préphénicienne égéenne et grecque continentale. En réponse à M. Perrot qui avait publié un résumé de tous les arguments contre la possibilité d'une écriture préphénicienne, il disait (*Primitive Pictographs and a Pre-Phœnician Script from Crete and the Peloponnese,* J. Hell. Stud., vol. XIV, 1894) :

...On Mycenæan and Early Aegean culture... the evidence which I now bring forward will... conclusively demonstrate that as a matter of fact an elaborate system of writing did exist within the limits of the Mycenæan world.

De ces témoignages, Evans continuait à en trouver, à tel point qu'un article de l'*Academy* (*Spadework, Dr Evans in Crete,* 31 jan. 1903), en faisant un résumé de ce travail, déclarait que le Dr Evans avait fait reculer la date de l'alphabet d'au moins mille ans :

The results prove... that the alphabet was evolved in Crete at least 1000 years before the reputed date of its carriage ready-made from Phœnicia to Greece... Cadmus did not introduce letters into Europe nor did anyone else!

Finalement l'*Encyclopedia Britannica* de 1910, à propos du « prehistoric linear script from Crete » estimant que :

In 1900 all scepticism in the learned world was set at rest by his [Evans'] discovery of whole archives consisting of clay tablets inscribed both in the pictographic (hieroglyphic) and the linear forms of Minoan script.

en tirait la conclusion :

That a highly-developed system of writing existed in Minoan... earlier than the first introduction under Phœnician influence... The old Cretan tradition receives striking confirmation... According to Cretan version preserved by Diodorus (v. 74) the Phœnicians did not invent letters but simply altered their forms...

En un mot, avant 1910, tout le monde avait dû se soumettre à l'évidence qu'il y avait eu un mouvement des arts vers l'Orient, — et M. Dussaud, aussi bien que les autres; car son étude de la civilisation de l'île de Chypre (op. cit.) porte cette conclusion :

L'art chypriote... dépendait, aux hautes époques, de la civilisation égéenne : il en suit l'évolution à distance, et, fort de cet appui, étend son influence à la côte syrienne. Dès le deuxième millénaire avant notre ère, la céramique et les terres cuites cananéennes attestent soit l'importation, soit l'imitation des produits chypriotes. Mais cette influence se prolonge longtemps après.

M. Dussaud dit même :

Certains monuments qualifiés de phéniciens... en réalité chypriotes.

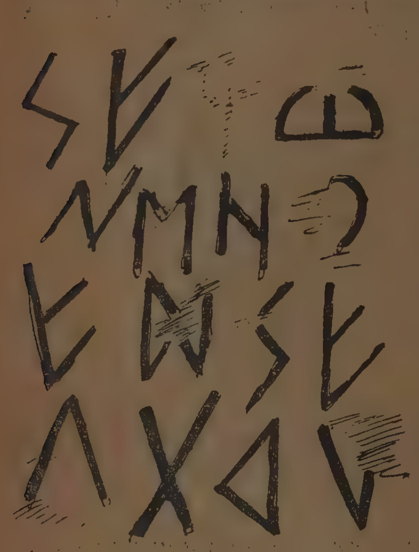
Et encore :

Ces faits... permettent de conclure que l'art industriel phénicien, si brillant soit-il, n'est que le prolongement en terre asiatique...

En même temps il nous offre (op. cit.) des dessins de pièces justificatives où l'on peut voir des signes glozéliens, par exemple :

Mais dans ces premières années du siècle, alors que M. Dussaud approuvait la théorie d'une marche lente d'une écriture (vaguement glozélienne : les signes

sont cités par l'*Encycl. Brit.* comme préhistorique de Crète) partant de Mycènes à travers l'Egéen, en passant par la Crète et Chypre pour gagner la côte asiatique, il avait sous les yeux des écritures analogues trouvées au Portugal, en Ecosse, en Sardaigne, qui avaient donné lieu à de longues controverses, qui aboutirent en tous les cas par l'abandon de la théorie de l'origine phénicienne.



Estacio de Veiga, en 1891, avait démontré l'origine indigène et non phénicienne de l'alphabet proto-ibérique; Sir John Rhys l'avait suivi en identifiant le pictique (langue des Picts) avec l'ibérique et en attribuant la langue de la fameuse Newton Stone à quelque groupe préceltique «non aryen»; R. Severo avait défendu l'écriture glozélienne trouvée déjà au Portugal (1), et M. von Landau, cherchant les inscriptions phéniciennes en Sardaigne, avait trouvé parmi celles-ci quelques autres qu'il qualifiait d' « ibériques», puisque, a-t-il dit, elle n'étaient certainement pas phéniciennes. De ces dernières non phéniciennes il publia, en

(1) Voir la note à la fin du présent article.

1900, des dessins (*Mitteil. der Vorderasiast. Gesell.*, 1900) dont voici ci-dessus un spécimen (p. 204).

Et il y en a beaucoup plus encore de cette époque, que j'ai notées dans mes carnets. L'existence, donc, d'une telle écriture (analogue à la glozélienne) troublait déjà en 1907 les théories héritées du siècle précédent, et loin de les repousser ces savants devaient même *s'attendre* à des découvertes semblables en Europe occidentale.

Ainsi M. Dussaud, quand il écrivait en 1928 (*Glozel à l'Institut*) :

> Tous les textes de Glozel sont faux et également tous ceux d'écriture analogue trouvés en dehors de Glozel,

n'avait aucune raison scientifique pour le dire, car l'argument *a priori* était depuis trente ans en faveur de Glozel, Puyravel, Seltsch, Chez Guerrier, Montespan-Ganties, Bunesti et Alvao.

F. W. G. FOAT.

NOTE

Pendant le décennium 1895-1904, les découvertes d'inscriptions en Ecosse, semblables à d'autres trouvées au Portugal, notamment à Alvao, amenèrent une longue controverse. En 1895, Sir Francis Barry, député au Parlement de Londres, trouva dans la Caithness, à l'extrême-nord, une inscription d'une vingtaine de signes qu'il présenta au musée national, et qui fut classée sans que personne en trouvât aucune explication. Un peu plus tard, d'autres inscriptions, également inexplicables, survinrent, trouvées sur la rive droite de la Clyde et en d'autres endroits de la région. Il s'agissait d'écriture et aussi de caractères en cupules dont voici l'apparence générale :



Ces objets, qualifiés par les uns de préhistoriques, furent dénoncés par d'autres comme une simple mystification. Le Portugais Severo, éditeur de la revue *Portugalia*, et l'Ecossais Astley, par contre, y voyaient la preuve d'une parenté épigraphique entre leurs deux pays à une haute époque, surtout qu'au Portugal on avait trouvé des dés presque identiques.



Astley publia en 1904 une défense élaborée de toutes ces trouvailles (*Portuguese Parallels to Clydeside*, etc.) et Severo en fit de même dans les pages de *Portugalia*. J'ai fait un résumé de toute cette controverse, après des recherches minutieuses dans les archives du British Museum, etc. (Foat, *L'affaire des Inscriptions de la Clyde*. Revue Archéologique, Ve sér., tome 27, janvier-juin 1928). J'ajoute que les inscriptions d'écriture suivie dont il s'agissait dans cette controverse suggèrent plutôt le glozélien qu'aucune autre écriture connue :

CAITHNESS :

CLYDESIDE :

(incisées)

Pour comparaison, voir les inscriptions de Bunesti, Roumanie (*Mercure de France*, 15 mars 1931) :



Leur provenance de *crannogs* et *brochs* présente toute la probabilité d'une haute antiquité. Il en est de même pour l'inscription de Newton (Aberdeenshire) qui, elle aussi, avait suscité quelques années antérieurement une controverse également acharnée et également sans résultat, sauf la preuve de l'existence d'écritures en Occident totalement inexpliquées

(Foat, Chronique de Glozel, *Mercure de France*, 1-IX-1929), mais d'une importance capitale pour la préhistoire.

L'existence authentique de ces écritures n'était encore qu'en question, me dira M. Dussaud. Soit, mais c'était une question bien posée, qui défendait à tout archéologue épigraphiste de passer sous silence la longue anticipation du problème actuel. Ces « écritures analogues » à la glozélienne ne font qu'accroître le problème de tout un demi-siècle.

F. W. G. F.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La Science d'Israël. — Quelque malaisé qu'il soit de le croire, il existe une science ignorée du monde savant : c'est la Science d'Israël. Nouveau paradoxe juif à ajouter à tant d'autres. En vérité, l'herméticité de cette science n'est pas absolue : il y a, depuis des dizaines de siècles, des hommes qui, sans initiation mystique, s'en occupent, l'étudient, y font des recherches et publient à son sujet de gros volumes. Mais tous ces travaux et recherches sont faits dans une langue qui n'est pas plus connue que la science : l'hébreu.

Il y a, à côté de l'hébreu biblique classique, d'autres langues hébraïques, celle de la Mishna, la langue arabisée de la période d'Espagne, l'hébreu rabbinique : leur ensemble fondu dans l'hébreu littéraire moderne, est, en fait, inconnu. De savants exégètes allemands, qui se sont attaqués aux textes hébraïques, n'ont point dépassé les frontières de l'hébreu biblique. La véritable science d'Israël a ainsi échappé aux savants officiels. Quelques membres du corps rabbinique en ont abordé certains problèmes et ont publié les résultats de leurs recherches dans des langues « profanes », mais il serait, croyons-nous, imprudent d'attacher à ces travaux plus d'importance qu'ils n'en ont. Les essais de quelques aimables plaisantins laïques qui, aidés d'une équipe de « nègres », sont allés jusqu'à publier des « anthologies » de la littérature juive, appellent, à plus forte raison, les plus expresses réserves.

Ainsi la première et la principale difficulté pour faire entrer la science d'Israël dans le grand cercle de la civilisation humaine réside dans la langue.

Quelque étonnant que cela paraisse, la révélation totale des monuments littéraires de la science d'Israël ne sera guère possible avant longtemps. Il n'y a pas de corps de savants qui pourrait le faire et l'étendue et la difficulté de la science sont

telles que seule l'instruction publique faite en hébreu dans ses trois degrés serait en état d'accomplir cette tâche. C'est affaire d'un avenir encore lointain.

Le sujet de la science et l'objet de ses recherches sont d'une richesse incomparable. On y trouve de tout : droit général, médecine, astronomie, théologie, linguistique, poésie, philosophie; toutes ces matières sont traitées selon les méthodes scolastiques. Bref, cette littérature est une sorte de somme dont l'inventaire et la classification, et, à plus forte raison, la ventilation, demanderaient des générations de savants.

Les étroites limites de cette notice ne nous permettent de fàire que quelques mentions relativement à certains points particuliers étudiés par cette science, mais ils suffiront pour faire saisir aux lecteurs son extrême importance.

Ce que nous allons dire dans les pages qui suivent est puisé dans les travaux d'un jeune talmudisant, M. J. S. Zuri (1) qui a publié en hébreu un nombre considérable d'ouvrages traitant de la Science d'Israël. Il se peut que sa méthodologie ne soit pas absolument irréprochable et que la clarté de son exposé laisse parfois à désirer. Souvent des parties riches en substance et fécondes en enseignements sont noyées dans un véritable déluge de détails qui ne font qu'encombrer l'essentiel en le masquant. Malgré ces défauts, l'on peut considérer que M. Zuri a enrichi la science de quelques éléments inédits.

Le premier ouvrage de M. Zuri qu'il nous a été donné de lire s'appelle *Tarbouth Ha' Dromim*, ce qui signifie *La Civilisation Méridionale*. L'adjectif *méridionale* s'applique à la Palestine méridionale par opposition à la Palestine septentrionale. La thèse de M. Zuri est que, dès ses débuts, le peuple juif n'avait pas d'homogénéité : il n'y avait pas *un* peuple juif, mais *deux* peuples juifs, avec deux civilisations : la septentrionale et la méridionale.

La thèse n'est pas absolument nouvelle; déjà Graetz et Doubnov l'avaient admise; mais pour ces deux historiens, la dualité n'était pas ethnique; elle relevait, pour ainsi dire, des deux itinéraires de la conquête de la Palestine. On sait que vers le XVIe siècle avant J.-C. les Hébreux nomades avaient envahi la Palestine par le Nord : la Galilée, et par le

(1) Rzezak.

Sud : le Negeb. La conquête de Jérusalem au début du XIe siècle avant J.-C. ferma les mâchoires de l'étau et réunit les deux tronçons du pays sous une seule domination. Le roi David a pris, grâce à l'unification nationale dont il était l'auteur, cette figure légendaire qu'il a conservée depuis dans la mémoire du peuple juif.

Or, ce qui apparaît aux historiens comme un incident tactique est pour M. Zuri un fait à la fois capital et autonome. Pour lui, les textes indiscutables de la Bible se trouvent corroborés et complétés par les textes talmudiques. De son étude purement objective et qui s'étend des enseignements des docteurs, respectivement septentrionaux et méridionaux, aux descriptions des usages et coutumes et aux observations consignées dans le Talmud des genres de vie du peuple dans le nord et dans le midi de la Palestine, il apparaît qu'au IIIe siècle *après* J.-C., comme au XVIe siècle *avant*, c'est-à-dire sur un laps de temps embrassant presque deux millénaires, s'il y avait un peuple parlant à peu près la même langue, ce peuple ne possédait d'unité intérieure ni dans ses mœurs, ni dans sa mentalité, ni dans ses coutumes, ni même dans sa nourriture.

Signalons en passant que quand nous avons publié notre livre *Nomades, essai sur l'âme juive*, nous ignorions cette opinion de la possible dualité *ethnique* juive, mais l'analyse psychologique et philosophique du génie juif nous avait conduit à une conception analogue d'une dualité *qualitative*. Les recherches de M. Zuri nous apportent une sorte de confirmation, d'autant plus précieuse, qu'elle trouve ses éléments dans un tout autre ordre d'idées. Bref de ce côté un coin du voile se soulève et nous montre certaines choses que jusqu'à présent on ne faisait que soupçonner.

L'historien qui recherche les causes de l'extraordinaire instabilité politique du royaume d'Israël et de toutes les luttes intestines qui le divisaient aperçoit dans les théories de M. Zuri une lueur qui éclaire les dessous de l'histoire de ces temps anciens. Et quand il essaie de comprendre le pourquoi des fulminations des Prophètes d'Israël, l'analyse historique trouve dans la thèse dualiste de M. Zuri l'explication rationnelle des faits et gestes que l'on considérait jusqu'à présent sous un aspect mystique ou du moins spirituel.

Si des recherches ultérieures confirmaient cette thèse dualiste, ses conséquences seraient incalculables. L'homogénéité initiale juive disparue, les origines du Christianisme apparaissent sous un jour nouveau. Jésus — Galiléen d'origine septentrionale et non pas Judéen méridional, n'est plus nécessairement l'ayant cause du Judaïsme. Celui-ci devient une sorte de non-sens historique qui n'acquiert une réalité que bien postérieurement à la dispersion.

L'autre découverte de M. Zuri est développée dans un ouvrage, le premier de toute une série, dont le titre général est : *Histoire du Droit public juif*, qui vient seulement de paraître (1). A lire le titre, on est tenté de croire qu'il s'agit d'une époque *antérieure* à la perte de l'indépendance politique. Or, c'est le contraire : le droit public juif que M. Zuri étudie est celui *postérieur* à la perte de l'indépendance. Cela seul suffit à souligner l'importance de l'ouvrage.

En fait, cette étude qui par son sujet semble aride, est douée d'une vie prodigieuse. Elle éclaire d'un jour nouveau tout le problème juif jusque dans ses recoins les plus cachés et explique, en partie, même ses plus récentes manifestations. Contrairement à l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut, rien de moins hypothétique que ce droit public juif. La richesse des textes, l'abondance des preuves, la rigueur des démonstrations sont telles que quelque défiance que l'on veuille manifester à l'égard de la nouveauté et de la hardiesse des conceptions de M. Zuri, on est obligé de reconnaître qu'elles sont matériellement exactes. L'existence de ce monument, à la fois de jurisprudence et de doctrine, apporte une explication scientifique irréfutable de ce qu'il est convenu d'appeler le particularisme juif et qui est la cause profonde du problème juif tout entier. Essayons de donner un aperçu de la question examinée par M. Zuri.

L'an 70 marque la date de la destruction du second Temple par Titus et de la perte de l'indépendance nationale. Dans la presque totalité des cas connus la perte de l'indépendance nationale signifie rupture de la nation elle-même et transformation d'une unité collective en une collectivité d'unités, lesquelles, dès la seconde ou la troisième génération, se laissent

(1) On annonce la parution du second volume.

absorber par les éléments ambiants. C'est la création, postérieurement à la destruction du temple, du droit public juif, dont M. Zuri apporte la révélation, qui a empêché ce processus normal de se produire et a conservé à Israël son unité nationale, même en l'absence d'un Etat et en dehors d'un territoire. Les organes administratifs et juridictionnels de l'Etat juif qui normalement étaient destinés à disparaître à plus ou moins brève échéançe ont été conservés par l'effort persévérant de quelques hommes d'élite qui les développèrent, au contraire, et les fortifièrent : c'est grâce à eux qu'Israël demeura. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces organes administratifs, les *Nasi*, les *Kahal*, les *Beith'am*, ni des organes juridictionnels, les *Beith ha Vaad* et *Beith Din*, tribunaux qui disaient le droit et l'appliquaient, tant au civil qu'au pénal. Qu'il nous suffise de dire que sur cette base toute une organisation s'est créée qui a étendu son autorité spirituelle et, en partie, matérielle aux communautés juives de la Babylonie, de l'Egypte, et d'ailleurs. Le désastre politique ne fut donc pas définitif, puisque l'indépendance s'est trouvée suppléée par une autonomie intérieure dont l'autorité demeura entière jusqu'aux approches de l'an mille et qui fut l'administration du peuple juif en *diaspora*. Durant presque un millénaire, le peuple reçut une éducation collective et une formation qui l'a mis à même de résister à l'absorption et à l'assimilation. Si bien que quand la direction générale effective eut disparu, une solide armature resta : les centres juifs pouvaient se déplacer, depuis l'Espagne presque africaine à l'Ukraine presque asiatique, la notion de l'autonomie intérieure, basée sur la cellule de la communauté et fortifiée par la science d'Israël unificatrice de ces *membra disjecta*, suffisait pour assurer la pérennité du Judaïsme.

De cette grande découverte historique, quelles conclusions allons-nous tirer? Pour qui étudie objectivement l'histoire juive, un phénomène apparaît constant : c'est ce que l'on appelle le particularisme juif n'est, en définitive, que l'indéracinable notion d'autonomie interne. Peuple qui « ne veut pas mourir encore », Israël lutte contre l'assimilation et contre l'absorption et la forme la plus récente et la plus originale de sa résistance est dans le Sionisme, qui veut recons-

tituer l'autonomie juive sous une forme politique, celle d'un Etat indépendant.

Ainsi tout se tient : des institutions créées vers le VIIe siècle dans les villes babyloniennes de Nehardéa et de Poumbédita, dont on ignore même l'emplacement, jusqu'au phénomène tout récent du Sionisme, un lien existe que rien ne peut rompre. Quel beau sujet de méditations et quelles perspectives de recherches pour les savants!

KADMI-COHEN.

LETTRES ANGLAISES

Le caractère national. — Philip Guedalla : *The Duke*, Hodder and Stoughton. — Clennell Wilkinson : *Nelson*, Harrap. — *Ariel Poems*, Nos 32 à 38, Faber. — *Anthology of Modern English Poetry*, compilée par L. L. Schucking, Tauchnitz. — Douze nouveaux volumes dans la Collection Tauchnitz. — Mémento.

Chaque nation a son caractère dont la formation est fort curieuse à étudier, aussi bien au cours des siècles passés que dans les incessantes modifications qui le transforment sous nos yeux. Il conviendrait peut-être de distinguer entre les dispositions dues à la race, et le tempérament dû à l'enseignement, à l'éducation, à la formation des esprits. Il n'est guère de nation dont la population soit sans mélange. Les frontières politiques enferment des éléments étrangement disparates parfois; malgré les amalgamations et les triturations, si l'on peut dire, on voit fréquemment reparaître, chez les individus, des traits, des caractéristiques qui trahissent une origine inattendue. La constitution morale d'un être, l'ensemble de ses penchants qui constitue proprement son tempérament, dépend pour une large part de sa parenté ascendante. C'est par là-dessus qu'il revêt son **Caractère national,** ou du moins celui qui se porte pendant sa génération; il admet du reste des variétés et des styles changeants, comme le costume a ses fantaisies et ses modes passagères. Avec leurs différences originelles, le gascon fanfaron, le normand rusé, le breton obstiné, l'auvergnat cupide, le lorrain vilain, traître à Dieu et à son prochain, si nous en croyons les dictons populaires, tous présentent un caractère général qui appartient à la population française sans distinction de provinces. Ce caractère est d'autant plus marqué que l'unification

nationale remonte à une date plus ancienne : la couche de vernis est plus épaisse et colle mieux.

L'époque actuelle nous offre un saisissant exemple de la façon dont il est possible de former artificiellement un caractère national. Le Duce Mussolini ne s'en fie pas à l'action lente et aléatoire du temps pour élaborer un caractère national italien. Peu rassuré sans doute sur la durée de sa dictature, il veut d'emblée donner aux générations actuelles une âme identique et uniforme, à l'image de la sienne. Entreprise hasardeuse et non sans danger. Certes, il n'est pas douteux qu'il n'obtienne un résultat et que l'influence qu'il aura exercée ne laisse des traces durables et profondes sur le peuple italien, mais, s'il est présentement capable de juguler les forces adverses, le pourra-t-il longtemps et ses successeurs auront-ils la même énergie? Une avenue, un quinconce de tilleuls élagués, émondés, ébranchés selon des lignes régulières, offre assurément une perspective séduisante, mais il y faut sans cesse la serpe et la cisaille. Toutes les forces naturelles de l'arbre le poussent à se développer librement, et que la contrainte de l'élagueur cesse une saison seulement, il naîtra sur les moignons des branches vigoureuses qui prendront toutes les formes et toutes les directions; mais, après ses mutilations, l'arbre ne retrouvera jamais l'harmonie et l'équilibre qu'il aurait eu sans les entraves mises à son libre développement. Reste à savoir si un peuple est un quinconce, un verger ou une forêt. La forêt se renouvelle sans cesse; les scions, palmettes, cordons et fuseaux d'un verger s'épuisent et meurent vite; les ramures amputées d'un quinconce s'étiolent et s'atrophient promptement. L'intervention de l'homme peut dépasser la mesure.

Une coercition brutale et rapide peut-elle avoir le même résultat que le jeu souple et lent des influences naturelles? La soumission immédiate et générale à des disciplines impérieuses, à une consigne impitoyable, supprime le travail fécond de la tradition, et la liberté de mouvement sans laquelle aucun équilibre n'est stable. Mais l'homme qui s'arroge l'autorité suprême sait qu'il n'en dispose que pour un temps, même pas, peut-être, pour la durée de son existence, et il ne peut souffrir que la récolte tarde; c'est pourquoi l'idée a

toujours raison de la force et que le permanent triomphe du passager.

Il est indéniable que les fastes guerriers ont profondément agi sur la formation de notre caractère national. L'épopée napoléonienne fut extraordinairement brève, — il ne s'écoula pas vingt ans de la campagne d'Italie à Waterloo, quinze à peine du 18 brumaire aux adieux de Fontainebleau ,et Napoléon avait quarante-cinq ans lorsqu'il partit pour Sainte-Hélène, — mais son éblouissement a suffi pour fausser la perspective historique de la France et abuser les générations qui suivirent. L'enseignement exalta les exploits militaires de l'empereur et le peuple français se para de cette fausse gloire. On se garda bien d'atténuer l'orgueil qu'il en tirait en soulignant le prix qu'elle lui coûtait et l'humiliation que lui valut l'effondrement de l'Empire au bout de dix brèves années d'existence. Après la guerre franco-prussienne, la victoire inspira à l'Allemand une arrogance telle qu'il se crut appelé à la domination du monde, et son *minus habens* de kaiser déclencha la catastrophe. A présent, c'est l'Italien fasciste qui parle avec grandiloquence de restaurer l'Empire Romain en annexant les continents inconnus de l'antiquité. *Quos vult...*

On se demande où mènerait une étude comparative des divers caractères nationaux des peuples européens, en attendant que les plus récentes nations aient eu le temps d'en acquérir un. Qui sait si l'on n'arriverait pas à cette conclusion que l'habitant des Iles Britanniques possède le caractère national le plus solidement établi en même temps que le plus souple et le plus adaptable? Faut-il dire le caractère national anglais, ou employer le qualificatif britannique? On a depuis longtemps, semble-t-il, renoncé à employer le terme anglo-saxon. Jamais un Gallois, ni un Ecossais, et encore moins un Irlandais n'admettra d'être appelé Anglais. Ce terme est réservé aux populations qui habitent au sud des Monts Cheviot et à l'est des Monts du Pays de Galles.

Les Anglais ne s'offusquent aucunement de cette distinction qu'établissent leurs compatriotes de race celtique. Ils reconnaissent volontiers que l'élite est en majorité composée de Celtes et un dicton courant donne cette définition géogra-

phique que l'Angleterre est un pays colonisé par les Ecossais.

A l'empreinte que le Corse Bonaparte a laissée sur le caractère national français s'oppose celle que l'Irlandais Wellington a laissée sur le caractère national britannique. Les deux hommes sont profondément différents. Tandis que la carrière météorique de l'un se terminait à quarante-cinq ans, l'autre poursuivait la sienne jusqu'à quatre-vingt-trois ans, sans qu'elle ait rien eu de météorique. Les campagnes du Duc de Fer révèlent, certes, des qualités militaires indiscutables; il n'hésitait jamais à battre en retraite, mais, quand il était vainqueur, il ne savait pas profiter de sa victoire. Un autre grand soldat anglais, Wolseley, a écrit :

Dans toutes nos batailles contre les troupes de Napoléon, nous nous sommes montrés incapables de moissonner les fruits de la victoire. Wellington gagna beaucoup de batailles, mais il n'asséna jamais de coup écrasant à son adversaire parce qu'il ne le poursuivait pas.

Cependant, il n'est pas de campagne de Napoléon, même désastreuse, qui ne révèle son génie militaire.

Il existe sur le Duc de Fer une littérature considérable : monographies, biographies, études favorables ou hostiles, recueils de propos, de correspondance, de rapports militaires, de papiers politiques, et il n'est guère de mémoires et souvenirs du temps qui ne le mentionnent et ne rapportent une foule d'anecdotes. Et l'image l'a, lui aussi, popularisé. Une nouvelle biographie de lui vient de paraître, et l'on se demande si l'on va assister à une renaissance de la popularité du fameux soldat. Pourtant, à l'heure actuelle, les esprits n'ont guère, outre-Manche, de préoccupations belliqueuses. Un ancien directeur général de la presse Northcliffe, Hamilton Edwards, écrivait récemment : « La grande guerre n'a pas détruit notre colossale insularité. » En tout cas, elle n'a enfanté aucun nationalisme agressif, ce qui ne veut pas dire que les difficultés économiques qui vont sans doute s'accentuer ne favoriseront pas une xénophobie dont la France prospère ferait en majeure partie les frais. Laissons venir et nous verrons.

Dans ce cas, le remarquable ouvrage de Mr Philip Guedalla, **The Duke,** viendrait à un moment propice pour réveiller des

souvenirs dont l'inspiration pourrait être malencontreuse. Mais un livre qui coûte cent vingt-cinq francs ne risque guère de susciter de mouvement populaire. Il semble bien que ce soit l'un des meilleurs, sinon le meilleur, des ouvrages consacrés au vainqueur de Napoléon, et celui qui donne l'idée d'ensemble la plus complète du personnage. L'homme se détache bien sur l'arrière-plan de son époque; sa carrière se dessine nettement sur la confusion des événements de son temps. Il ne paraît pas que l'auteur se soit permis de romancer son sujet, et il faut l'en louer sans réserve. On peut regretter pourtant qu'il ait été d'une discrétion excessive sur certains aspects de la vie privée du Duc, qui, entre autres faibles, eut celui des femmes. Le public d'aujourd'hui n'en est plus à la pudibonderie de l'époque victorienne, et, de plus, il est possible d'aborder ces histoires-là avec circonspection et délicatesse, tout en restant dans les bornes de la vérité. Et le portrait y gagne en ressemblance. Cela est aussi important, somme toute, que de savoir si sa brusquerie, son laconisme sarcastique et son masque de froideur étaient plus ou moins naturels ou affectés.

Wellington alternait, et menait même de pair, la politique et ses devoirs militaires. Tout en gardant son grade de colonel, il siégeait au Parlement irlandais et défendait l'administration contre Grattan. En 1806, il siégeait à la Chambre des Communes à Londres, et, l'année suivante, il devenait Chief Secretary pour l'Irlande, poste qu'il n'abandonna pas quand il alla prendre le commandement des forces britanniques en Espagne. Après Waterloo, le Duc joua un rôle politique de premier plan, presque jusqu'à sa mort. Il fut premier ministre. A l'intérieur, s'il fut l'adversaire acharné et impuissant du Reform Bill, c'est cet Irlandais protestant et tory qui réussit à imposer au roi, obstiné dans son hostilité, et à la Chambre des Lords récalcitrante, l'émancipation des catholiques. Il était opposé au libre échange, et il redoubla d'efforts pour amener Sir Robert Peel à renoncer à cette doctrine; mais quand il reconnut que ses efforts resteraient vains, il donna un singulier exemple de discipline en persuadant à ceux de ses collègues qui étaient de son avis qu'ils devaient soutenir le premier ministre qui avait la confiance du roi, du parle-

ment et du pays. Au dehors, il suivit ce qui se passait en Europe et manifesta sa résolution de favoriser tout ce qui pouvait permettre à la France, meurtrie après l'aventure napoléonienne, de se relever et de reprendre son rang; il soutint toute politique qui tendait à empêcher de nouvelles guerres et à limiter celles qui n'étaient pas évitables.

Le Duc fut certainement une grande figure, mais tout de même il n'apparaît à aucun moment comme un être de génie, pas plus dans sa carrière civile que dans sa carrière militaire. Dans l'une et l'autre, il reste indiscutablement inférieur à Napoléon. Qui sait si celui-ci, qui fit la guerre pour imposer la paix, n'eût pas été plus grand encore dans la paix? Qui sait s'il n'aurait pas placé l'Europe dans des conditions telles que de nouvelles guerres eussent été impossibles?

Quoi qu'il en soit, sa personnalité, comme sa carrière, a exercé une longue et durable influence sur son pays, et sur les Anglais qui ont ce snobisme d'imiter, ou de singer la cour et l'aristocratie. Il fut et restera longtemps encore le modèle et l'exemple à copier, au moins pour les officiers anglais, et ils n'en ont pas de meilleur, surtout s'ils ne bornent pas leur imitation à l'image extérieure de leur héros, à ses attitudes et à ses manies. Parce qu'un chef a été heureux à la guerre, la foule a tendance à voir en lui une sorte de demi-dieu qui doit échapper à toute critique et à tout reproche. Le Duc avait ses faiblesses et ses défauts. Mr Philip Guedalla ne l'a pas oublié et le portrait qu'il a fait de son personnage n'en est que plus vivant et que plus attrayant.

§

C'est une coïncidence heureuse qui a fait paraître presque simultanément l'ouvrage que Mr Clennell Wilkinson a consacré à **Nelson.** Celui-là aussi a laissé une empreinte profonde sur les esprits; il est le héros dont le souvenir est évoqué à tout propos; il est proposé comme un idéal à toutes les générations de marins et il n'est pas de jeune Anglais qui ne sache par cœur le fameux message qu'il lança à son escadre au moment où s'engagea la bataille de Trafalgar. Il mourut jeune, à quarante-sept ans, en pleine bataille, et sa mort est comme une chute de rideau sur une apothéose.

Entre Nelson et Wellington le contraste est frappant. Leur caractère, leur attitude, leurs méthodes sont en complète opposition, et c'est en les étudiant qu'on peut le mieux se rendre compte de la dualité du caractère anglais. On n'imagine pas pour Nelson la fin du vieux Duc de Fer, s'éteignant dans son lit, à la limite de l'âge, assistant à la ruine des doctrines politiques qu'il avait soutenues, impopulaire au point qu'un de ses derniers souvenirs dut être les hurlements de la foule qui lançait des pierres dans les fenêtres de sa monumentale demeure, don de la nation.

Mr Wilkinson remarque qu'on ne parle jamais de l'un sans le comparer à l'autre, sans les opposer. Nelson fut toujours délicat et négligent de sa santé. Wellington était robuste et fort soucieux de se soigner. Nelson aimait les décorations et les beaux uniformes, mais il se fagotait; Wellington faisait peu de cas des croix et médailles, mais se vêtait avec un soin minutieux : détails menus, mais significatifs. Dès sa jeunesse, Nelson eut de nombreuses amours, jusqu'à sa romanesque liaison avec Lady Hamilton. Wellington prit les femmes comme elles étaient, autant pour l'équilibre de sa santé que par inclination. Wellington, réaliste, abominait la tuerie des batailles. Nelson, théâtral, voyait la guerre comme une croisade. Nelson attaquait toujours. Wellington se tenait toujours sur la défensive. Et la marine et l'armée anglaise conservent encore aujourd'hui ces deux grandes traditions. L'opinion les maintient et elles sont fermement ancrées dans la mentalité britannique. L'Anglais proclame que son armée emporte la palme pour la défensive, et même pour la retraite, et depuis la guerre il honore les « héros de la retraite de Mons », tandis que les Français célèbrent les poilus de l'avance de la Marne.

Dans la longue introduction qui précède *John Bull's Other Island*, G. B. Shaw s'offre le malin plaisir de comparer Nelson et Wellington, et naturellement l'Anglais Nelson sort de là fort étrillé, du reste assez injustement, car Mr Shaw ne se soucie guère de l'authenticité et de la valeur de ses sources d'information. Toujours est-il qu'il démontre ironiquement que l'Irlandais Wellington représente le type de l'Anglais froid, flegmatique, impassible, l'Anglais traditionnel, alors que l'Anglais Nelson est le type caricatural de l'étranger gesticulant,

pétulant, bruyant et démonstratif à l'excès, dont le public anglais rit à outrance tout en le méprisant. Et la démonstration n'est pas aussi paradoxale qu'on l'a prétendu.

La discussion reste ouverte, et chacun prendra parti selon son tempérament. Si théâtral qu'il paraisse, Nelson semble bien avoir été sincère et naturel. Il se laissait aller à son penchant, et c'était tout simple pour lui. Mr Wilkinson est d'avis qu'il avait un tempérament de poète et d'artiste, comme on l'a écrit de Napoléon, et il intitule son premier chapitre : « The Artist in Action ».

N'est-ce pas le maréchal de Saxe qui a dit que la guerre est un art et que ceux qui la font doivent être des artistes? Est-ce encore vrai de nos jours où la guerre est devenue une dévastation monstrueuse? Ce qui justifierait celui qui a dit le premier qu'elle est une affaire sérieuse et qu'il ne faut pas la laisser entièrement entre les mains des militaires. Du temps de Napoléon et de ses adversaires, c'était une affaire qui se débattait entre professionnels et il importait que la responsabilité en fût assumée par les meilleurs. Au risque d'indiscipline, Nelson n'hésita jamais devant aucune responsabilité; sa confiance en soi l'assurait qu'il ne se trompait pas et il se décidait sans s'inquiéter des conséquences.

Pas plus que dans le livre de M. Philip Guedalla sur Wellington, le lecteur n'est arrêté et rebuté, dans cet ouvrage sur Nelson, par des exposés tactiques et stratégiques. L'auteur s'est attaché à faire revivre l'homme, à peindre un portrait humain d'un héros sans doute, mais avant tout d'un être qui possédait certaines vertus et certaines misères humaines, qui avait ses grandeurs et ses petitesses, et dont les derniers mots furent : « Dieu merci, j'ai fait mon devoir. » Aucun grand peintre n'a jamais reproduit sur la toile les traits de ce marin dont l'Angleterre a fait une de ses plus grandes gloires et qu'elle a juché sur une colonne de bronze au milieu d'une place qui porte le nom de sa dernière victoire. Sur les portraits qu'on a de lui, il serait difficile de distinguer aucun rayonnement d'intelligence; c'est sans doute la faute des peintres sans génie pour lesquels il posa, car le masque qui se trouve au musée de l'Arsenal de Portsmouth indique, malgré les yeux clos et l'immobilité de la mort, un visage

impressionnant. Mr Clennell Wilkinson a eu le talent d'animer ce masque, et la lecture de son livre, captivant et bien écrit, laisse dans l'esprit une image vivante d'un grand serviteur de son pays.

§

Sept nouvelles brochures viennent de paraître dans la série des **Ariel Poems** publiée par MM. Faber. Quelle ravissante façon de présenter la poésie! Sur la couverture — il en est de toutes couleurs — le titre du poème, le nom du poète, un dessin inspiré par les vers, et le nom de l'artiste. A l'intérieur, au lieu de l'habituelle page de titre, un dessin en couleurs, souvent différent de celui de la couverture, et le poème, parfois trois ou quatre strophes, sur une seule page, mais jamais plus qu'il n'en faut pour occuper trois pages. Au verso de la couverture, en texte modeste, le nom de la collection, le numéro de la brochure, les noms de l'éditeur et de l'imprimeur et leur adresse. Comme présentation, c'est parfait. La série, qui en est au numéro 38, constitue peu à peu une excellente anthologie de poésie contemporaine; le choix est fait avec un goût et un discernement impeccables. Ces artistiques fascicules rappellent les jolis *chap-books* que les colporteurs d'autrefois offraient de porte en porte dans les campagnes. Quand, aux instants de loisir, on prend un de ces poèmes encadrés, monté en épingle pour ainsi dire, il fait tout de suite image dans l'esprit et les vers s'impriment d'eux-mêmes dans la mémoire. Cette fois, les poèmes sont de Sir Henry Newbolt, de Walter de la Mare, de Siegfried Sassoon, de T. S. Eliot, d'Edith Sitwell, de V. Sackville West et de Roy Campbell.

§

C'est en mettant les poètes à l'honneur que la **Collection Tauchnitz** a célébré la publication de son cinq millième volume. La Collection of British and American Authors, pour lui donner son titre complet, a fait de ce volume une **Anthology of Modern English Poetry,** compilée par Levin L. Schücking, avec des notes biographiques d'une brièveté un peu sommaire. Le choix est bon et certainement représentatif.

L'impression est claire et agréable à l'œil, comme il est de coutume pour tous les volumes Tauchnitz.

Le premier volume de cette collection, aujourd'hui de renommée universelle, parut le 1er septembre 1841. Un jeune homme, Christian Bernhard Freiherr von Tauchnitz, eut l'idée de publier sur le continent, dans la langue originale, les volumineux romans des auteurs anglais d'alors. Il y a quatre-vingt-dix ans, la propriété littéraire n'existait pour ainsi dire pas. Aucune convention internationale ne garantissait les droits des auteurs. L'initiative d'un éditeur de vingt-cinq ans fut un premier pas dans cette direction. Par les arrangements qu'il conclut avec les auteurs anglais, il obtenait le droit d'imprimer sur chaque volume : « Seule édition imprimée sur le continent », ce qui lui permettait d'invoquer au moins la protection des lois intérieures du Royaume de Saxe. Cette loyauté commerciale entraîna rapidement d'heureuses conséquences. En 1846, l'Angleterre signait avec la Saxe un traité particulier relatif à la propriété littéraire; un autre fut conclu avec la France en 1852, et les grands Etats européens suivirent le mouvement jusqu'en 1886, où la Convention de Berne légalisa définitivement les droits des écrivains.

Pelham, de Bulwer Lytton, et le *Pickwick Club*, de Dickens, furent les premiers volumes de la Collection. Le succès fut immédiat, et à la fin de 1843, le catalogue comptait cinquante-huit volumes. Il en comptait 500 en 1860, 1.000 en 1869, 2.000 en 1880, 4.000 en 1909, et les 5.000 d'aujourd'hui se répartissent entre plus de 450 auteurs anglais et une centaine d'Américains. Actuellement, il s'augmente de cinquante à soixante titres par an.

Dans ces dernières semaines ont paru: *Men dislike Women*, par Michael Arlen, tableau de la haute société et des gangsters de New-York; *Father*, par l'auteur d'*Elizabeth and her German Garden*, histoire, contée avec charme et humour, d'une jeune fille qui s'affranchit de l'égoïste tyrannie d'un père; *A Conversation with a Cat*, recueil d'une quarantaine de brefs et spirituels essais d'Hilaire Belloc; *Simpson, a Life*, curieuse étude de la vie d'une nurse pour enfants par Edward Sackville West; *The History of Susan Spray*, par Sheila-

Kaye-Smith, relatant les aventures d'une femme du peuple mi-prophète, mi-charlatan, qui abandonne la religion et y retourne après des déceptions conjugales, et finalement fonde un temple dont elle est la prêtresse; *A High Wind in Jamaica*, par Richard Hughes, captivante histoire d'un groupe d'enfants que des pirates, aux Antilles, vers 1860, capturent malgré eux : un livre excellent; *Angel Pavement*, où J. B. Priestley dépeint avec beaucoup de couleur et de réalisme des types et des aspects de Londres : beaucoup d'humour et de fantaisie aussi; *Mystery in the Channel*, par F. Wills Croft, roman policier admirablement construit et qui tient le lecteur en haleine jusqu'au bout; *Back Street* et *Lummox*, deux romans de Fannie Hurst, qui crée, dans l'un et l'autre, un personnage de femme dévouée qui se sacrifie pour des êtres qui les exploitent sans leur rendre justice; *On Forsyte 'Change*, dernier volume de la fameuse série où, à l'exemple des Rougon-Macquart, John Galsworthy relate l'histoire d'une même famille pendant près d'un siècle; *All Passion Spent*, qui parut en mai dernier et où V. Sackville West raconte admirablement l'existence d'une vieille dame aristocratique qui, à la mort de son vieil époux, renonce à tout un apparat contre lequel elle fut toujours rebelle au fond; et, toute passion éteinte, elle revoit sa vie et fièrement ne s'avoue pas sa défaite : œuvre d'une réelle puissance et d'une singulière distinction.

Mémento. — La revue trimestrielle *The Criterion* est dirigée par un poète, Mr. T. S. Eliot, qui a voulu comme tout le monde, en ces temps de crise, s'initier à l'économie politique, et il commente avec un parfait bon sens deux ouvrages qu'il a lus, démontrant une fois de plus que les poètes ont leur place dans la république. Pour l'instruction de ses lecteurs, il publie une étude : *Means and Ends* dans laquelle Mr Arthur J. Penty cherche à démêler la confusion économique et sociale actuelle et il conclut que ce ne sont pas des mesures empiriques qui peuvent y remédier; plus loin, B. Eichenbaum rappelle que Tolstoï se rencontra avec Proudhon en 1861, et il rapproche *Guerre et Paix* des théories de Proudhon sur la guerre; après un beau poème d'Harold Monro, toute sorte d'intéressantes chroniques.

Le numéro d'octobre du *London Mercury* est le cent-quarante quatrième. C'est donc que cette belle revue si intelligemment dirigée par J. C. Squire, vient d'achever sa douzième année. Nous

lui souhaitons en toute sympathie de nombreux autres anniversaires.

Dans le *Dublin Magazine*, pour le dernier trimestre de cette année, de très intéressantes pages de W.-B. Yeats, et l'excellente chronique que Vincent O'Sullivan consacre régulièrement à la littérature française.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

QUELQUES ÉCRIVAINS RELIGIEUX : Gino Novelli : *La Nuova Poesia religiosa italiana*, La Tradizione, Palerme. — Giosuè Borsi : *Lettere Scelte*, Treves, Milan. — Angelo Conti : *San Francesco*, Vallecchi, Florence. — Dina Ferri : *Quaderno del Nulla*. Treves, Milan. — Pietro Mignosi : *La Poesia Italiana di questo Secolo*, Ciclope, Palerme.

A force de répéter qu'ils étaient un peuple assez peu religieux, les Italiens ont fini par en persuader le monde entier. A la vérité, rien n'est plus faux. Le sens religieux a toujours imprégné la pensée italienne, et on ne saurait dire qu'il se trouve aujourd'hui affaibli, bien au contraire. Le beau livre de Maurice Vaussard, *l'Intelligence catholique dans l'Italie du* XXe *siècle*, le démontre lumineusement. Car pratiquement, en Italie, le sens religieux n'existe guère en dehors du catholicisme. Et pour nous guider, parmi les hommes de lettres qui le partagent avec plus ou moins de ferveur, nous avons maintenant une anthologie compilée par Gino Novelli, **La Nuova Poesia religiosa italiana.** Le nombre des anthologies qui ont été publiées ces dernières années en Italie est important; et nous devons les prendre moins comme des recueils de morceaux caractéristiques que comme un indice du besoin que ressentent les écrivains italiens de se grouper par catégories et de reconnaître ainsi où ils en sont. Gino Novelli, dans son choix, a été large. Il ne s'est pas limité à des écrivains qui, comme Papini, Giuliotti, Silvio Novaro, font profession ouverte de catholicisme; nous trouvons à côté d'eux Borgese, Lionello Fiumi, dont il serait exagéré de dire que la direction générale de leur œuvre est religieuse, mais qui ont des pages de solide méditation, sinon de foi. Tout au plus pouvons-nous regretter que Paolo Buzzi ne soit rappelé que par une phrase par trop concise de l'appendice, et nous ne devinons pas les raisons pour lesquelles Fernando Agno-

letti a été tout à fait oublié. L'anthologie de Gino Novelli est éditée par la *Tradizione*, de Palerme; l'introduction et la préface sont de Pietro Mignosi. C'est donc un travail tout à fait expressif de l'activité littéraire que nous trouvons aujourd'hui en Sicile, et parallèle à l'œuvre du groupe poétique du *Cyclope*. N'oublions pas que la Sicile a toujours eu un goût très vif pour les choses de l'esprit, et qu'elle est le berceau de la littérature italienne.

Je ne suivrai pas tout d'abord les indications de Gino Novelli, car j'ai à parler de quelques morts à qui, par définition, il ne pouvait faire une place. D'abord de Giosuè Borsi dont Fernando Palazzi vient de publier les **Lettere scelte**, les *Lettres choisies*. En 1916, quelques mois après que Borsi eut été tué sur le front italien, la *Libreria editrice internazionale* de Turin avait publié ses *Lettres du Front* qui ne contenaient guère que les lettres à sa mère. Ce nouveau recueil est beaucoup plus abondant. Borsi est né en 1888, et ses lettres s'échelonnent de 1902 au 10 novembre 1915, jour de sa mort. C'est-à-dire que la plupart sont antérieures à sa conversion qui n'advint qu'au mois de juin 1914. Il ne pensait nullement, en les écrivant, qu'elles dussent jamais être publiées. Ce sont des lettres toutes simples, à sa famille, à ses amis, à quelques hommes de lettres. Voilà pourquoi elles nous intéressent. De plus en plus, nous aimons les œuvres directes, celles où nous communiquons immédiatement avec l'auteur. Chez ce jeune homme qui, à dix-huit ans, dut mener de front la fin de ses études, la difficile direction d'un journal, des affaires de famille, des travaux littéraires de toute sorte, nous admirons l'aisance de l'écriture, la finesse d'esprit, l'étendue de la culture, l'égalité d'humeur et cette indéfinissable qualité que les Italiens appellent la *gentilezza*. De quoi aurait-il été capable, au retour de la guerre, mûri par ces épreuves et riche d'expériences spirituelles? Il est difficile de le dire. Son jugement était très sûr. Une de ses lettres qui blâme le langage fabriqué des disciples de D'Annunzio est un petit précis d'esthétique : « J'ai toujours pensé que la richesse linguistique, chacun doit se la créer tout seul, sou par sou. »

De bonne heure, il connut des succès féminins. Il en parle

d'abord avec une certaine satisfaction, mais si juvénile qu'elle charme au lieu d'être insupportable, comme presque toujours en pareil cas. Il se conduisit d'ailleurs toujours en galant homme, et aucune de ses belles amies ne fut vulgaire. Néanmoins, les désillusions de ces amours mondaines contribuèrent sans doute à hâter sa conversion. Elle advint très simplement. Giosuè Borsi ne fit pas de tapage autour d'elle. Généralement, il s'en tait dans ses lettres. Il n'en parle guère décidément que dans une lettre à Fernando Palazzi, laquelle est remarquable de lucidité et de mesure.

D'ailleurs, la guerre éclate sur ces entrefaites, et la pensée de Borsi en est désormais remplie. Personne aujourd'hui ne souscrirait intégralement à ses lettres de guerre; mais nous serions bien mal venus à lui reprocher une improvisation qui alors était partout, et plus encore dans les idées que dans la conduite des événements. Au contraire, ces exécrations même suffiraient à laver les milieux catholiques toscans du reproche de défaitisme qui ne leur a pas été ménagé.

Angelo Conti eut une vie toute différente. Ce fut un artiste et un poète. Giovanni Papini publie de lui un **San Francesco** posthume avec une préface qui est du meilleur de sa veine. On y trouve des traits de ce genre : « L'art est une échelle, mais il faut s'en débarrasser lorsqu'on a fini de monter. » Aujourd'hui, nous n'accueillons pas sans une certaine défiance un livre sur saint François d'Assise. C'est un sujet dont les esthètes profanes ont vraiment trop abusé; et nous n'avons pas à regretter que ce livre d'Angelo Conti n'ait pas été publié, comme il était dans les intentions de l'auteur, l'année du centenaire de la mort du thaumaturge. Il aurait été noyé dans une quantité d'œuvres insincères et médiocres. Au lieu qu'il est toute une effusion, un poème de la foi la plus ardente composé par un homme qui n'ignore rien du franciscanisme. Ses pages sur la Verna sont particulièrement remarquables. Tout au plus pourrait-on faire des réserves sur ce qu'il dit des illustrations que Giotto fit de la vie et de la mort du saint. Chacune de ces compositions est un drame poignant, mais dénué de tout mysticisme. Les Florentins ne sont aucunement des mystiques.

Tandis que les Siennois l'ont toujours été, et Piero Mis-

ciatelli a écrit sur les mystiques de son pays un livre qui restera. Il nous présente aujourd'hui le **Quaderno del nulla,** *le Cahier du néant,* d'une jeune fille morte à vingt ans, Dina Ferri, qu'il nous donne comme une bergère de la campagne siennoise. Il y a de quoi nous intéresser, à coup sûr; mais la lecture de ces fragments lyriques nous incite à des réflexions imprévues : le tour conventionnel et décoloré que l'instruction élémentaire, dans tous les pays du monde, même à Sienne, donne aux esprits neufs. Sienne est la patrie de la poésie *estemporanea.* Les bergers de son terroir, lorsqu'ils ne savent pas lire, n'ont qu'à improviser pour être poètes. Mais cette faculté poétique cesse dès que leur a été impartie cette déformation élémentaire qui, si elle apporte des avantages techniques analogues à ceux qui s'acquièrent lorsqu'on apprend à se servir d'un rabot ou d'une lime, fait perdre du coup les avantages de la longue culture traditionnelle que le peuple gardait encore. Il n'y a rien à faire; c'est aujourd'hui le sort commun, et l'exemple de cette petite paysanne est probant. Son passage à l'école suffit pour qu'elle ne soit plus ni bergère, ni siennoise. Sans doute a-t-elle été une trop bonne élève. Elle a lu; ce qu'elle pouvait lire, c'est-à-dire des choses funestes. C'est en vain que Piero Misciatelli allègue qu'elle n'a pas subi l'influence de Pascoli parce qu'elle ne l'avait jamais lu. Tous les amateurs refont encore du Pascoli, plus encore qu'ils ne firent autrefois du Carducci et du D'Annunzio, parce que c'est plus facile. C'est à travers ces imitations que Dina Ferri a connu la poétique du Romagnol dans l'œuvre duquel, soit dit en passant, il ne reste plus rien non plus de la Romagne. Ce cahier, laissé par la jeune paysanne, est alterné de proses et de vers, les premières très supérieures aux seconds. Dina Ferri avait de la facilité, une langue claire, de la solidité d'esprit, et surtout l'amour des lettres. Ces qualités auraient pu lui permettre, après bien des années et de douloureux sacrifices, de redevenir siennoise et bergère. Sa mort prématurée ne nous laisse que plus de regrets.

Mais il est temps de redescendre vers le Sud, en Sicile, où nous trouverons des vivants. Le plus intéressant, et par la vigueur de la pensée et par l'étendue de son œuvre qui est

déjà considérable, est sans contredit Pietro Mignosi. Professeur de philosophie, fondateur de la revue la *Tradizione* qu'il dirige, il a abordé tous les genres, et il est l'animateur d'un groupe solide de culture catholique; j'allais écrire étourdiment d'action catholique. Comme critique, il a donné **La Poesia italiana di questo Secolo,** essai de classification très ingénieusement défendu et dont il faut admirer la pensée informatrice, bien qu'ici et là il y ait à mon sens quelques jugements à reprendre. Ainsi, je ne m'explique pas comment Pietro Mignosi fait de Soffici un dannunzien; et pour comble, *pervicace!* Gino Novelli l'a aussi exclu de son anthologie. Ainsi que Mignosi, il semble ignorer *l'Elegia dell'Ambra,* qui fit pourtant du bruit en son temps.

Nous continuerons dans une prochaine chronique l'examen des publications récemment parues des écrivains religieux.

PAUL GUITON.

LETTRES PORTUGAISES

L'Art portugais de l'époque des Grandes Découvertes au XXe siècle; Gauthier-Villars, Paris. — João de Barros : *Os Lusiadas* de Luis de Camoens, *contados as creanças et lembrados ao Povo;* Livraria Sà da Costa, Lisbonne. — João de Castro Osorio : *Descobrimento;* Parceria Antonio Maria Pereira, Lisbonne. — Aquilino Ribeiro : *O Homem que matou o Diabo,* roman; Aillaud e Bertrand, Lisbonne. — Mémento.

L'Exposition d'art portugais au Musée du Jeu de Paume vient de clore ses portes sur un incontestable triomphe et, si l'on en croit les compte-rendus unanimement élogieux qui ont accueilli cette incomparable manifestation, il semble que les Français aient éprouvé quelque surprise de voir un petit pays se classer ainsi au niveau des plus célèbres. Il faut dire tout de suite que tout le mérite de la présentation et de la sélection des œuvres revient à M. José de Figueiredo, qui depuis un quart de siècle travaille à restaurer les droits de l'Art portugais et qui, après avoir découvert les chefs-d'œuvre de Nuno Gonçalves, s'est acharné, d'accord avec le grand artiste qu'est Luciano Freire, à les remettre en valeur. Servi par un goût éclairé, par une étude minutieuse de l'histoire de l'Art et par un ardent patriotisme, M. José de Figueiredo, que distingue une bonne grâce affable et souriante, a conquis Paris,

et une consécration non douteuse vient ainsi couronner son tenace effort. Le catalogue érudit et savamment ordonné sous le titre de **L'Art Portugais de l'époque des Grandes Découvertes au XXe siècle,** où l'éminent conservateur du Musée d'art ancien à Lisbonne a mis en lumière bien des faits ignorés, précise dès la première page le but poursuivi :

> Nous avons seulement cherché à bien mettre en relief l'influence que les Découvertes et les Conquêtes ont exercée sur l'art portugais d'alors et, en retour, la projection de cet art dans les territoires nouvellement découverts et conquis, depuis l'Afrique du Nord jusqu'à l'Inde et au delà, par la Chine et le Japon, jusqu'au plus lointain Orient.

Si l'Exposition n'offrait pas à ses visiteurs tout ce qu'elle aurait pu contenir pour être complète, elle était composée uniquement de pièces rares et d'exceptionnelle qualité, le tout formant un ensemble hautement significatif. L'Espagne avait prêté de grandioses tapisseries historiques, exécutées à Tournai vers 1480, d'après les cartons de Nuno Gonçalves. Ces tapisseries empruntées à la paroisse de Pastrana représentent, dans un mouvement plein de pittoresque, les divers épisodes de la prise d'Arzila au Maroc et, dans une ordonnance magnifique, l'occupation de Tanger. Ce sont les restes d'une série de tentures historiques, éparpillées ou détruites au cours des siècles, et qui constituaient pour le Portugal un trésor d'une splendeur et d'une richesse uniques. La France avait permis que l'on tirât du Musée Guimet un précieux paravent japonais, rappelant l'arrivée des Portugais sur la terre nipponne en 1542. Pour ne pas disperser l'attention, on avait laissé de côté la Perse, la Chine et l'Inde, où les Portugais ont semé les témoignages de leur activité artistique. De même pour la Guinée, l'Abyssinie et Malacca. On avait voulu que l'Exposition fût avant toutes choses un sanctuaire de reliques vénérables, afin que « chacune fît apercevoir, comme en une vision, en même temps que le rêve et le génie de son créateur, le monde et l'époque qui la vit naître ». On avait donc apporté, avec les panneaux de Nuno Gonçalves (le triptyque de l'Infant et celui de l'Archevêque, qui s'égalent pour la composition et le coloris aux plus beaux Primitifs français ou flamands, et dont les figures stylisées dans un réalisme puis-

sant font pressentir nos contemporains), l'ostensoir de Gil Vicente ciselé dans le premier or apporté des Indes par Vasco de Gama, l'atlas de Vaz Dourado aux enluminures incomparables, les lettres de Vasco de Gama et d'Alphonse d'Albuquerque, des manuscrits, des miniatures, des meubles et des broderies rares, parmi des spécimens de la peinture portugaise des XVe et XVIe siècles : un *Ecce homo* d'auteur inconnu, un portrait du Roi Dom Sébastien, et de Vasco de Gama par exemple. La céramique avait aussi sa place et, parmi les objets exposés, il n'en était pas un seul qui ne fût, a dit avec justesse M. Raymond Cogniat, l'expression parfaite d'une forme d'art particulière au pays. Il faut bien dire toutefois que ce qui frappa le plus, c'est la qualité spécifiquement portugaise des portraits. Non que des influences étrangères ne s'y laissent distinguer de siècle en siècle, mais il y a de Nuno Gonçalves, dont les œuvres restent le point culminant, à Colombano, mort en 1929, une indéniable continuité.

L'art de Columbano et de Lupi, avec toutes les qualités qui les caractérisent, dit M. José de Figueiredo, et qui leur font une place d'honneur dans le mouvement artistique de leur temps, est une preuve de plus que le portrait avait de bonnes et profondes racines en Portugal.

Et l'éminent critique d'art ajoute :

La gravité que les personnages prennent dans leurs peintures, et la concentration de l'intérêt que ces artistes réussissent à donner aux têtes de leurs modèles, qualités caractéristiques de Nuno Gonçalves et de ses continuateurs, sont aussi typiques chez Lupi et chez Columbano.

Avec les tapisseries, qui sont une sorte de commentaire anticipé des *Lusiades*, voilà la grande révélation de l'Exposition. Dorénavant il ne sera plus permis de confondre le Portugal avec l'Espagne, en dépit de leurs indéniables parentés.

« La Mer et l'Orient, voilà deux des éléments qui ont le plus influencé l'art portugais, même avant la découverte de la route maritime des Indes, puisque l'un et l'autre sont déjà visibles, vers 1460, dans les panneaux de Nuno Gonçalves », dit encore M. José de Figueiredo. Il n'empêche que ce soit

dans le portrait que les qualités psychiques foncières de la race trouvent à s'exprimer le plus nettement, selon une tradition qui ne se dément pas.

Au point de vue pictural pur, il n'est pas douteux que les panneaux de Nuno Gonçalves occupent, selon l'affirmation de M. José de Figueiredo, une place unique dans l'histoire de la peinture.

Ils devancent le Romantisme de quatre siècles. L'originalité de cet art réside surtout dans la simplicité des moyens qu'il emploie. Et ces moyens s'adaptent si bien aux nécessités du but que s'était donné l'artiste que, si en matière d'art, le procédé n'était pas toujours le produit de la longue évolution du temps, on dirait qu'ils ont été inventés par le peintre lui-même; car c'est grâce à eux que Nuno Gonçalves a pu donner aux modèles exceptionnels dont il avait à faire le portrait, tout le relief et toute la vigueur qu'ils exigeaient...

Nuno Gonçalves manie la couleur pour ainsi dire en pleine pâte et, par certaines notations dues à l'acuité de la vision, il fait pressentir les impressionnistes. Par ailleurs, dans le dessin, il a quelque chose de sculptural, qui fait de lui un maître de la ligne. Et voilà ce qui donne tant de noblesse aux tapisseries, dont il a été l'inspirateur.

En vérité, ce n'est pas jouer sur les mots que de rapprocher l'art de ces tentures de celui de Camoens dans les **Lusiades.** Le fait que chaque chant de l'immortel poème soit une tapisserie somptueuse vient d'être magnifiquement mis en lumière par le vibrant poète João de Barros, qui, pour mieux rendre accessible aux enfants et au peuple les épisodes de l'épopée des Découvertes, s'est ingénié à les transposer en vivante et chantante prose. C'est un tour de force analogue à celui de Charles Lamb dans les *Contes de Shakespeare*. La prodigieuse richesse d'émotions, de sentiments, d'images et d'idées, qui page à page éblouit et captive le lecteur des *Lusiades,* ainsi réduite aux lignes essentielles, devient pour tous une magnifique leçon de civisme. Ainsi présenté, le poème portugais pourrait offrir aux jeunes lecteurs de France un intérêt égal à celui de *l'Odyssée.* Ils se rendraient ainsi mieux compte de la façon dont a débuté le monde moderne.

Dans un magistral essay placé en tête du premier fasci-

:cule de la revue qu'il dirige : **Descobrimento,** M. Joâo de Castro Osorio envisage nettement que la Civilisation catholique médiévale fut dominée par des principes essentiellement différents de ceux qui nous gouvernent depuis la Renaissance. Chaque moment de la civilisation possède, en effet, dit-il, une idée conductrice, un principe dominant. Il en est de même pour l'œuvre de génie.

Or, une époque de civilisation se définit, quand certaines caractéristiques progressivement mises en évidence dominent, de façon à donner un aspect particulier à l'activité humaine. Et chaque époque enjambe sur l'autre.

Or, à la Civilisation catholique et en opposition avec elle, dit l'auteur de *Une Ere nouvelle de la Civilisation : La Découverte*, succède par une lente évolution une autre Civilisation dominée par des principes fondamentalement différents, celle que j'appellerai la Civilisation de l'Humanisme. Au sein de celle-ci le principe de l'Homme, de son orgueil, de sa douleur s'avère supérieur au principe de Dieu, de la piété et de la foi. Elle commence réellement avec la Renaissance, se prolonge à travers le Romantisme, se définit et culmine avec l'ère en formation, avec l'ère de la Découverte. Dix ou douze siècles d'Humanisme ne seront pas de trop pour s'opposer à dix ou douze siècles de Christianisme, à moins que la Civilisation humaniste n'épuise plus rapidement les énergies humaines et ne jette l'humanité dans un nouveau moyen âge. La notion polythéiste et fataliste domine l'Antiquité gréco-latine, le monothéisme gouverne les âmes du moyen âge et se prolonge jusqu'à nous. Nous revendiquons pour notre époque (c'est M. J. de Castro Osorio qui parle) le nom d'époque de la Découverte, parce que l'homme d'aujourd'hui réalise effectivement une étonnante découverte, celle de l'*humanité* de l'Univers, la découverte d'un univers sans dieux et sans Dieu. L'homme nouveau sent, voit et pense l'Univers comme une création animique profonde. Un pan-psychisme, conscient et dominateur, encore qu'il soit à sa phase initiale, est venu créer une possibilité nouvelle à la Civilisation.

Et l'éminent essayiste ajoute :

La conception de la vie et de l'univers basée sur l'âme humaine, comme la plus haute et la plus consciente de l'univers, est une révélation de la nature aussi grande que celle du Dieu unique et providentiel. Il est temps que nous découvrions un univers, une

métaphysique, un principe éternel, une religion, dont la base soit l'âme humaine. Le Panpsychisme d'Antero!

Nous ne saurions passer ici au crible de la discussion les idées originales de M. Joâo de Castro Osorio, lequel par ailleurs doit être considéré comme le véritable initiateur du mouvement moderniste littéraire en Portugal. Bornons-nous à constater que le Portugal est une *continuité* vivante, et que ce n'est pas seulement l'orgueil de race, l'angoisse sentimentale et la crispation du dépit qui l'ont porté à s'isoler de la Castille. Sur ce point, le comte de Keyserling, dont *Descobrimento* dans un fascicule subséquent reproduit le jugement plutôt dur, nous paraît errer singulièrement.

Le climat atlantique n'explique pas le Portugal, dit-il. Originellement, les Portugais ne sont pas un peuple de navigateurs. Ils s'apparient plutôt au jardinier français.

Il semble pourtant évident que l'Atlantique a dicté au Portugal toute sa vocation et tout son destin et que, par les Découvertes, fut changée la face du monde. De là aussi l'éparpillement des énergies, la dépression nostalgique, la *saudade* qui se libère dans les *Trovas* et leur musique. Ce folk-lore, Keyserling le juge incomparable. Mais pourquoi veut-il tant systématiser, pourquoi prétend-il que les grands navigateurs, conquistadors et investigateurs portugais ne sont d'aucune sorte les représentants typiques de la nation? Nation petite, dit-il, parce que, métisse, elle n'a jamais vécu que d'illusions et d'images du désir. Pour lui, la culture provençale, dont la caractéristique est le culte exclusif de la Beauté opposé à toute métaphysique, est le prototype de la culture portugaise. Ou le Portugal devra se rapprocher de plus en plus du Brésil, lequel est déjà essentiellement *autre*, ou il ne pourra faire autrement que de s'incorporer à l'Espagne. Selon Keyserling, l'Empire mondial espagnol n'a jamais cessé d'exister... Oui et non.

Tout ce qu'il y a d'amour de la beauté, c'est-à-dire de culture des sens dans le génie proprement portugais, s'exprime dans l'art d'Aquilino Ribeiro, qui se classe aujourd'hui en tête des romanciers de la Péninsule et qui, au surplus, ne craint pas d'affirmer l'étroite parenté des deux grandes

nations ibériques. Ce faisant, il ne contredit pas le comte de Keyserling. Les deux peuples, pour reprendre à l'écrivain l'une de ses phrases les plus heureuses, n'ont-ils pas eu « le même berceau de légende et d'aventure? » *L'Homme qui tua le Diable* est bien, comme il le voulut, une œuvre de blancheur et de clarté limpide. Il fut, dit-il, guidé dans son excursion psychologique à travers Espagne et Portugal, par l'ombre de Quevedo. Excursion de sympathie ardente, d'où l'âpreté castillane est absente, mais où l'on retrouve quelque chose de la grâce du Valle-Inclan de *Flor de Santidad* et qui, pour les nuances d'âme notées avec minutie et amour, évoque le Thomas Mann de la *Montagne magique.* A travers une âme d'artiste, où s'exaspèrent tous les travers héréditaires de la race, nous voyons mieux tout ce qui sépare l'Ibérie romantique, fertile en gestes de parade, de la modernité fiévreuse et réaliste. *L'Homme qui tua le Diable* a toute l'allure d'un chef-d'œuvre. C'est que son auteur évolue vers la simplicité, qui est une forme exquise de la profondeur.

Mémento. — Dans les trois cents pages qu'il intitule *La Nouvelle Anthropologie criminelle,* M. Mendes Corrêa a réuni les conférences, mémoires et articles éparpillés par lui de 1911 à 1930 sur l'Anthropologie criminelle. Cet ouvrage est la synthèse des opinions qu'il a pu formuler et des observations qu'il a pu faire au cours de vingt années d'études, en dehors de tout esprit de système. La nouvelle anthropologie criminelle est surtout, selon lui, une psychologie individuelle des délinquants, une anthropologie psycho-morale. « Le droit et la morale sont deux domaines différents », dit-il. Thèse hardie et juste sur laquelle nous aimerions revenir. — *Estudos e controversias,* de José Teixeira Rego, présentent une série fort intéressante de notes et d'hypothèses sur les signes alphabétiformes de Glozel et d'Alvâo. A lire également le chapitre : *Tentative d'investigation sur l'étymologie du verbe « avoir ».* Le radical primitif serait issu du verbe *être,* auquel se serait soudée une particule adverbiale placée en avant, un préverbe. Une incomparable grâce de style, une affectivité profonde, le don délicat de conter avec émotion, font de *A Capela de Rosas,* d'Ana de Castro Osolio, et des trois récits que le volume enferme sous ce titre, une œuvre essentiellement éducative. Lire à *Portucale* (janvier-février 1931) *Raizes da nacionalidade portuguesa* par Jaime de Magalhaes Lima et (mai-juin 1931) *Vilas mortas,*

poème de rêve et de *saudade* par Mario Beirâo; à *Seara Nova* (n° 233) *Descoberta dos Açores* par Gago Coutinho et (nos 254, 255, 256) *No Algarve*, par M. Teixeira Gomes; à la Revue de Philologie : *Lingua portuguesa*, magistralement dirigée par Rodrigo de Sà Nogueira, *La gradation de l'adjectif en portugais*, par Silva Ramos (Fasc. VI) et *l'Esthétique de la langue et de la poésie du peuple*, par Luis Chaves (Fasc. VII). *O Soneto Neo-Latino* nous offre ses tomes III et IV qu'illustre une magistrale collaboration française, espagnole, italienne, roumaine, brésilienne, hispano-américaine. *Celtiga* de Buenos-Aires (n° 150) publie une page maîtresse de réveil luso-galaïque : *A Chamada do Sul*, par le vigoureux prosateur Ramon Otero Pedrayo; *Nos*, dont Vincente Risco a fait l'organe applaudi de la culture *gallega*, donne dans son numéro de mars 1931 un fort instructif *Coup d'œil sur la Poésie contemporaine en Galice*, par Ricardo Carballo Calero, dans les numéros de février, d'avril et d'août 1931, l'*Histoire du Roi Breogan* selon le *Leabber Gabhala* ou *Livre des Conquêtes d'Irlande*, qui ouvre des perspectives inédites sur les expéditions des gens de Galice en Irlande. Prochainement, nous rendrons compte des poèmes de Joâo Maria Ferreira et dirons, pour la Galice, le rare mérite des délicieux *Vagalumes* de dón José Cabada Vasquez.

Vient de paraître aux Editions *Lar* le deuxième volume du *Dictionnaire galego-castillan*, par Leandro Carré Alvarellos, si impatiemment attendu.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Les Archives rouges, n° 45. — *Novy Mir*, août 1931. — Les Archives de F. Dostoievski : Matériaux inédits : 1° *Crime et Châtiment; 2° L'Idiot*, Editions d'Etat de Littérature artistique. — V. Korolenko : *Lettres à Mme P.-S. Ivanovskaia*, Edition de la Société des anciens forçats politiques.

Le dernier numéro des *Archives Rouges* (N° 45) est à lire en entier. On y trouve d'abord la suite du Journal du grand-duc Constantin, dont nous avons parlé dans notre précédente chronique. Comme dans la première partie, le grand-duc, au nom duquel on accolait volontiers l'épithète de libéral, s'y révèle farouchement réactionnaire et, de tout ce qu'il exprime, on est amené à conclure que seul de tous les membres de la famille impériale, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, ami de Tolstoï, avait une vue exacte de la situation de la Russie. Mais le grand-duc Constantin note dans son Journal, le 19 janvier 1906 :

Je suis allé voir Nicolas Mikhaïlovitch. Il a des opinions très avancées. Il m'a traité de réactionnaire. Il critique tout et n'a qu'insultes pour l'ordre actuel. A mon avis, tout ça n'est que bavardage.

Le 14 février, après l'ukase convoquant la Douma pour le 27 avril, il écrit :

Beaucoup se réjouiront. Moi je pense que nous ne sommes pas encore assez grands pour avoir une Douma. Elle se composera surtout de youpins et ne sera d'aucune utilité.

L'ouverture de la Douma excite sa colère, et l'élection à la présidence du professeur à l'Université de Moscou, Mouromtzev, le met hors de lui. On lit, dans son journal, à la date du 22 avril :

Que peut-on attendre de ce qu'on appelle « les meilleurs hommes », des soi-disant représentants du peuple, de cette Douma qui a élu comme président Mouromstzev, dont le premier geste, avant même de prononcer son discours, a été d'inviter cette crapule de Petrounkevitch (1) à monter à la tribune. Et celui-ci exigea du gouvernement l'amnistie pour tous les criminels politiques, et cette demande non seulement a été accueillie à l'unanimité, mais elle a été couverte d'applaudissements.

Le ton de cette note est celui qui domine dans tout le Journal du grand-duc Constantin. Le 13 avril, il assiste à une réunion chez son cousin le grand-duc Vladimir. Il y a là plusieurs membres de la famille impériale et des ministres. Il s'agit de décider s'il faut considérer les domaines impériaux comme propriété de l'empereur ou comme propriété de la couronne, car l'empereur voulait vendre aux paysans une grande partie de ses domaines. Quelques ministres avaient même exprimé l'avis qu'il faudrait les céder gratuitement. Cette proposition met le grand-duc en fureur et tout le premier il insiste auprès de l'empereur pour ne rien donner aux paysans ni gratuitement ni même contre argent.

Les *Archives Rouges* publient dans ce même numéro un article de Maxime Gorki, article daté du 4 décembre 1914, et

(1) Membre des zemstvos, l'un des députés à la Douma qui, en raison d'une probité à toute épreuve, jouissait d'une très grande popularité et de l'estime générale.

qui fut interdit par la censure. Il avait pour titre « Inopportun »; il était destiné au journal *Den*. Il y est question de l'attitude de la presse russe envers les Allemands.

Feodor Sollogoub écrit : « Des espions allemands sont venus jusqu'à Perm, et n'ont pas été pendus et sont partis » Je me rappelle avoir lu le nom de F. Sollogoub au bas d'une protestation contre la peine de mort, et je pense que si les autorités ont trouvé possible de ne pas pendre et de laisser partir, ce n'est pas à un écrivain russe de s'en indigner. Le même Sollogoub écrit : « Sans doute nous sommes poussés par des raisons tout autres que celles pour lesquelles l'Allemagne est entrée en guerre. Nous n'avons pas besoin de terres étrangères, la nôtre nous suffit, mais l'Allemagne est poussée par une avidité stupide et cruelle. » Et que dira Sollogoub si l'Histoire lui prouve que l'Allemagne a été poussée à la guerre par l'instinct de conservation et que la guerre était pour elle aussi inévitable que pour la France et l'Angleterre?

Après Sollogoub, Gorki s'en prend à d'autres écrivains, Artzybachev, Kouprine, Léonid Andreiev, et termine :

Quatre des plus grands écivains russes, tous très connus, ont exprimé leur opinion, cruelle, impitoyable, sur l'ennemi allemand. Tous disent à l'envi que l'Allemand est un monstre stupide. Ils condamnent non seulement les soldats, non seulement une caste mais le peuple tout entier. Naturellement les écrivains moins réputés les suivent, répètent leurs paroles de haine et de colère et la presse répand par tout le pays ce torrent de sentiments mauvais et bas. Il me semble que, quand sombre la civilisation, le rôle de l'écrivain n'est pas celui-ci. Défendre la justice, la vérité, la liberté, voilà sa tâche; et je pense que les humbles soldats russes, nos paysans, traitent leur ennemi avec plus d'humanité et plus de noblesse que ne le font nos grands écrivains.

Très intéressantes sont les notes du général Rediguer, alors ministre de la guerre, sur les événements de 1905 et, en particulier, sur l'état de l'armée russe à cette époque. Il raconte comment fut signé le fameux ukase du 17 octobre 1905 qui donnait à la Russie une Constitution et un Parlement.

Le 16 on hésitait encore entre la dictature militaire et l'octroi de la constitution. Le 17, un grand déjeûner avait lieu chez l'empereur; le grand-duc Nicolas Nicolaiévitch y était invité. Avant le déjeûner il passa chez le ministre de la Cour, baron

Freederikz et lui dit : « Il faut sauver l'empereur. S'il signe aujourd'hui le manifeste, je me tue sous ses yeux, dans son cabinet de travail. Si je manque de courage et ne le fais pas, promets-moi de me tuer. » Après cela, l'idée qu'on avait eue de désigner le grand-duc comme dictateur fut écartée, et, dès l'arrivée du comte Witte, le manifeste fut signé.

La revue *Novy-Mir* d'août 1931 contient, entre autres, deux grands articles sur les travaux publics effectués actuellement en U. R. S. S., conformément au plan quinquennal. L'un, de V. Polonski, est consacré au « *Magnistroï* » qui sera une des plus grandes agglomérations d'usines métallurgiques qu'on appelle en Russie « combinat ». On construit ces usines dans l'Oural, l'une des régions les plus riches au monde en différents minerais. On estime que ces « combinats » seront en plein rendement en 1933; mais déjà se dressent d'immenses bâtiments où sifflent les machines. On a calculé que la production annuelle de la fonte atteindra 4 millions de tonnes. Un pareil rendement ne pourrait être obtenu que par l'usine Geri, aux Etats-Unis, et l'usine soviétique Magnitogorsk dont la construction a été commencée en 1929. Le gouvernement dépensera, pour construire et équiper ces usines, 700 millions de roubles.

L'article de V. Polonski est non seulement très intéressant, mais de plus très courageux car, tout en décrivant les détails et la marche de la construction, les perspectives grandioses ouvertes à l'industrie métallurgique russe, il ne cache pas dans quelles conditions abominables vivent ceux qui édifient ces usines. Les ouvriers habitent des baraquements mal clos, pleins à craquer, où ils doivent coucher sur la terre nue. Dans les cantines, au sol boueux, empuanties, ils doivent faire queue des heures avant d'obtenir une nourriture souvent infecte, servie dans des assiettes qui, sans être lavées, servent à tour de rôle aux dîneurs. Pour ces agglomérations ouvrières d'environ 40.000 personnes, il n'y a pas de distractions, sauf un misérable théâtre de 750 places. Il n'est point étonnant que, dans ces conditions, les ouvriers quittent fréquemment le travail, et le recrutement de la main-d'œuvre devient parfois difficile car, dit Polonski, « il faut beaucoup d'enthousiasme pour supporter une pareille existence ».

Malgré ses convictions ultra-monarchistes et ses sentiments profondément religieux, F. Dostoievski est de tous les écrivains russes celui auquel actuellement on s'intéresse le plus en U. R. S. S. De nombreuses études lui sont consacrées. Ses œuvres sont commentées avec le plus grand soin. Les archives publiques et privées sont fouillées pour découvrir la moindre indication pouvant éclairer la genèse de ses œuvres. C'est ainsi que l'Edition d'Etat vient de faire paraître deux forts volumes de matériaux recueillis dans les archives, l'un consacré à *l'Idiot*, l'autre à *Crime et Châtiment*. Avant de se mettre à écrire un roman, Dostoievski prenait de nombreuses notes. Sur de petits carnets chaque jour il jetait une pensée, griffonnait un plan. En examinant ces carnets on voit, par exemple, que le texte définitif de *Crime et Châtiment* se rapproche assez des premières ébauches. Dans une lettre à Katkov, Dostoievski raconte d'où il a pris l'idée de ce roman:

> C'est le compte rendu psychologique d'un crime jugé cette année. Un jeune étudiant, d'origine bourgeoise, exclu de l'Université, vit dans une grande misère. Ayant subi l'influence de quelques idées pernicieuses qui sont actuellement dans l'air, il décide de sortir d'un coup de la mauvaise passe où il se trouve : il tuera une vieille usurière pour voler. Ainsi il pourra améliorer l'existence de sa mère qui vit en province et soustraire sa sœur, qui est demoiselle de compagnie, aux tentatives lubriques du maître de la maison. Quant à lui, il ira à l'étranger où il achèvera ses études et deviendra un honnête homme, ferme en l'accomplissement de ses devoirs envers l'humanité. Cela sans doute effacera le Crime, si toutefois l'on peut appeler crime le meurtre d'une vieille femme stupide, méchante, malade qui ne sait pas elle-même pourquoi elle vit. Mais le sentiment d'être retranché de toute l'humanité, qu'il ressent aussitôt le crime accompli, le tourmente jusqu'à la mort.

Dans les matériaux publiés par Gosisdat, il n'y a pas une page tout à fait terminée; ce ne sont que des notes, de brèves remarques. D'après les notes de Dostoievski, sa première idée avait été de composer tout le roman sous forme de récit d'un personnage, comme la confession de Raskolnikov. Il y a même un grand passage du roman qui est resté sous cette forme; ensuite la forme objective a été préférée par l'écrivain. Il y a introduit seulement la confession de Raskolnikov.

Les notes se rapportant à l'*Idiot* sont également fort intéressantes. Au commencement Dostoievski avait voulu faire un personnage complètement différent du prince Mychkine. Témoin ces notes :

Il avait la réputation d'idiot que lui avait faite sa mère, qui le haïssait. Il fait vivre sa famille, néanmoins tous disent qu'il ne fait rien. Il est épileptique. Il n'a pas terminé ses études et vit dans sa famille. Il est amoureux, secrètement, de la cousine du fiancé de sa sœur, qui le hait et le traite en laquais. Voyant qu'il est épris d'elle, pour l'affoler elle se laisse embrasser par lui, dans la rue. Elle a vingt-quatre ans. Un jour il viole Mignon, la fille adoptive de sa famille. L'Idiot a des passions très violentes. Son besoin d'aimer est ardent. Son orgueil immense. C'est par orgueil qu'il veut se vaincre. C'est dans l'humiliation qu'il trouve du plaisir. Qui ne le connaît pas se moque de lui. Qui le connaît en a peur.

Le développement de ce caractère se retrouve en de nombreux brouillons, mais peu à peu il revêt les différences qui l'amènent à être tel que nous le connaissons dans le roman. Cette fois encore Dostoievski avait voulu bâtir son roman sur un fait : le procès de la famille Oumetzky, jugé en 1866. Ses notes abondent en observations psychologiques touchant les héros de ce procès, mais finalement, il les abandonne, ne gardant pour son roman qu'une seule figure, celle de Nastasia Philippovna, que, dans ses notes il appelle de son vrai nom Olga Oumetzky. L'affaire Oumetzky, telle qu'elle se déroula devant le tribunal, consistait en ceci : les Oumetzky soumettaient aux pires traitements leur fille Olga, qui, plusieurs fois, voulut s'enfuir de la maison paternelle et tenta de se tuer. A l'âge de quinze ans, désespérée, pour se venger elle mit le feu à la maison.

L'héroïne Olga Oumetzky avant d'être la Nastasia Philippovna du roman, paraît dans les premiers brouillons de *l'Idiot* sous le nom de Mignon, et, elle aussi, incendie la maison.

D'autre part, à mesure que Dostoievski modifie le caractère de Mychkine, quelques-uns des traits qu'il en détache sont reportés sur Rogogine et d'autres, plus tard, sur le héros des *Possédés,* Stavroguine. Du reste, en étudiant attentivement les

A l'heure actuelle, leur jeu à la fois le plus grossier et le plus satanique consiste, en étouffant le mouvement de libération qui s'éveille, à pousser les Etats désarmés, Hongrie, Autriche, Allemagne, dans l'alliance avec l'Italie fasciste, qui est dirigée contre la France, la Yougoslavie et leurs alliés. Cette alliance est indispensable pour que la guerre franco-italienne se déroule sur le sol allemand. Jamais l'Italie n'oserait envahir l'Allemagne du Sud (car c'est de cela qu'il s'agit) si elle n'était sûre de l'aide allemande... Le danger d'une telle alliance est devenu gigantesque depuis la poussée du mouvement fasciste en Allemagne et son développement probable. Le chef du fascisme, Hitler, est partisan de cette alliance depuis des années. Il s'est exprimé dans ce sens en 1929 dans son *Observateur illustré* et réalisera son idée, comme il le souhaite, après les prochaines élections au Reichstag. [Il a écrit :] « C'est parce que l'Italie devient l'ennemie de la France qu'elle doit devenir notre alliée... L'accord de l'Italie avec son Eglise nationale peut nous servir un jour sur les champs de bataille. »... Je vois le deuxième conflit mondial approcher à pas de géant, pour précipiter les peuples d'Europe dans le néant... L'ennemi a violé le traité de Versailles : il n'a pas désarmé, bien que la 5e partie du traité fonde le désarmement de l'Allemagne sur cette phrase : « afin de rendre possible le commencement d'une limitation des armements de toutes les nations »...

J'ai déjà fixé le début de la nouvelle guerre mondiale au 1er mai 1932. J'y ai été conduit par des considérations militaires et par d'autres raisons... Avant que la guerre arrive, la crise économique et le chômage seront devenus insupportables... « Cela ne peut pas durer. Mieux vaut une fin horrible que l'horreur sans fin. » Telles sont les idées que l'on suggère aux peuples les plus menacés... Les grandes puissances militaires font en silence leurs préparatifs... L'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie en font autant... Il importe peu que la guerre éclate à propos des armements de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Hongrie, contraires, dans l'esprit des alliés, au traité de Versailles, ou bien sur un incident... Les prétextes ne manqueront pas aux Puissances dominatrices...

L'Allemagne à ce moment est encore désarmée. Elle n'a que 100.000 h. de Reichswehr, 15.000 marins, 100 à 150.000 anciens militaires de la Reichswehr et de la marine, pas même un groupe de mitrailleuses par kilomètre de frontière. Les armées française, belge, polonaise et tchèque peuvent mettre sur pied 8.450.000 h. A l'aide de ces armées, Paris « s'efforce,

par des coups rapides, de briser, une fois pour toutes, la résistance allemande et d'anéantir l'Italie ». Les Franco-Belges s'avancent dans la plaine de l'Allemagne. Simultanément Yougoslaves, Roumains et Tchécoslovaques envahissent rapidement la Hongrie. L'armée hongroise (35.000 h.) sort de ses frontières, protégeant les Autrichiens (30.000 h.), rejoint les Italiens. Tous trois se fortifient au sud du Danube. Les Polonais s'emparent de la Prusse orientale. La Suisse et la Hollande restent neutres. L'Angleterre et la Russie (« 6 millions au moins de troupes bien armées ») se déclarent pour l'Allemagne. Grâce aux tanks, le 6e jour de la mobilisation, la bataille s'engage dans le pays de Bade; le 13e, elle s'étend en Bavière; 6.350.000 Yougoslaves, Tchèques et Français luttent contre 5.200.000 Italiens renforcés d'Allemands et de Hongrois. Le 12e jour, les Français étaient arrivés sur la Saale. Le 14e, les Anglais arrivent à Kiel où le gouvernement allemand se rend le 16e. Les peuples allemands et italiens sont anéantis. Mais le 24e jour de la mobilisation, l'armée soviétique s'ébranle à son tour. 5.000.000 de Russes et 100.000 ou 200.000 Turcs marchent contre 2.000.000 de Polonais et 1.700.000 Roumains. « La Russie lance ses soldats sans compter et possède d'immenses réserves de munitions. » Elle écrase la Pologne et la Roumanie. Sur la Vistule, elle rencontre les troupes franco-belges. Partout on se bat et on se révolte. « L'héritage de l'Europe passe aux peuples d'Asie et d'Afrique. »

A cette guerre, Ludendorff refuse de prendre part. Il proteste contre le mensonge des feuilles nationalistes, qu'il serait devenu « pacifiste », et contre celui des judéo-maçons, qu'il plaiderait pour une participation « active » de l'Allemagne à la prochaine guerre.

J'entends dire un peu partout, écrit-il : « Si nous provoquons la guerre de libération, en alliance avec l'Italie et l'Angleterre, nous appellerons Ludendorff... C'est lui qui conduira la guerre d'indépendance. » Ceux qui propagent cette idée chez les nationalistes sont des menteurs. Ils se servent de mon nom pour favoriser une politique fasciste complètement folle, qui amènera la guerre mondiale et la destruction de notre pays. Jamais je ne remuerai le petit doigt pour favoriser un tel crime. Pas plus que je n'ai jamais appuyé la politique d'exécution des traités...

Que veut donc Ludendorff? Il veut que l'Allemagne « exprime sa volonté d'éviter une guerre mondiale et poursuive une lutte qui la libère de ses oppresseurs ». La signification probable de ces phrases est que l'Allemagne doit armer un certain temps en secret, puis publiquement; alors Ludendorff consentira à diriger son armée.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RECENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

J. Joseph-Renaud : *New-York flamboie*. Préface d'André Tardieu; Fasquelle. 12 »

A. Mabille de Poncheville : *Carthage*. Préface de Mgr Lemaitre, archevêque de Carthage. (Coll. *Les Pèlerinages*); Flammarion. 10 »

Esotérisme et Sciences psychiques

M. Sage : *Le Spiritisme, problème scientifique;* Edit. Jean Meyer. 2,50

Finance

J. M. Keynes : *Réflexions sur le franc et sur quelques autres sujets*, traduit de l'anglais par René Lelu; Kra. 12 »

Hagiographie

Renée Zeller : *Sainte Catherine de Sienne*. (Coll. *Les Grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Histoire

Jacques Bainville : *Napoléon ;* (Coll. *Les grandes études historiques*); Fayard. 16,50

Joseph Cattaui Pacha : *Coup d'œil sur la chronologie de la nation égyptienne;* Plon. 75 »

Richard Wilhelm : *Histoire de la civilisation chinoise;* Payot. 30 »

Littérature

Aristote : *Physique* (V-VIII), tome second. Texte établi et traduit par Henri Carteron; Belles-Lettres. 30 »

Sammy Beracha : *A la recherche d'une patrie*. (Coll. *Souvenirs et récits de notre temps*); Libr. Valois. 15 »

Charles de Brosses : *Lettres familières sur l'Italie*, publiées d'après les manuscrits, avec une introduction et des notes par Yvonne Bezard; Firmin-Didot, 2 vol. 75 »

Cicéron : *Tusculanes*. Tome II. (III-V). Texte établi par Georges Fohlen et traduit par Jules Humbert; Belles-Lettres. 25 »

Lucien Dubech, avec la collaboration de J. de Montbrial et de Mme Horn-Monval : *Histoire générale illustrée du théâtre.*

Tome I : *Le théâtre grec;* Libr. de France. » »

Pierre Dufay : *Autour de Baudelaire. Poulet-Malassis, l'éditeur et l'ami. Madame Sabatier, la Muse et la Madone;* avec des portraits; Cabinet du Livre. 25 »

André Fontainas : *Tableau de la poésie française d'aujourd'hui;* Nouv. Revue Critique. » »

Anne-Marie Gasztowtt : *Pierre Lasserre, 1867-1930;* Le Divan. » »

Paul Ginisty : *Héros de romans;* Edit. de France. 15 »

Gœthe : *Iphigénie en Tauride (Iphigénie auf Tauris)*, traduit et présenté par Hippolyte Loiseau. Texte allemand en regard; Edit. Montaigne. 20 »

Daniel Heinsius : *Eloge du pou.* Adaptation française de G. Courbeyre; Edit. de la Cigale, Uzès. » »

Jean-Bernard : *La vie de Paris 1930;* Lemerre. 12 »

Prosper Mérimée : *Lettres à la famille Delessert.* Introduction et notes par Maurice Parturier. Préface d'Emile Henriot; Plon. 15 »

Louis Perceau : *Bibliographie du roman érotique au XIXe siècle donnant une description complète de tous les romans, nouvelles et autres ouvrages en prose, publiés sous le manteau, en français, de 1800 à nos jours et de toutes leurs réimpressions;* Fourdrinier, 2 vol. 400 »

Jean Régné : *Lettres vivaroises des deux Vogué de l'Académie française,* publiées avec une introduction et des notes; les Amis du Fonds Mazon et des Archives historiques du Vivarais, Privas. » »

Colonel Romain : *Les Guerrières;* Berger-Levrault. 12 »

Ernest Seillière : *J. K. Huysmans;* Grasset. 15 »

Armand Sonies : *Un Dieu sur la terre;* Figuière. 12 »

Stendhal : *Théâtre.* Tome I : *Selmours. Les Quiproquo. Le ménage à la mode. Zélinde et Lindor.* Tome II : *Ulysse, Hamlet, Les deux hommes.* Tome III : *Letellier. Brutus. Les médecins. La maison à deux portes. Il forestiere in Italia. Philippe II. La Comtesse de Savoie. La gloire et la bosse. Torquato Tasso.* Etablissement du texte et Préfaces par Henri Martineau; Le Divan, 3 vol. » »

Comtesse Léon Tolstoï : *Journal,* II, *1891-1897,* traduit du russe par H. Pernot; Plon. 12 »

Léon Treich : *L'Esprit de Henri Duvernois.* (Coll. d'*Anas*, n° 40); Nouv. Revue franç. 6 »

Gonzague Truc : *Introduction à la lecture de René Boylesve.* Avec un portrait; Le Divan. » »

Charles Vildrac : *Découvertes,* nouv. édit. augmentée; Nouv. Revue franç. 15 »

Baron Marc de Villiers : *L'expédition de Cavelier de La Salle dans le golfe du Mexique, 1684-1687;* Adrien-Maisonneuve. 80 »

Xénophon : *Anabase.* Tome II. *Livres IV-VII.* Texte établi et traduit par Paul Masqueray; Belles-Lettres. 35 »

Musique

Stoyan Djoudjeff : *Rythme et mesure dans la musique populaire bulgare;* Champion. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

H. de C. : *Sous le canon des Barbares;* Nouv. Edit. Argo. 15 »

Edwin Erich Dwinger : *Entre les Rouges et les Blancs, 1919-1920,* traduit de l'allemand par René Lobstein; Payot. 20 »

Roger Labric : *Classe 14.* Préface du Général Issaly; Soc. d'Impressions du Chevaleret. 15 »

Philosophie

Charles Baudouin : *L'ame enfantine et la psychanalyse;* Delachaux et Niestlé. 25 »

Poésie

Abbé Bernard : *Mon village lorrain 1850-1880;* Figuière. 15 »
Armand Godoy : *Le poème de l'Atlantique;* Emile Paul. 12 »
Charles Laubiès : *Symphonie pastorale.* Avec des reprod. de peintures de Mme Millet-Laubiès; Allier père et fils, Grenoble. » »
André Marcou : *La cathédrale de soi-même.* Page d'album d'Albert Duché; Edit. du Centaure. » »
José Marti : *Les petits souliers roses,* adaptation d'Armand Godoy; Emile Paul. 6 »
Herman Padova : *Diagonales;* La Caravelle. 15 »
Edouard Silva : *La dernière gerbe;* Figuière. 12 »

Politique

Richard Lewinsohn : *L'argent dans la politique,* traduit de l'allemand par Georges Blumberg; Nouv. Revue franç. 24 »
Jean Perrigault : *Bandits d'Orient;* Libr. Valois. 12 »
Maurice Privat : *Pierre Laval;* Les Documents secrets. 12 »

Questions coloniales

Colonel Jean Charbonneau : *Du soleil et de la gloire,* la grande épopée de nos contingents coloniaux. Avec des illust.; Charles Lavauzelle. » »
Paul Lesourd : *L'œuvre civilisatrice et scientifique des missionnaires catholiques dans les colonies françaises.* Avant-propos de Mgr Chaptal. Préface de M. Gabriel Hanotaux. Avec des illust.; Desclée de Brouwer. » »
Albert de Pouvourville : *Francis Garnier.* Avec 9 grav. h.-t. (Coll. *Les grandes figures coloniales*); Plon. 15 »

Questions médicales

Docteur Cabanès : *Les évadés de la médecine* (Th. Renaudot, Cl. Perrault, Denis Papin, Sainte-Beuve, Dr. Véron, Dr Lacaze). Avec des illust.; Albin Michel. 20 »
Docteur Maurice Igert : *Le problème des guérisseurs.* Dessins de P. Igert; Vigot frères. 15 »
C. G. Jung: *Métamorphoses et symboles de la Libido,* traduit de l'allemand par L. de Vos. Introduction de Yves Le Lay; Edit. Montaigne. 30 »

Questions religieuses

Jules Bernex : *Ceux de la Trappe,* enquête d'un journaliste; Flammarion. 12 »
Ch.-Aug. Bontemps : *L'homme devant l'église,* 5 conférences polémiques sur l'église et l'évolution; Edit. de Vivre. 10 »

Roman

Paul Achard : *L'homme de mer;* Edit. de France. » »
L. Frank Baum : *Le magicien d'Ohz,* texte français de Marcelle Gauwin; Denoël et Steele. » »
Nonce Casanova: *La flamme amoureuse de l'automne;* Querelle. 12 »
Jacques Chardonne : *Claire.* Précédé d'une lettre de Benard Grasset à l'auteur; Grasset. » »
Pierre Deparme : *Un homme et une femme;* Sans Pareil. » »
Pierre Frondaie : *Iris perdue et retrouvée;* Emile Paul. » »
Marion Gilbert : *L'unique objet ou le reflet de Rome;* Fasquelle. 12 »
Marcel Guinand : *L'usine en conversation avec la mort,* suivi de *L'Appel du Rhône.* Avec un h.-

t. de Pierre Guinand; Georg, Genève. » »
Eugène Joliclerc : *Poupées de Paris;* Edit. de la Soc. d'Impressions du Chevaleret. 12 »
Pierre-Jean Jouve : *Vagadu;* Nouv. Revue franç. 15 »
Georges Lecomte : *Les forces d'amour;* Flammarion. 12 »
Philip Macdonald : *Le nœud coulant,* traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouvelle Revue franç. 12 »
Stéphane Manier : *L'Evadé;* Denoël et Steele. 15 »
Albert Marchon : *Les démons de l'aube;* Grasset. 15 »
Max Mercier : *Les gueules cassées;* Figuière. 12 »
Paulette Michel-Cote : *Hors les murs;* Edit. des Cahiers libres. 15 »
Rachilde : *Notre-Dame des Rats ;* Querelle. 12 »
André Renaudin : *Borcher l'ermite du gratte-ciel;* Nouv. Soc. d'édition. » »

Sociologie

Marc Bloch : *Les caractères originaux de l'histoire rurale française;* Les Belles-Lettres. » »
Marcel Guinand : *Revision des valeurs politiques et sociales;* Georg, Genève. » »
Paul Miquel : *De la patrie et du patriotisme ou Constitution et évolution des sociétés;* Figuière. 20 »
Georges Valois : *Economique ;* Libr. Valois. 15 »
Docteur Marcel Viard : *La morale pratique.* Préface du Docteur Toulouse; Edi. de Calme et Santé. 10 »

Théâtre

Gabriel Marfond : *Médée la magicienne,* tragédie en 4 actes; Ficker. » »

Varia

Almanach de l'Action française 1932. Avec des illust.; Libr. de l'Action française. 9 »
Chazelas : *Guide de la chasse et du tourisme en Afrique centrale et spécialement au Cameroun,* d'après les notes de Bruneau de Laborie; Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales. » »
Gérard de Lacaze Duthiers : *Des préjugés en matière sexuelle.* E. Armand : *L'homosexualité, l'onanisme et les individualistes.* Abel Léger : *La honteuse hypocrisie;* L'En dehors. 1,10
Mercure de France : *Tables du « Mercure de France »,* années 1911-1919, T. CVII à CXXXVI. Précédées d'une Table de concordance entre les années, les tomes, les mois, les numéros et la pagination et divisées en trois parties. I : *Table par noms d'auteurs des articles publiés dans la revue.* II : *Table systématique des matières.* III : *Table des principaux noms cités;* Mercure de France. 30 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Octave Uzanne. — La prophétie du moine de Padoue. — A propos du « Bras noir ». — Esthètes et Esthéticiens. — Contribution à l'étude des écrivains originaux. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Octave Uzanne. — Avec une vive émotion, que ressentiront tous ceux qui l'ont approché, nous avons appris brusquement la mort d'Octave Uzanne, survenue le 31 octobre, à Saint-Cloud,

dans cet appartement familier à tous ceux qui, par lui, avaient appris à connaître les livres et à les aimer. Puis, la conversation de l'écrivain presque octogénaire — il était né à Auxerre le 14 septembre 1852, — était demeurée attachante et charmante. Son âge l'y autorisant, il appartenait à une autre génération, où parler était resté une science. Il était fertile en souvenirs et, malgré un monocle, dont il n'abusait pas, sa vieillesse s'était parée d'une bienveillance extrême, facilement affectueuse.

Il était un peu le survivant de ce boulevard, mort à jamais, où les terrasses des cafés étaient volontiers bureaux d'esprit; à une époque où la chronique est morte, tuée par l'information, il la représentait dans sa dernière et sa meilleure expression.

C'était au 62 du boulevard de Versailles, au point terminus du tramway de la Porte-Maillot, qu'il ne fallait pas prendre les jours de courses à Saint-Cloud, sous peine d'être bousculé par l'ignoble public de la Pelouse. Après avoir traversé une cour, on montait quatre étages, une gouvernante d'âge canonique vous venait ouvrir, avenante et bien stylée, puis, une antichambre encombrée de livres traversée, c'était son cabinet, double joie des yeux : largement ouverte, la fenêtre donnait sur tout le Val-d'Or, tandis que les murs étalaient les trésors de sa bibliothèque, les panneaux piqués çà et là d'aquarelles et d'eaux-fortes originales, entre autres ce Barbey d'Aurevilly, déconcertant d'allure, qu'on ne pouvait oublier, quand une fois on l'avait vu.

Octave Uzanne, qui l'avait bien connu, avait conservé toute sa fidélité à ce culte de sa jeunesse : sous sa parole, comme sous sa plume, le connétable revivait : il lui consacra, en 1927, dans la collection de l' « Alphabet des lettres », un de ses derniers volumes, le dernier peut-être, étrangement vivant et évocateur.

Au cours d'une vieillesse qui fut laborieuse et heureuse, en dépit d'opérations chirurgicales répétées, — ne songeait-il pas à écrire un « Eloge de la vieillesse » ? — Uzanne possédait plus qu'aucun autre le don de faire revivre ceux qui n'étaient plus. Sans parler de la chronique consacrée dans l'*Echo de Paris* alors qu'il y abritait, sous le pseudonyme de « La Cagoule », ses *Visions de notre Temps*, à son cher Fély, au lendemain de la mort de Félicien Rops, c'étaient, dans le *Figaro* (6 octobre 1923) une nécessaire réhabilitation de Charles Monselet, ce journaliste qui fut un grand érudit, et, à la veille du 17e anniversaire de la mort de Huysmans, une lumineuse étude sur *J.-K. Huysmans, réaliste-mystique* (10 mai 1924).

De tout temps, sa curiosité avait embrassé tous les sujets : le premier, il avait publié des inédits de Baudelaire — je ne saurais

d'ailleurs oublier quels avaient été son attitude et ses précieux encouragements, lors du fâcheux papier timbré des *Amœnitates;* — nul autant que lui ne connaissait le XVIIIe siècle, et Casanova nous avait mis en rapport.

Lui-même avait eu des ennuis pour la publication des lettres d'Adèle Hugo, et il avait trop connu Poulet-Malassis, de qui il avait tenu sa documentation baudelairienne, l'infortuné Liseux et Henry Kistemaeckers, pour ne point savoir que le métier d'éditeur est difficile et ingrat.

Membre fondateur de la plupart des sociétés de bibliophiles qui précédèrent la guerre, de tout temps il avait été un ami du *Mercure de France,* et, feuilletant ses tables, je relève quatre articles de lui, marquant bien la variété de ses connaissances et portant le sceau de sa curiosité, toujours en éveil : *Edgar Poe et son ami F. Holley-Chivers* (1er novembre 1907); *L'Art graphique et figuratif de Monsieur Ingres* (1er mars 1911); *Les marques de possession du livre; ex-libris français* (16 juin 1911); *Mme de Pompadour intellectuelle, comédienne et organisatrice de théâtre intime* (1er mars 1912).

A la *Dépêche de Toulouse,* l'un des seuls journaux qui ait conservé une place à cette chose désuète, surannée et charmante, la chronique, Octave Uzanne apporta, jusqu'à son dernier jour, une fidèle et inégalable collaboration; n'ayant rien perdu de la vigueur de son intelligence et de sa plume, il y apportait son savoir et un peu de cet esprit de Paris qui tend à disparaître.

Il fallait, dans le calme de cet appartement de Saint-Cloud dont nos modernes arrivistes, les « moins de trente ans », ignoraient le chemin, entendre Octave Uzanne remuer les cendres tièdes encore de ce passé qu'il aimait. Les gens y revivaient avec leur relief et leurs ridicules, sur lesquels il n'insistait pas, ayant assez de talent et ayant tenu une place suffisante pour être indulgent et bienveillant. Sa dernière lettre que je retrouve datée du 16 juillet 1930 et écrite d'une maison de santé d'Auteuil, où il venait de subir une nouvelle opération, est tout affectueuse, et à la relire me donne un peu l'impression d'un adieu :

J'ai été opéré il y a plus de trois mois, après avoir été patraque cette dernière année. Le choc de cette intervention grave, surtout à mon âge, s'est fait sentir avec rigueur et j'ai bien cru que la lutte pour la survie n'en valait pas la peine, car le dernier tournant de route à faire ne m'offre pas d'avantages appréciables à mon gré, et il faut, en naissant, se tenir prêt à partir — tôt ou tard — et il est déjà *nuit* pour moi...

Mes forces reviennent au compte-gouttes, le temps seul pourra me rafistoler à peu près, suffisamment pour gagner ma demeure d'éternité.

Elle est belle, cette lettre par laquelle, pour la dernière fois,

Octave Uzanne m'exprimait ses affectueux souvenirs. Hélas! le temps, une course sottement remise au lendemain, puis au surlendemain, ne m'ont pas permis d'aller prendre congé du Maître qui, pour moi, avait été un ami et un guide. C'est un devoir tardif que je remplis aujourd'hui, avec émotion.

L'œuvre d'Octave Uzanne, qu'appréciait fort Remy de Gourmont, est considérable et demanderait une page du *Mercure*. A côté des collections du *Livre*, du *Livre moderne*, de *l'Art et les Idées* et des *Petits poètes* et des *Petits poètes du XVIIIe siècle*, on doit mentionner parmi ses principales publications : *Caprices d'un bibliophile, Le Bric-à-Brac de l'amour, Le Calendrier de Vénus, Les Surprises du cœur, L'Eventail, le Gant, l'Ombrelle et le Manchon. Son Altesse la Femme, La Française du siècle, Nos amis les livres, La Reliure moderne, Le Miroir du monde, Zigs-zags d'un curieux, Les Quais de Paris, La Femme et la mode, Contes pour les Bibliophiles, Dictionnaire biblio-philosophique, Visions de notre heure, Parisiennes de ce temps, La Locomotion à travers l'histoire*, etc., etc. — PIERRE DUFAY.

§

La prophétie du moine de Padoue.

Monsieur le Directeur,

Je remercie M. Raymond Viguier de s'être intéressé à l'article que j'ai publié dans le *Mercure* du 15 juillet sur la prophétie de saint Malachie complétée, en 1740, par un moine anonyme de Padoue.

Ce commentaire, je le rappelle, est double : d'une part deux devises (latine et italienne) se superposant à la devise malachite, de l'autre les noms des pontifes dans leur ordre de succession, depuis Clément XII.

Comme le voyant omet le nom de Benoît XV dans sa nomenclature des papes, et, même, le désigne sous celui de Paul VI, M. Viguier s'inquiète de connaître la créance que l'on peut accorder à la prophétie, prise ainsi en défaut. Puis-je lui faire observer qu'il ne faut peut-être pas prendre la partie pour le tout? Et les noms des papes ne sont que la plus faible partie de ce tout. Il se peut d'ailleurs que le manuscrit mystérieux ayant circulé de mains en mains pendant environ cent soixante ans, des copistes en aient altéré quelques mots. M. Viguier a eu sous les yeux le *Moniteur du Calvados* de 1908; on me signale une autre publication, *Atlantis*, qui reproduit également cette vaticination. Je m'en référerai uniquement au texte de la *Revue Héraldique* de 1899, qui semble bien être l'édition princeps, en France tout au

moins, de ce commentaire. Sans examiner ses réalisations antérieures, je le prendrai seulement à partir de cette date indiscutable. Ce n'est pas la nomenclature qui importe, bien qu'elle se soit déjà vérifiée exacte pour deux papes sur trois. J'ai déjà dit ce que j'en pensais dans mon étude. Ce qui importe, c'est la confirmation des devises et si Benoît XV a eu le tort de ne pas choisir le nom de Paul VI, du moins le règne du pontife précédent, Pie XI, a vu se réaliser le *Su italiana lega*. Quant à l'*Evviva Pio undecimo re d'Italia,* on ne peut douter qu'il y ait déjà un commencement d'exécution, si j'ose dire.

M. Viguier ne peut ignorer que toute prophétie est conditionnelle et que l'esprit y domine généralement plus que la lettre. Le successeur du futur Grégoire XVII doit s'appeler Paul VII. En le ramenant à Paul VI, nom que, de toute façon, il ne pourrait plus maintenant chiffrer différemment (à moins que Grégoire XVII, lui, ne s'appelle Paul VI), je ne me suis donc pas écarté de l'esprit, sans compter, je le répète, que j'ignore la créance exacte que l'on peut accorder à la copie utilisée en 1899 par la *Revue Héraldique.*

N'est-ce pas assez pour reconnaître à l'anonyme commentateur que son inspiration fut surnaturelle et pour accorder à sa révélation une foi sinon absolue, du moins troublante?

Sous réserve, naturellement, des données de la raison et des prescriptions de la religion.

Veuillez agréer, etc...

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE.

§

A propos du « Bras noir ».

Paris, 1er novembre 1931.

Cher Monsieur Vallette,

Dans son ouvrage sur Courbet, p. 70, M. Charles Léger écrit :

> Rentré à Paris, il [le maître d'Ornans] est requis par le poète Fernand Desnoyers pour orner une affiche annonçant une pantomine intitulée *Le Bras Noir*. Le Pierrot légendaire a un mouvement de recul en apercevant soudain une main, puis un bras qui sort de terre devant lui, près d'une mare. Il laisse tomber le sac d'écus qu'il vient de dérober, et par réflexe lève la main droite. Un mur derrière Pierrot, une échelle couchée, encore attachée à une corde. Au fond des arbres, et à gauche la campagne au crépuscule...

On ne peut être, semble-t-il, plus minutieux. Par malheur, M. Léger n'a pas noté un détail, qui saute aux yeux et qui est capital, puisqu'il donne tout son sens au dessin de Courbet. *Pierrot est manchot.* Par suite de quelle circonstance? M. Léger l'eût appris,

s'il avait eu la curiosité de lire la plaquette de Desnoyers (4e tableau, sc. I, p. 33-34). Je citerai, pour être bref, le compte rendu qu'a donné du *Bras Noir* dans l'*Illustration* de 1856 (1), un journaliste oublié, Philippe Busoni :

...Aux Folies-Dramatiques on rit de plus en plus fort grâce à Paul Legrand, qui fait des siennes dans une pierrotade intitulée, *le Bras noir*. Voici l'aventure : Pierrot a perdu son bras droit en disputant Chimène, la fille de Polichinelle, à l'amour d'un vilain nègre, qui n'est autre que Scapin. Un docteur, passant par là, ramasse le membre avarié et le rajuste à l'épaule de Pierrot. O surprise désagréable! le nouveau bras est noir : c'est celui de Scapin, un abominable sacripant, qui a fait de l'ustensile en chair et en os un agent de perversité. Du côté gauche, Pierrot est dont la vertu même, mais à droite c'est le vice personnifié. Ce bras, plus fort que son homme, lui impose les plus odieux exercices. Pierrot est donc la vertu même, mais à droite c'est le vice personnifié. teries, et il gesticule à outrance pendant quatre actes afin de se débarrasser de son associé...

Il y parvient enfin et ce sont les vers suivants de la pantomime de Desnoyers qui ont inspiré le dessin de Courbet.

Nini laisse en fuyant tomber le sac sonore.
Pierrot s'en ressaisit, et bénissant les dieux
D'être libre et privé de son bras odieux,
Se voit déjà loin, quand un bras noir en démence,
Enorme, fort, terrible, ainsi qu'une vengeance,
Surgit, couvrant sa proie, au milieu du chemin!
Pierrot n'a plus de pieds en voyant cette main.
L'effroi le moule en plâtre. Il suffoque, il avale
La terreur de travers. Sa prunelle s'exhale,
Il s'éteint, il n'a plus la force de songer...
Le bras noir est béant, comme pour le manger!
Il garde ainsi Pierrot, terrible sentinelle.

Desnoyers ajoute :

Arrive le geôlier avec Polichinelle.

Telle est, au dernier vers près, la scène que Courbet a évoquée (en donnant vraisemblablement à Pierrot les traits du même Paul Legrand), qui n'est pas tout à fait, on en conviendra, celle que M. Léger imagine.

Il est fort heureux pour M. Léger, qui se soucie plus de défendre son essai que l'œuvre de Courbet, que je ne sois qu'un « amateur ». Si j'avais fait mon étude particulière du maître d'Ornans, braconnant dans la chasse gardée de M. Léger, j'eusse débusqué, sans doute, plus d'un autre lièvre au cours de mes « incursions ».

Veuillez agréer, etc.

AURIANT.

(1) Compte rendu illustré d'une excellente reproduction (que M. Léger ignore) du *Bras noir*.

§

Esthètes et Esthéticiens.

Paris, le 23 octobre 1931.

Cher Directeur,

Nous nous excusons d'encombrer, par quelques précisions nécessaires, les *Echos* du *Mercure*, tribune libre des récriminations — justifiées ou non — des auteurs incompris.

Il est possible que M. Michel Puy se soit trompé d'ouvrage, quand il a rédigé (*Mercure de France*, 1er octobre 1931, p. 191-192) son analyse de notre étude sur *l'Art contemporain*... En l'occurrence, il ne s'agit pas de notre « humeur du moment », ni de nos rétractations éventuelles survenant « six mois plus tard », après la parution d'un ouvrage bâclé — le compte rendu, lui, en offre toutes les apparences — mais d'une mise au point de travaux s'échelonnant sur plusieurs années (1). Il semble dérisoire de demander à M. Puy ce qu'il peut bien entendre par « la notion même de l'art »; eût-il prêté un minimum d'attention au contenu du livre examiné qu'il y aurait découvert tout un chapitre (p. 27-70) sur ce sujet, chapitre qu'il lui était loisible de contester; peut-être même un autre chapitre (p. 9-26) lui aurait-il permis d'élucider son propre cas. Mais, ainsi qu'à la majorité des artistes, le rôle de *cobaye* lui répugne (2). Il lui est plus commode d'invoquer cette fameuse « inquiétude humaine », dont nous décrivons tout au long les contre-coups artistiques et dont il est vraisemblablement une des victimes inconscientes. Mais ce *mal du siècle* est fort heureusement localisé.

Localisé même à *certains* artistes. « Entre le génie et le talent, prétend-il, il n'y a qu'une différence de puissance, d'intensité. » C'est là une idée préconçue que nous avons combattue jadis (3) :

POUR L'ESTHETICIEN :	POUR L'ESTHETE :
Les grands artistes créateurs ont du génie ou du talent, parfois les deux : « les « génies », naturellement imaginatifs, instables, impressionnables à l'excès, et les « talents », cultivés, artificiels, essentiellement techniciens.	Le génie est un don indéfinissable : c'est le vrai mot qui convient à tous ceux qui planent au-dessus du commun des mortels. Le talent est une sorte de petit génie.

(1) *La Personnalité humaine*, dont la première édition (Flammarion) date de 1922 (Cf. : « Les Facultés de l'âme déduite de l'étude des maladies mentales », *Mercure de France*, 1er mai 1923, p. 680-697). Le cas particulier de *la personnalité de l'artiste* a déjà été traité par nous dans *Notre Temps* (mars, avril et mai 1928).

(2) Nous citons en exergue (p. 8) la phrase de Julien Benda, qui est de circonstance, une fois encore : « N'est-il pas exaspérant, quand on vibre, quand on souffre, quand on aime, de voir des gens qui, paisiblement, classent vos émotions et les caractérisent? »

(3) Ces articles ont été longuement commentés (*Mercure de France*, 15 juin 1928, p. 684-686) par Charles-Henry Hirsch. Cf. aussi : *Ibid*, 1er juillet 1928, p. 249-250.

écrivions-nous dans la revue *Notre Temps* (mai 1928, p. 32). Le « cas Puy » (colonne 2) était donc catalogué d'avance.

Veuillez agréer, etc. MARCEL et ANDRÉ BOLL.

§

Contribution à l'étude des écrivains originaux. — Dans *Gringoire* des 2 au 23 octobre, Roger Courteville, annoncé comme « grand explorateur », raconte ses aventures dans la forêt vénézuélienne. Le récit nous intéressait en raison de la relation — purement scientifique — que nous avons publiée de la découverte par F. de Loys d'un grand singe dans cette région. Bientôt, en effet, nous nous trouvions en pays de connaissance :

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS, 1929, t. 21, p. 183-195.

Découverte d'un singe d'apparence anthropoïde

par le Dr. George MONTANDON.

M. de Loys se trouvait au campement, sur une berge, à un coude d'un affluent de gauche du rio Tarra supérieur.... Tout à coup, il voit s'avancer deux êtres qu'il prend d'abord pour des ours. Ses compagnons et lui sautent sur leurs carabines prêts à recevoir le couple. Les deux animaux continuent à avancer, debout, mais en se tenant aux arbustes, et cela dans un état de furie extrême, criant, gesticulant, cassant des branches et les maniant comme des armes, excrémentant enfin dans leurs mains et jetant ces excréments contre les hommes. Le mâle, qui était en avant, laissa passer la femelle, de sorte que c'était celle-ci qui s'avançait la première, quand le feu de salve des hommes la cloua sur place; le mâle se retira alors et ne se montra plus. La bête tuée fut transportée sur la berge et aussitôt photographiée. Il est à remarquer qu'elle représentait, non pas peut-être pour les Motilones sauvages, mais pour les compagnons créoles du chef de l'expédition, une apparition tout à fait nouvelle...

(Citation de *Science Service*) :

De monstrueuses statues de pierre semblables au gorille, provenant de la contrée sans gorilles

GRINGOIRE (2 octobre 1931).

« L'Aventure ».

Sur la piste du pithécanthrope.

Récit inédit de Roger COURTEVILLE.

Gordon venait de camper sur l'une des berges du rio de Oro, à un coude d'un affluent du Catumbo. Tout à coup, il vit s'avancer deux êtres qu'il prit d'abord pour deux ours. Il saisit sa carabine et ses Indiens leurs flèches pour se préparer à recevoir le couple. Les deux animaux continuaient à marcher debout, mais en se tenant aux arbustes, et tout cela dans un état de furie extrême, criant, gesticulant, cassant des branches qu'ils maniaient comme des armes, prenant leurs excréments dans leurs mains et les jetant sur les hommes, selon la coutume des Atèles. Le mâle s'effaça derrière la femelle, de sorte que celle-ci, s'avançant la première, reçut la décharge et tomba sur place. Le mâle disparut et ne put être retrouvé. La bête tuée fut transportée sur la berge et aussitôt photographiée. Jamais les Indiens de son escorte n'avaient vu de semblables animaux.

...mais je me souviens (poursuivit-il) d'avoir vu dans le haut Pérou, des statues de pierre sem-

des Maya, sont une des curiosités inexpliquées du Musée archéologique et historique de Merida (Yucatan)... Une des statues semble bisexuelle, car, tandis qu'elle a les caractéristiques masculines, elle porte un enfant sur le bras gauche, comme une mère. Les figures ont une position simienne frappante. Elles ont des sourcils prononcés, de larges poitrines et un dos voûté anthropoïde, représentant des créatures d'un physique puissant. Il n'y a pas trace de légendes qui expliquent leur signification, et les habitants de Tekax savent seulement que les statues de pierre étaient depuis très longtemps dans leur site isolé sur la colline...

(Citation de la *Cronica del Peru* du milieu du XVI[e] siècle) :

On dit aussi qu'en d'autres endroits il y a (mais pour moi je ne les ai pas vues) des guenons très grandes qui vont dans les arbres et dont (tentés par le démon qui cherche où et comment faire commettre aux hommes les péchés les plus grands et les plus graves) des indigènes usent comme de femmes, et, affirme-t-on, certains de ces singes auraient accouché de monstres qui avaient la tête et les organes sexuels d'hommes et les pieds et mains de singes. Ils ont, dit-on, le corps petit et une grande stature, ils sont velus. Ils ressembleraient enfin (s'il est vrai qu'ils existent) au démon leur père. On dit en outre qu'ils n'ont pas de langage, mais un gémissement ou un aboiement plaintif...

blables à cette sorte de gorille et qui sont demeurées pour moi comme autant d'énigmes. L'une de ces statues semblait bisexuée : ayant un caractère masculin, elle portait un enfant sur son bras gauche, comme une mère. Les figures avaient un faciès simiesque tout à fait frappant : sourcils prononcés, larges poitrines, et un dos voûté. Aucun fragment de légende ne pouvait rappeler leur signification, et de rares indigènes savent seulement que les statues de pierre s'érigent depuis très longtemps dans leur site isolé, sur la colline de Hanualpa...

Je soupçonne, dit-il, l'existence d'une tribu d'Indiens, assez mystérieux, quelque part sur le Paranaguaya, affluent de gauche du rio de Oro; à six jours de cette tribu, en amont, j'ai rencontré de grandes guenons qui vont dans les arbres. Tous mes Indiens les considèrent comme l'incarnation du Démon. Elles cherchent à faire commettre aux hommes les péchés les plus grands et les plus graves. Ces Indiens en usent comme des femmes, et ces guenons accouchent de monstres ayant la tête et les organes sexuels humains et des pieds et des mains de singes; le corps petit et velu, ils ressemblent enfin au démon leur père. Sans langage, ils ont un gémissement ou un aboiement plaintif...

On accuse parfois ceux qui viennent, ou qui disent venir de loin, d'avoir trop d'imagination. Voilà un reproche qu'on ne pourra pas adresser au collaborateur de *Gringoire*.

Mais, au fait, qui est M. Courteville? — D[r] GEORGE MONTANDON.

§

Le Sottisier universel.

Et tandis que minuit sonne au clocher de la Madeleine...— PIERRE LIÈVRE, *Mercure de France*, 1[er] novembre.

Tragédie grecque qui servit de modèle à l'*Athalie* de Racine. — (Indication de mots croisés.) — *Figaro*, 6 septembre.

UNE MANIFESTATION A VIENNE DE 20.000 HITLÉRIENS CONTRE LE TRAITÉ DE VERSAILLES. — Vienne, 18 octobre. — 20.000 hitlériens ont manifesté au-

jourd'hui dans les rues de la capitale contre le traité de Saint-Germain. — *Le Journal*, 19 octobre 1931.

La librairie Larousse continue... la publication de l'*Anthologie* des écrivains français, commencée sous la direction du regretté Gauthier-Ferrières, de l'Académie française, mort pour la France. — *Cyrano*, 1er novembre.

...Il a transformé son nom et s'est fait conférer un titre de la République de Saint-Marin, petite île de l'Adriatique. — *Cyrano*, 1er novembre.

Lundi dernier ont été célébrées dans notre ville, au milieu d'un grand concours de population, les obsèques de M. Jules Lacaze, ancien maître boulanger de notre cité, prématurément enlevé à l'affection des siens à l'âge de 71 ans. — *Petite Gironde*, 29 octobre 1931.

§

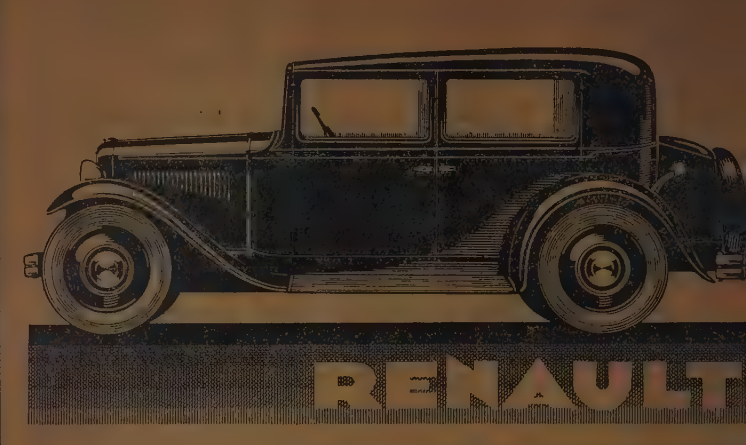
Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES D'HENRI DE RÉGNIER. VII. *Flamma tenax. Ariane et autres Poèmes.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 22 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs; 77 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 99, à 60 francs.

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT. V. *Un Cœur virginal.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 22 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs; 44 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 66, à 60 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1931.



Qualité dans la conception, qualité des matières premières, sévérité des contrôles, précision de l'usinage, telles sont les caractéristiques des fabrications entreprises aux Usines RENAULT.

■

Leur organisation modèle leur permet de livrer dans chaque catégorie les voitures les meilleures aux prix les plus modérés.

■

Les Usines RENAULT sont les Usines d'automobiles les plus puissantes en Europe et les mieux outillées.

PRESENTE POUR 1932 TROIS 4 CYLINDRES :

Un nouveau modèle :

LA MONAQUATRE

Une 7 CV véritablement spacieuse - Un moteur 1300 cm³ à régime modéré - Une voiture légère mais robuste, très économique tant au point de vue fiscal qu'au point de vue consommation - 4 et même 5 places parfaitement confortables dans la conduite intérieure.

Deux voitures également réputées :

LA PRIMAQUATRE

Le plus grand succès automobile de l'année un moteur 10 CV à gros excédent de puissance et à régime modéré. Une tenue de route absolument remarquable. Des accélérations et des reprises énergiques. Des montées rapides dans les côtes. Des carrosseries confortables offrant des places avant plus spacieuses.

LA VIVAQUATRE (10 CV)

La voiture familiale par excellence. Le minimum d'entretien et de consommation pour la plus grande capacité de transport 5 ou 7 places face à la route. Des carrosseries allongées de 13 c/m, ce qui améliore encore le confort de ce modèle.

Avec ces voitures et ses nouveaux modèles 6 et 8 cylindres Renault présente la seule gamme vraiment complète et réellement capable de répondre à tous les besoins, de satisfaire tous les goûts

51-53, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS ET BILLANCOURT-SEI

BULLETIN FINANCIER

eux événements ont dominé les trois principales places financières du monde —
-York, Paris et Londres — durant la seconde quinzaine d'octobre : en premier lieu
oyage de M. Pierre Laval aux États-Unis qui, jusqu'ici, s'est concrétisé par un
muniqué de la Maison-Blanche sur les dettes interalliées, les réparations alleman-
et le maintien des « avoirs » de la Banque de France à New-York ; — en second
, le succès remporté en Angleterre par les partisans d'une monnaie stable et d'un
essement immédiat de la balance des comptes du pays.

e communiqué de la Maison-Blanche ne pouvait donner beaucoup de précisions
le résultat des entretiens Laval-Hoover, parce que le président du Conseil
çais n'a pas la même liberté d'action que le président de la République fédérale
ricaine. Cette distinction n'a pas été faite dans les milieux financiers étrangers.
si bien, les termes vagues du communiqué en question ont-ils été interprétés peu
rablement, surtout en Allemagne. La baisse a ainsi reparu.

lle s'est accentuée avec la victoire remportée par les protectionnistes anglais sur
partisans du libre échange, qui, en l'occurrence, étaient les « travaillistes ».
e accentuation de la baisse a surpris, alors qu'elle n'était que conforme à la
que. Il est clair en effet que l'application de tarifs douaniers en Angleterre va
aîner une diminution des importations françaises, américaines et allemandes.

n autre événement capital est venu ajouter au trouble général : le remboursement
iel — par la Banque d'Angleterre — des crédits qui, au début d'août, lui furent
entis par la Banque de France et la Federal Reserve Bank of New York. Une
ie de ces crédits — 15 millions de livres — était immédiatement remboursable en
e 2 novemble. Son règlement a provoqué, à Londres, la cession de quelque
nillions de livres d'or en barres, — chiffre jamais enregistré par la Banque
igleterre. Il a donné lieu ensuite, pour des raisons techniques, à une réduction
idérable du stock d'or « earmarked », c'est-à-dire réservé pour compte de
anger, qui, à New-York, était disponible. Ces divers transferts de métaux
ieux ont entraîné une baisse considérable de la livre sterling, notamment dans
ournée du 2 novembre. Et la dépression boursière s'est affirmée, aussi bien à
-York qu'à Paris.

ne pouvait en être autrement, parce que le grand public doute de la stabilité des
naies, parce qu'après la chute irrémédiable de la livre sterling — qui est une
naie forte — on a pu craindre un instant la défaillance du dollar américain, autre
naie forte. Le recul de 10 % environ enregistré par le dollar canadien, l'*alter*
du dollar américain, donne évidemment une apparence de raison à ceux qui doutent
a stabilité du régime capitaliste. Et comme, d'autre part, les indices de crise se
tiplient, qu'une partie de l'Europe Centrale est pratiquement privée de toutes
tions économiques et monétaires avec les pays qui possèdent de l'or, il est inévi-
e que les marchés financiers se montrent fort sombres.

out espoir de relèvement n'est cependant pas perdu, parce que la déflation succède
talement à l'inflation. Si nos rentes, pour des raisons d'ordre budgétaire, n'ont
brillé autrement, si nos banques, pour des causes particulières, sont restées
ssades, il apparaît en revanche que les titres des sociétés françaises dont les
ıltats sont satisfaisants connaissent une certaine résistance. Les affaires d'électri-
, notamment, ont été actives et soutenues. Les valeurs gazières ont également fait
ive de dispositions favorables. Une reprise des mines d'or sud-africaines a été
iissée. Enfin, des perspectives meilleures ont finalement triomphé, pour ce qui
cerne les valeurs de pétrole, de la mauvaise impression laissée par la suppression
acomptes habituels de la Mexican Eagle, de la Canadian Eagle et de la Venezue-
Oil Concessions.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences. Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr. ; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.